
Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGADE
MONDAINE
Par Michel Brice
LES SACRIFIEES DU SOLEIL
PLON

MICHEL BRICE

Brigade mondaine
(N°31)

LES SACRIFIÉES DU SOLEIL

ISBN : 2 – 259 – 00729 – 5

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

CHAPITRE PREMIER



Le vent chaud, chargé de poussière, souleva brutalement les boucles rousses d'Annie Maillol qui vinrent gifler le nez luisant de Jean-Marie Corteix, chef de fabrication à la « SODEP-2000 »[1], son supérieur hiérarchique direct. Elle eut un rire presque enfantin qui contrastait avec le rouge fuchsia de ses lèvres mettant en valeur une bouche large et charnue qui ne demandait visiblement qu'à servir le plus souvent possible.

Les bras relevés en arrière, elle entreprit de remettre de l'ordre dans sa chevelure, dévoilant en même temps le duvet cuivré de ses aisselles où brillaient de minuscules gouttes de sueur. Ce qui eut pour effet de tordre violemment les reins de son chef de fabrication. Il fléchit des genoux, comme si une pieuvre venait d'élire domicile dans son pantalon, juste sous son estomac déjà bombé de candidat à la cirrhose précoce.

Subitement écarlate, Jean-Marie Corteix eut l'impression que tout le compartiment de métro convergeait du regard sur sa personne, à hauteur du renflement de son pantalon d'été ivoire acheté chez Renoma, la semaine dernière avec Josette, son épouse et la mère de ses enfants. Un sursaut de dignité, venu en direct de sept ans de conjugalité, le poussa à reculer d'un pas. Sept ans, l'âge critique pour les couples, paraît-il. Pour lui, l'âge critique avait commencé il y avait presque sept ans.

Annie renonça à dompter sa crinière qui volait dans tous les sens. Passé Barbès-Rochechouart, la rame avait l'air de vouloir s'envoler d'un tournant à l'autre dans le noir épais et gluant du tunnel chargé d'odeurs brûlantes, comme si elle avait traversé une interminable décharge où on brûlait de vieux pneus. Dans une espèce de chuintement strident, analogue à un ruissellement de lances d'incendie contre des plaques d'acier.

Adossée contre la porte coulissante, du côté du vide, Annie recevait de plein fouet les bourrasques aromatisées façon RATP qui s'engouffraient par une vitre ouverte à sa gauche, au-dessus des places assises. Elle avait surpris le regard terrorisé de Jean-Marie autour de lui. Un regard en relation directe avec le bombement intime de son pantalon. Qui ne lui avait pas échappé non plus, évidemment.

— Nous gonfle pas avec tes angoisses ! souffla-t-elle en décollant de la portière pour se rapprocher de lui. Ici, personne ne nous connaît. C'est pas comme au bureau ! Et puis regarde-les, tu crois qu'ils font attention à nous ? Ils sont bien trop occupés à essayer de tenir debout.

La pigmentation écarlate commençait à s'estomper sur la longue figure maigre de Jean-Marie Corteix, descendant lentement du nez toujours luisant et des pommettes vers le menton. Déjà, le front avait repris sa teinte habituelle, blanc tirant sur le vert, façon navet. C'était vrai, d'ailleurs : à cette heure de pointe, dix-huit heures, l'expression « serrés comme des sardines » n'avait jamais été aussi pertinente. Depuis Simplon, où ils étaient montés tous les deux, le nombre des voyageurs n'avait cessé d'augmenter à chaque station. Cinq passagers descendaient, des dizaines montaient. Des sardines marinant dans leur saumure, regards absents, exsudant de leurs replis toute la fatigue d'une longue journée de travail. Toutes les détresses se donnaient rendez-vous dans le grand collecteur métropolitain, fumantes d'effluves animaux en cette fin de juin torride et orageuse.

Une vague d'orgueil submergea Jean-Marie Corteix. Lui, il avait réussi. Trente-cinq ans. Une situation à presque un million par mois. Deux beaux enfants. Et même une maison en Normandie pour y passer les vacances en famille, héritage miraculeux d'une tante qu'il n'avait pratiquement jamais vue. Une carrière foudroyante, si on songeait qu'il avait commencé à seize ans aux abattoirs de la Villette, quand la Villette et les abattoirs existaient encore. Le coup de chance : un copain de régiment qui l'avait fait entrer comme claviste à la SODEP-2000, une grosse boîte d'imprimerie, rue des Poissonniers, dans le 18e arrondissement. Deux mois de stage et il gagnait déjà le double de ce qu'il aurait pu espérer à la Villette au bout de cinq ans. Il avait démarré exactement comme Annie Maillol aujourd'hui, en tapant à longueur de journée sur une espèce de machine électronique, une photocomposeuse équipée d'une sorte d'écran de télévision sur lequel apparaissait au fur et à mesure le texte qu'on tapait. Une machine qui avait

l'air magique il y a encore dix ans, mais dont les entreprises de presse et les imprimeries sont aujourd'hui toutes équipées.

Evidemment, pour devenir chef de fabrication, il avait dû plus ou moins pousser son copain de régiment vers la porte de sortie… Sans scrupule, d'ailleurs. Les grands empires ne se taillent que sur les charniers, répétait son grand-père, champion de belles sentences, après son calva.

Comme sous un changement brutal d'éclairage, sa rêverie changea de décor. Côté grinçant : Josette, une femme épousée sans amour et sans désir, simplement parce qu'elle était enceinte et quelle ne voulait pas entendre parler d'avortement. Un mariage de lâcheté comme il y a des mariages d'intérêt : elle lui avait fait le coup classique du chantage au suicide.

Depuis, le paysage de sa vie sexuelle légale présentait à peu près autant de surprises qu'une lagune asséchée. Dans le lit conjugal, il avait dû très vite exiger de changer de côté, prétextant des palpitations : il ne pouvait plus supporter le profil droit de Josette largement « orné » sur la joue d'une tache de vin, scientifiquement appelée « naevus » ou, vulgairement, « envie ». Ironie cruelle du vocabulaire, quand il songeait aux « envies » que ça lui donnait, à lui… Dans ces conditions, il aurait fallu être mesquin pour lui reprocher ce que ses collègues masculins de la SODEP-2000 appelaient, avec une pointe de jalousie, sa « politique du soutien-gorge ». Une politique qu'il était bien placé pour mener brillamment : sa récente élection comme délégué syndical lui avait donné des pouvoirs semi-occultes presque illimités. Depuis, tout ce qu'il y avait d'acceptable dans le petit personnel féminin de la boîte lui était passé par les mains. Un droit de cuissage revu et corrigé dans le style « démocratie populaire ».

Un droit qu'il n'avait même pas eu à exercer avec Annie Maillol. Elle lui était tombée dans les bras huit jours après avoir été embauchée comme claviste, un soir où il était resté seul avec elle pour lui expliquer quelques particularités de la photocomposeuse de marque américaine qu'elle avait à faire fonctionner.

Il se souvenait encore de son rire de gorge de fille saine et chaude de vingt-deux ans, quand il s'était un peu trop approché d'elle.

— Vous tenez vraiment à ce qu'on continue à parler de ça ici ? avait-elle gloussé. On pourrait aller chez moi. Vous savez, je n'habite plus chez mes parents !

Ils s'étaient sérieusement excités dans le métro, serrés l'un contre l'autre, au long des dix-neuf stations qui séparaient Simplon de Denfert-Rochereau où Annie Maillol avait son studio au fond de l'impasse Cœur-de-Vey, tout près de l'avenue du général Leclerc.

Une expérience incroyablement délicieuse. Et inédite pour Jean-Marie Corteix qui la renouvelait avec Annie presque tous les soirs depuis. Sans aller toutefois, la plupart du temps, jusqu'à Denfert. Il changeait généralement à Châtelet pour reprendre la ligne Nation et descendre à Saint-Mandé-Tourel-le, où l'attendait une épouse aussi hostile que jalouse et soupçonneuse. Les galipettes de l'impasse Cœur-de-Vey, c'était pour les jours fastes, quand ils réussissaient à partir à cinq heures au lieu de six. Très exceptionnellement. Le reste du temps, ils devaient se contenter d'une séance d'attouchements métropolitains, trop habillés pour être vraiment satisfaisants.

« Dire qu'on est en première ! pensa Corteix. Qu'est-ce que ça doit être dans les autres compartiments ! »

Gare de l'Est, une nouvelle marée prit d'assaut un espace vital depuis longtemps réduit à sa plus simple expression. Ceux qui arrivaient étaient ruisselants. Cheveux collés par la pluie. Robes dégoulinantes. L'orage qui couvait depuis midi avait dû enfin éclater en surface.

— Arrête cinq minutes de penser à ta femme, Nounours, souffla Annie en employant un surnom qui avait la vertu de lui mettre les terminaisons nerveuses au supplice. Tu auras bien le temps tout à l'heure. Ecoute !

Pure formule de rhétorique. Ce qu'elle avait à lui dire ne passait pas par les mots. Sûre de l'impunité totale, certaine que personne ne la verrait, elle avait glissé les mains par-derrière dans le pantalon de son amant et lui caressait les fesses, jouant avec les petits poils blonds qui commençaient à boucler sur ses reins.

De nouveau, la « pieuvre » qui martyrisait délicieusement le bas-ventre de Jean-Marie Corteix se manifesta. Doublée de volume.

Alors il oublia tout, brusquement. Sa terreur puérile d'être aperçu par un collègue hypothétique. Sa peur absurde d'être « vu » par des anonymes. Et même la crainte – jamais confiée à Annie – d'être suivi par un détective privé payé par Josette, sa femme. Lui, qui pouvait se vanter d'avoir fait

mettre dans les positions les plus saugrenues une belle collection de jeunes employées de la SODEP taraudées par la peur du chômage, il filait très doux devant sa femme.

Un vent de folie l'avait brusquement envahi. Les mains en avant, il pétrit les seins de la claviste, nus sous la chemise à lavallière taillée dans un coton de toile à beurre froissé de chez Agnès B. Un tissu idéal pour ce qu'il voulait. Moulant, presque inexistant, cachant la poitrine et l'épousant en même temps, sachant se faire oublier instantanément quand il entrait en contact avec ses paumes. Annie eut son rire de gorge qui se perdit dans le tumulte général. Une démence sensuelle tapait aux tempes de Jean Marie Corteix, descendant par ondes brûlantes jusqu'au ventre. Il eut l'impression que les plus simples repères de la réalité vacillaient, comme la foule autour d'eux. Dans toute cette meute, combien d'obsédés en train de se coller, comme lui, contre une femme ? Combien de « frotteurs », cette race d'exhibitionnistes particuliers qui, dans le roulis du métro, frottent leur sexe contre une voyageuse absorbée par ses problèmes personnels, qui repart avec le bas de sa robe « décoré » et taché ? Combien d'aventures qui se nouent et se dénouent furtivement dans la cohue, sans que jamais rien n'en paraisse ?

La rame qui filait en chuintant lui apparut comme une vaste partouze cahotée d'une station à l'autre, un vaste orchestre de passions explosives assouvies vers le bas, au-dessous du niveau de la ceinture, dans un fumet animal âcre, bestial, de zoo en rut. Au milieu des milliers de voyageurs qui défilaient dans tous les sens à travers le réseau souterrain de Paris, ils n'étaient, lui et Annie, qu'une minuscule parcelle du grand coït de six heures du soir, l'heure de pointe si bien nommée, dans tous les sens du terme.

Avec ses pouces et ses index, il se mit à pincer rageusement les bouts des seins d'Annie sous la chemise. Il les savait minuscules, tétons roses, perdus, presque dérisoires, au centre des aréoles foncées, grumeleuses. Elle se cabra de plaisir et accentua la pression de ses doigts dans le sillon de ses fesses. Elle le sentait maintenant cogner à coups sourds contre son ventre. Elle ferma les yeux et eut l'impression, un instant, qu'ils étaient nus, tous les deux, au milieu de tous ces gens habillés, son sexe contre le sien, contre le pelage flamboyant de son pubis jamais épilé qui remontait en forêt rouge presque jusque sous son nombril. Une pilosité folle, tropicale, qui mettait son chef de service hors de lui, rien qu'en y pensant. Parfois, à la table

familiale, sous le regard soupçonneux de Josette, il avait des brutales bouffées à l'idée de cette floraison couvrant le renflement charnu, débordant sur la face interne des cuisses et remontant très loin entre les fesses. Annie était couverte d'un duvet de rousse qui faisait de son corps comme un velours, dorant son torse, son ventre, sa croupe large et solide.

De plus en plus nerveuses et précises, les mains de Jean-Marie Corteix fouillaient maintenant son corsage, remontant à même la peau jusque sous les aisselles. Qui aurait pu les voir ? Ils étaient écrasés contre la porte, les autres voyageurs leur tournant le dos, trop occupés à se tenir en équilibre. Quand la cohue atteint ce niveau, dans le métro, personne ne fait plus attention à personne.

— Attends, Nounours, murmura Annie. J'ai une idée !

L'idée en question était fabuleuse, insensée. Jamais encore elle n'avait fait ça. Les mains aux hanches, sous sa taille pincée par une ceinture-corselet achetée chez Philippe Model, elle entreprit de tourner complètement sa jupe à volants de façon à ce que l'ouverture, habituellement derrière, se trouve sur le devant. Une longue ouverture qu'elle déboutonna, une fente interminable qui bâillait maintenant sur son ventre.

Jean-Marie Corteix sentit que le contrôle de sa circulation sanguine lui échappait complètement. Comme tout le reste, d'ailleurs. Il se rua en avant.

— Pas si vite, Nounours, fit-elle. Le meilleur, tu sais bien, c'est « avant » !

Avec des mouvements reptiliens, les mains perdues sous les mille plis de sa jupe, elle se tortillait pour faire glisser son slip le long de ses cuisses puis de ses mollets. Quand il fut presque en bas, il lui fallut une opération acrobatique, sur une jambe puis sur l'autre, pour le dégager de ses pieds. Le chef de fabrication de la SODEP-2000 vit le mince rouleau de dentelle noire disparaître dans le sac à main de la claviste. Maintenant, elle était complètement nue sous sa jupe, il le savait.

Et à portée de main.

En parfait spécialiste de l'attentat à la pudeur impuni, il se fraya un chemin dans les volants de la jupe mauve, introduisant carrément les deux mains dans l'ouverture. Pour écarter davantage les jambes, Annie avait plaqué ses paumes contre la portière. Sous la chemise, deux obus de chair dorée montaient et descendaient à un rythme de plus en plus précipité.

Tandis que les pointes minuscules tiraillaient le coton spasmodiquement. Réponse convulsive à ce qui se passait un peu plus bas : après avoir empoigné sa toison, Jean-Marie Corteix s'était faufilé jusqu'au clitoris qu'il avait longuement agacé. Annie émit des grognements saccadés que le vacarme général emporta. Malgré les pneumatiques installés depuis quelques années sur presque tout le réseau de la RATP dans le but louable de diminuer, entre autres, le bruit.

Ils avaient complètement oublié tous les deux où ils se trouvaient. Les furieux coups de boutoir, à Strasbourg-Saint-Denis puis à Réaumur-Sébastopol, de nouvelles cargaisons de « sardines » pas plus fraîches que les précédentes, ne les « réveillèrent » même pas.

Elle cria presque quand les doigts de Jean-Marie Corteix glissèrent dans la fente humide de son sexe grand ouvert. Un cri qui fut couvert par le cliquetis des roues métalliques auxiliaires accolés aux roues porteuses gonflées à l'azote. D'ailleurs, à supposer même que son cri ait été plus strident qu'elle ne croyait, il serait quand même passé inaperçu : à Réaumur-Sébastopol, était monté un Jamaïquain gratteur de guitare, coiffé d'un bonnet en tricot multicolore style « rasta » qui écorchait tranquillement *One step Beyond,* le tube « Ska »[2] de Madness. Une mélodie lancinante et gutturale qui ajoutait encore à l'atmosphère comateuse, dans le compartiment.

Bien entendu, ni Annie ni Jean-Marie Corteix ne l'avaient remarqué. Jarrets légèrement pliés pour être à la hauteur voulue, le chef de fabrication, ses mèches blondes et rares collées par la sueur sur son front blafard, écartelait littéralement la claviste. Annie avait maintenant relevé carrément la jambe droite, appuyée contre un strapontin inutilisable dans la cohue. La tête renversée, les seins secoués de plaisir, elle sentait la main de Jean-Marie Corteix s'enfoncer violemment dans ses reins. Tandis que l'autre main, ne quittant pas son bas-ventre allait de plus en plus profond, comme s'il voulait la faire éclater. Durs, exigeants, ses doigts allaient et venaient, se rencontrant presque, imitant le roulis infatigable de la rame forçant le noir des souterrains à grands coups de boutoir de la motrice de tête au mufle bleu barré de blanc.

Annie sentit que « ça » venait. Une houle de délire qui la soulevait au-dessus des têtes des autres voyageurs, comme détachée, portée par leur masse ruisselante autant que par son propre désir. Elle ne put s'empêcher de

plaquer ses mains sur ses seins. Son geste habituel quand elle allait jouir. Ses ongles vernis en violet s'enfoncèrent dans sa chemise, comprimant sa poitrine magnifique. La tempête qui cognait dans son ventre reflua sur une ultime secousse jusqu'à sa tête. Elle cria au moment où le Jamaïquain achevait de massacrer *One Step Beyond* dans l'hostilité générale. Rien de tel pour faire monter en flèche le degré de xénophobie collective qu'un guitariste noir atterrissant dans le métro à l'heure de pointe, un soir d'orage et de canicule.

Toujours dans le brouillard, les yeux encore blancs, la crinière en bataille, Annie Maillol repoussa doucement son amant.

— Tu n'as rien eu, toi, fit-elle de sa voix de gorge. Je veux que tu jouisses, si, je le veux !

— Tais-toi, balbutia Jean-Marie Corteix. Tu es folle !

— Laisse-moi faire.

Il la vit glisser lentement le long de la portière et, cette fois, s'accroupir sur les talons. Tout ce qui pouvait lui rester de dignité ou de respect humain s'enfuit à une vitesse supersonique vers le bas de son ventre, via l'endroit précis dont Annie, à croupetons, tête à la hauteur des jambes des voyageurs, abaissait rapidement le zip.

— Mon Dieu, mais tu n'as jamais été aussi gros, gémit-elle en l'empoignant entre ses mains brûlantes.

Il ne l'avait pas entendue mais il avait deviné. Le spectacle qu'elle lui offrait lui suffisait. En plongée, deux seins énormes, gonflés de désir, mal contenus par la chemise, et la « chose » palpitante, épieu cramoisi qu'elle venait d'exhiber tranquillement à la face du monde. Mais qu'importait la « face du monde » ? Des dos tassés, des jambes arc-boutées luttant les unes contre les autres, des regards absents au-dessus des cernes creusés : c'est tout ce qu'il en voyait.

Il se vit disparaître au fond d'une bouche fuchsia transformée en ventouse humide. Il se mit à donner des coups de reins, poussant la langue d'Annie au fond de sa gorge. Un passager qui lui tournait le dos et qu'il malmenait frénétiquement sans s'en rendre compte, se retourna agacé ; sans d'ailleurs rien voir de ce qui se passait. Estimant qu'il était préférable de ne pas chercher des histoires, il renonça à obtenir des éclaircissements sur cette crise de *delirium* incompréhensible.

Jean-Marie Corteix avait l'impression que le métro s'était mis à zigzaguer comme lui-même. Il sentit monter son plaisir et mordit ses lèvres jusqu'au sang.

Quand il eut fini d'exploser dans la bouche de la claviste, il retrouva en un éclair toute sa panoplie de sens des réalités.

— Merde, rugit-il, on a dépassé Châtelet !

Arrachée à sa déglutition extasiée, Annie se releva, dégrisée, elle aussi. L'agacement qu'elle commençait à ressentir de plus en plus fort depuis trois mois vis-à-vis des obligations conjugales de son amant refit d'elle la « loubarde » gouailleuse qu'elle avait été dans son enfance de HLM, à Bagnolet.

— Alors, Nounours, maintenant qu'on a tiré sa crampe, on retrouve sa dignité bourgeoise ?

— Tu sais bien qu'il faut que je file ! pleurnicha le chef de fabrication. Je ne suis pas arrivé, moi.

La rame débouchait en chuintant sous les lumières de la station Odéon. Il grimaça, égoïste : il allait devoir rebrousser chemin jusqu'à Châtelet et se taper des kilomètres de tapis roulant avant de retrouver la ligne de Saint-Mandé. Avec, au bout, la petite maison de meulière, pas loin du bois de Vincennes. Et les gosses. Et Josette.

— A demain ! Et bonjour chez toi ! ricana Annie en le voyant jouer des coudes dans l'écheveau gluant de bras, jambes et troncs en sueur.

Ingrat, Jean-Marie Corteix ne répondit même pas. Sa raison tout à fait revenue, il venait de remarquer, au moment de descendre, un type qui le fixait étrangement. Sa mémoire inconsciente lui fournit le détail qui manquait : il avait déjà enregistré le même regard, tout à l'heure, sur le quai de la station Simplon, pendant qu'ils attendaient le métro. Des yeux très noirs bizarrement brillants et ronds dans une architecture de visage genre « hibou ». Une chevelure noire ramenée en avant sur le front et les tempes et d'une longueur surprenante pour un quadragénaire. Style chanteur engagé des années 70, avec une tête hors du commun : fripée et boursouflée en même temps, lippe épaisse et nez plongeant. Bourbonien, pensa-t-il en revoyant le portrait de Louis XVI dans *Historia,* sa lecture favorite et enrichissante pour sa culture générale depuis sa montée en grade à la SODEP.

Drôle de tête d'obèse à double menton, sur un corps plutôt efflanqué.

Une tête qui les avait peut-être suivis, dans leurs petits jeux secrets, tout au long du voyage ?

Désagréable, très désagréable à penser.

Rapport à Josette.

Annie Maillol avait vu son amant disparaître avec des regrets. Porté par le flot descendant, traqué par le flot montant qui piétinait sur le quai. Des regrets et de l'agacement. Beaucoup d'agacement. Elle en avait plus qu'assez de jouer les utilités sexuelles dans le ménage Corteix. Elle aussi, après tout, avait le droit d'avoir son homme avec elle, auprès d'elle, de dormir contre lui la nuit, de pouvoir quand elle le voulait prendre dans sa bouche cette chose qu'il avait entre les jambes et qui la rendait folle. Ses rêves de fille simple et saine n'allaient pas beaucoup plus loin que le plaisir et le confort domestique.

La nouvelle vague humaine s'était tassée dans la boîte du compartiment. Lentement les portières se refermaient.

Annie se replongea dans ses rêves de bonheur modeste à base de pot-au-feu et de trouvailles sexuelles retenues dans les limites de la conjugalité la plus classique.

Sans s'apercevoir que le brassage des voyageurs avait amené à ses côtés un passager rachitique du buste et apoplectique du visage. Avec deux petits yeux noirs et ronds comme des billes de flipper roulant de part et d'autre d'un gros nez bossu, noueux et cartonneux, couvert de cratères d'anciens points noirs mal éliminés.

Des yeux qui la dévoraient littéralement. Là où elle palpitait encore d'un souvenir d'excitation tout proche.

A hauteur des seins.

A la station Denfert-Rochereau, Annie Maillol décolla de la portière où elle était pratiquement restée adossée depuis Simplon, hormis quelques minutes d'accroupissement aux environs du Châtelet…

La poitrine en avant gonflant à craquer le voile presque transparent collé autour des pointes par la transpiration, elle se propulsa vers le quai. D'autant plus rapidement qu'une panique générale venait de souffler dans le compartiment. A l'autre bout, quelqu'un avait poussé un cri :

— Les contrôleuses !

Trois employées martiniquaises en uniforme crapahutait vers les premières, avides de prendre au piège les resquilleurs.

Annie se retrouva sur l'asphalte du quai comme si elle avait été portée par les autres galériens de la ligne n°4, débouchant sous la voûte blanche de grès cérame où les lampes à vapeur de sodium se réfléchissaient en lueurs aveuglantes. Une odeur, qui tenait des œufs pourris, de la décharge municipale, des cabinets bouchés et du chou-fleur à tous les étages dans le HLM de ses parents, lui sauta à la gorge. Elle regarda à terre, réprimant un haut-le-cœur, les seins soulevés par une respiration saccadée : les voyageurs pataugeaient littéralement dans les ordures, labourant en tous sens d'innombrables détritus, accumulés depuis un mois que les balayeurs du métro étaient en grève.

Elle s'arracha au spectacle et tenta de suivre l'étroit chemin à peu près praticable foulé par les chaussures des voyageurs entre des monticules de vieux tickets, de boîtes de coca-cola abandonnées par des lycéens et de bouteilles de vin rouge vidées par des clochards. Elle avait vingt-deux ans et son avenir immédiat, c'est-à-dire sa soirée solitaire en compagnie d'un fantôme d'amant, la préoccupait.

Fonçant tête baissée, elle ne vit pas claudiquer vers elle le gros nez bossu et les petits yeux en billes noires du quadragénaire pas plus remarqué dans le compartiment. Elle ignorait que le destin lui avait fignolé un ange de la mort, juste pour elle, et que ce futur qui commençait à l'angoisser s'arrêtait là, sur le quai Denfert-Rochereau, entre la rangée des sièges en plastique moulé orange et les ordures de la société de consommation, sous un panneau publicitaire vantant les plages d'une île des Caraïbes où elle n'irait jamais.

Elle ne vit pas non plus l'éclair d'acier d'un long poinçon effilé qu'il dirigeait vers elle.

Quand ils furent face à face, l'espace d'une seconde, elle croisa ses yeux ronds, son nez qui ressemblait à un postiche et ses cheveux longs collés sur le front. Elle eut l'impression de comprendre quelque chose. Mais c'était déjà trop tard.

L'instrument fait pour percer les cuirs les plus durs, était une alêne de cordonnier. Mais l'homme ne voulait pas tuer. D'ailleurs, il visait le sein droit. Sans élan. Juste pour piquer superficiellement.

Un coup d'épaule d'un autre voyageur poussa sa main brutalement. Le poinçon s'enfonça profondément dans le sein, forant inexorablement son chemin entre les côtes.

Quand le poinçon fut arrivé où il devait visiblement aller de toute éternité, Annie trouva enfin la force de hurler. De surprise. D'horreur. Et de l'approche de la mort.

Elle chavira, emportant sous ses paupières le regard de l'homme aux yeux en billes noires. Un regard effaré, béant lui aussi de surprise et d'horreur. Elle voulut se retenir à lui, ne fit que lui griffer la main droite avec ses ongles vernis en violet. Une autre image se substitua à celle de son assassin. Jean-Marie Corteix qui, à cet instant précis, se mettait à table, à Saint-Mandé, avec sa famille.

Quelque chose qu'elle ne connaîtrait jamais.

Sa chute lui parut interminable mais ne dura que deux secondes au plus. Ses boucles rousses s'écrasèrent contre un monticule de papiers gras.

Elle était morte.

Pressés, les voyageurs ne s'attardaient que quelques instants autour du cadavre. Du côté droit, sur l'un des seins fabuleux qui avaient conduit, un quart d'heure auparavant, le chef de fabrication de la SODEP-2000 au bord du délire, une tache de sang grandissait, imprégnant le tissu de la chemise.

Personne ne fit attention à un homme maigre, un peu voûté, qui filait sous le panneau « Correspondance » aussi vite que le lui permettait sa claudication à la jambe gauche.

CHAPITRE II



L'inspecteur principal Boris Corentin agita au fond du lit ses quatre-vingt kilos de muscles et son mètre quatre-vingt-cinq de « jogger » aux jarrets montés sur ressort. Rien à faire, le rêve ne s'arrêtait pas. Mais ce n'était pas un rêve désagréable : le téléphone sonnait ici même, chez lui, dans son studio de la rue de Turbigo. Il n'avait pas envie de répondre, mais son fidèle coéquipier d'inspecteur anglomane, Aimé Brichot, décrochait pour lui. Là où le rêve devenait carrément désagréable, c'est que la voix de Charlie Badolini, commissaire divisionnaire et chef incontesté d'une des plus grandes Brigades de la direction de la PJ, la BSP[3], autrement dit la Brigade Mondaine, se mettait à emplir les cinquante mètres carrés de pénombre du studio. Impossible, puisque Monsieur le Divisionnaire, alias, secrètement et affectueusement, « Baba » pour les cent dix inspecteurs de la Brigade Mondaine, devait raisonnablement se trouver à son propre domicile, à une heure aussi matinale. Ou, au pire, dans son bureau au deuxième étage du 36, quai des Orfèvres. Mais sûrement pas rue de Turbigo, chez lui, Corentin.

L'ennui, c'est que la voix continuait, s'obstinait. Une voix typique de grande victime de « l'herbe à Nicot », autrement dit le tabac, introduit en France par ce dernier en 1560. Pour le plus grand malheur d'un certain nombre d'intoxiqués chroniques. Dont Charlie Badolini lui-même.

Boris Corentin décida de tirer l'affaire au clair et se hissa sur les coudes en ouvrant précautionneusement les yeux. Sortir du sommeil quand on a dormi deux heures, même pour quelqu'un comme Boris, c'était quelque chose qui approchait de l'exploit. Quand ses yeux noirs en amande furent grands ouverts, il commença à passer en revue le décor. Une vieille habitude des lendemains de nuit blanche qui lui faisait très rapidement

retrouver le sens des réalités. La commode, le fauteuil Voltaire, la penderie, l'électrophone. Tout était là. Il était bien chez lui.

Tout, plus quelque chose à quoi il n'était pas encore complètement habitué.

Pas la fille qui dormait contre lui et dont il sentait les reins chauds le long de sa cuisse. Ça, on verrait plus tard à essayer de se souvenir de qui il s'agissait.

Non : un objet parallélépipédique posé sous le téléphone, une petite merveille de la technique qui s'appelait : répondeur. Loué à l'essai pour un mois. Et qui était en train d'enregistrer un message urgent de Charlie Badolini.

A sept heures et demie du matin.

Définitivement réveillé, il bondit sur le récepteur, interrompant le message laborieux de Badolini.

— Excusez-moi, Monsieur le Divisionnaire, dit-il d'une voix parfaitement timbrée qui avait l'air de sortir des huit heures de sommeil légales. J'étais dans ma salle de bains.

Le chef de la Brigade Mondaine marqua un temps de surprise. A l'autre bout du fil, le mensonge était gobé.

— Mon cher Corentin, grogna Badolini, je ne vous aurais pas reproché de dormir, à sept heures et demie du matin. Surtout si vous ne dormez pas seul.

Boris passa une main dans ses boucles noires où apparaissaient, depuis quelques temps, de rares fils argentés. Il dédia téléphoniquement un sourire carnassier au chef de la Brigade Mondaine.

— Rassurez-vous, dit-il, de ce côté-là je n'ai pas à me plaindre.

Un ange passa, potelé, avec des seins en forme de provocation à la loi qui punit le viol de lourdes peines d'emprisonnement.

Exactement les seins de Diane Brion, la blonde qui dormait toujours et avec qui il avait passé la nuit.

— Je vous ai toujours fait confiance de ce côté-là, toussota Badolini.

Il avait failli ajouter : « Et sur bien d'autres côtés aussi », tant il appréciait la compétence exceptionnelle de Corentin. Un policier de classe internationale, comme il aimait à le dire. Le fils qu'il aurait voulu avoir, comme il se disait parfois, les soirs de paternité frustrée…

— Je viens de recevoir un rapport du CIAT[4] du 14e, reprit Badolini en changeant de ton.

Il s'interrompit, sans doute, pensa Corentin, pour écraser une de ses éternelles Celtiques dans le cendrier.

— Le fou pervers du métro a remis ça ! glapit-il en toussant toute la nicotine qu'il avait avalée dans la dernière aspiration.

Il laissa passer un temps, ménageant son effet.

— Et cette fois il a tué, termina-t-il.

Il attendait quelque chose. Une réflexion, une réaction. Mais rien. Au bout du fil Boris semblait s'être volatilisé.

— Vous m'écoutez ou vous vous êtes rendormi ? grinça le commissaire divisionnaire.

Corentin restait muet. Pas seulement de surprise et d'horreur. Mais aussi parce que deux globes chauds encore de la tiédeur du lit venaient de se coller contre ses omoplates, épousant doucement leur forme, tandis que les pointes drues poussaient contre l'épiderme. En même temps, deux mains lancées en avant descendaient le long de ses pectoraux jusqu'à son ventre…

— Qui c'est, le type avec qui tu parles ? questionna Diane Brion.

Corentin essaya de se dégager mollement. Le parfum de la fille l'enveloppait, comme une invitation à retourner au dodo illico.

— Qu'est-ce qui se passe, Corentin ? Vous êtes toujours là ?

Dix ongles laqués, rose « Mélodie » de Guerlain, descendirent dans la fourrure du pubis à la recherche de quelque chose qui se dressait déjà comme un démenti à ce que Boris allait répondre à Charlie Badolini.

— Bien sûr, patron, dit-il. Je réfléchissais.

— Venez donc réfléchir dans mon bureau, Corentin. On a du pain sur la planche. Votre « piqueur » ne se contente plus de piquer. Maintenant, il tue, en prime.

« Votre » piqueur. Pour le moment, évidemment, c'était le sien, puisqu'avec Aimé Brichot ils étaient sur l'affaire depuis quinze jours et qu'ils n'avaient pas encore trouvé la moindre piste. Ça resterait le leur tant qu'ils ne l'auraient pas arrêté. Ensuite, en cas de victoire, ça deviendrait celui de Badolini, qui ramasserait les lauriers tout chauds, sans avoir eu la peine de se baisser.

— Et comme d'habitude, souffla le commissaire divisionnaire, vous savez où il a frappé sa victime ?

— Dans le métro, je suppose, hasarda Boris qui commençait à sentir le champagne rosé de la nuit précédente se rappeler à son bon souvenir par coups de gong dans la boîte crânienne.

— Non, tonna Badolini, je veux dire : où, sur son corps ?

Un éclair traversa le coma finissant où nageotait encore l'inspecteur principal Boris Corentin.

— Je vois… fit-il en cherchant une Gallia.

Il voyait d'autant mieux que Diane Brion lui offrait une illustration parfaite de ce que Badolini voulait lui dire, à l'autre bout du fil. Par une reptation savante, elle avait glissé le long de Boris et se prosternait entre ses genoux sans que ses ongles roses aient quitté un certain objet dont l'élévation irrépressible était son œuvre personnelle.

En plongée, Corentin apercevait un fabuleux raccourci : la paire de seins de Diane, deux monuments comme il n'en avait encore jamais vus, très bronzés, d'une teinte légèrement brique avec des aréoles brunes surprenantes chez une fille aussi naturellement blonde. Ce qu'affirmait avec fierté le triangle doré d'une toison presque transparente au-dessus de laquelle se balançaient les deux mamelons déjà durcis par le désir.

— Je vois, répéta Corentin en allumant sa Gallia.

— Non, vous ne voyez rien ! glapit Badolini.

— Mais si, je vous assure, insista Boris qui sentait monter en lui, comme une buée légère, l'odeur d'huile solaire qui semblait venir de la dépression entre les deux « monuments » lourds et palpitants contenus par les bras serrés de Diane.

— Non, vous ne voyez rien, s'obstina le commissaire divisionnaire. La fille a été percée au sein droit, comme d'habitude. Mais elle est morte sur le coup. Et vous savez pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta distraitement Corentin en coinçant le récepteur entre son épaule et son oreille pour laisser ses mains libres de descendre vers l'étourdissante gouttière parfumée qui lui parlait de soleil brûlant et de sable chaud.

— Parce que la victime en question appartenait, pour son malheur, à cette rarissime catégorie d'êtres humains qui sont nés avec le cœur à droite,

termina Badolini, plutôt sec.

— Qui c'est, ce dingue qui te réveille à l'aube ? questionna Diane qui tenait toujours à deux mains l'objet de son adoration matinale parvenu à sa taille maximum : des dimensions pratiquement taurines… Tu as une galère avec lui ?

— Une quoi ? dit Corentin ahuri en regardant le récepteur qu'il venait de reposer.

— Une galère. Tu es en conflit avec lui, quoi, si tu préfères !

Boris n'écoutait plus. Une fille avec le cœur à droite. Une anomalie qui se produit une fois sur un million. Et il avait fallu qu'elle tombe sur le fou du métro.

Il se dégagea doucement des investigations manuelles de Diane et l'aida à se relever, les mains en creux sous ses seins qu'il sentait peser dans ses paumes comme deux fruits tropicaux, mûrs du soleil de midi.

Diane Brion se méprit sur le geste.

— Tu veux qu'on fasse… ? questionna-t-elle, employant des mots d'une crudité en parfait accord avec la franchise de la proposition.

La main gauche de Corentin lâcha son sein droit. D'un index, il souligna sous le mirifique renflement de chair, à la jointure avec le début de l'abdomen, une minuscule blessure rouge déjà cicatrisée.

Huit jours auparavant, elle aussi avait rencontré le « piqueur » du métro. Elle, elle s'en était tirée. Quitte pour la peur, et une estafilade artificielle.

— Tu peux dire que tu as de la chance, toi, fit-il.

— De la chance de quoi ? murmura Diane, à cent lieues de penser à sa mésaventure métropolitaine, qui lui avait valu de faire la connaissance de l'inspecteur Boris Corentin, en service commandé bien sûr.

— De ne pas faire partie des exceptions anatomiques, souffla-t-il.

Diane renonça à pousser plus loin l'explication. Le « piqueur » du métro n'avait fait que l'égratigner.

Sans doute n'aurait-elle même pas porté plainte, si les journaux, depuis deux mois, n'avaient parlé des exploits du triste individu.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, chuchota-t-elle en se réagenouillant. Mais tu ne me raconteras pas que tu n'as pas cinq minutes

pour me montrer une dernière fois de quoi tu es capable, avec ton exception anatomique à toi !

La « salve d'adieux » réclamée par Diane ressembla à leur première étreinte, sept ou huit heures auparavant, lorsqu'elle avait débarqué sans prévenir dans le studio de Boris, une bouteille de champagne rosé dans chaque main. Histoire de fêter la fin de son congé de maladie pour cause d'agression sadique dans le métro.

Abasourdi, Boris qui s'apprêtait à se mettre au lit l'avait vue se déshabiller à une vitesse supersonique. Et exhiber deux seins dorés par la fréquentation assidue du solarium de la piscine Deligny. Une poitrine qu'il n'avait pu que deviner, huit jours avant, quand il était allé l'interroger à l'hôpital.

La quatrième victime du « piqueur », en deux mois.

Ensuite, elle avait déballé de son sac un tas de revues que Corentin voyait pour la première fois, des « fanzines »[5], des bandes dessinées pour lesquels elle travaillait. Dessinatrice, elle tenait à montrer son travail à ce policier qui lui avait tapé dans l'œil quand elle était sur son lit de souffrance.

Une association d'idées fournit immédiatement une comparaison à Corentin : « Blanche Epiphanie ». Une superbe héroïne de bandes dessinées, justement, qui avait fait les beaux jours de *France-Soir* quelques années auparavant et à qui Diane ressemblait trait pour trait. Ou plutôt sein pour sein.

— Tu sais, avait-elle dit en se jetant sur lui, nue comme Blanche Epiphanie et précédée comme elle de ses cent dix centimètres de tour de poitrine. En anglais, « bande dessinée », ça se dit *strip.* Logique, non ?

« En français, « bande » n'est pas mal non plus », avait rêvé intérieurement Corentin en sentant les obus de chair s'écraser contre ses pectoraux.

Ils avaient fait l'amour, comme en ce moment, au milieu des « fanzines » froissés.

— Messieurs, dit Charlie Badolini en contournant son bureau Empire trônant au milieu de la pièce directoriale protégée par un quadruple « sas »

(garçon de bureau faisant office d'huissier, salon à décoration kitch, première porte capitonnée de cuir noir et seconde munie d'un verrou et d'une serrure), Messieurs, je vous remercie d'être venus si vite.

Sur le cuir fauve du bureau, les mains osseuses du patron de la Brigade Mondaine s'activaient autour d'un fume-cigarette à filtre Dénicotéa séparé en trois parties. Badolini était en train de remplacer le filtre. A voir la couleur de celui qu'il venait de jeter dans le cendrier, il était facile d'imaginer la quantité de nicotine qui s'était quand même accumulée dans ses poumons, depuis son petit déjeuner.

Cette opération délicate terminée, le bout en plastique noir du fume-cigarette alla se coincer entre les dents du vieux Niçois, tandis que l'autre extrémité, en métal cuivré emboîtait un peu de travers une Celtique.

— Vous savez déjà, Corentin, pourquoi je vous ai fait venir ce matin, reprit-il.

Il vira vers Aimé Brichot qui étrennait de nouvelles Churchs de chez Burberrys modèle Chetwynd, coûtant la modique somme de cinq cent quatre-vingt-cinq francs. Résultat de trois mois d'économies acharnées.

— Je résume pour vous, Brichot. Une fille de vingt-deux ans, Annie Maillol, claviste dans une imprimerie du 18e arrondissement, a été tuée en toute impunité, hier soir, sur le quai de la station Denfert-Rochereau.

Il roula des yeux sous les sourcils broussailleux, façon Jules Berry dans le rôle du diable des « Visiteurs du Soir ». Son éternel tic quand il inhalait la fumée.

Le noir d'encre des prunelles revint à sa position normale.

— Vous êtes sur l'affaire du piqueur de seins, j'ai pensé que ça vous intéresserait.

Aimé Brichot agita ses fesses maigres sur le fauteuil Empire dans lequel il était installé.

— Excusez-moi, patron, glapit-il, mais le nôtre n'a pas encore tué ! Quatre filles ont effectivement été piquées, mais vous disiez vous-même hier que ce n'était pas un hasard si le détraqué en question choisissait systématiquement le sein droit. Comme ça, aucun risque d'atteindre un organe vital.

Badolini se renversa en arrière, babines retroussées, montrant les dents autour du fume-cigarette, très businessman américain des années 30.

— Exact, susurra-t-il, faisant durer un effet plutôt réchauffé pour Corentin. Mais nous avons toutes les raisons de penser que cette fois-ci non plus il ne voulait pas tuer. Sa dernière victime, Annie Maillol, il l'a aussi frappée au sein droit.

Brichot s'absorba dans la contemplation des petits trous dans le cuir de ses Churchs.

— Alors, je ne comprends pas qu'il ait pu la tuer, lâcha-t-il, abasourdi.

— Il l'a tuée, tonna Badolini en éjectant sa cigarette fumée jusqu'au filtre d'un geste sec, parce que – comme de très rares spécimens d'humanité de par le monde – la pauvre fille était née avec le cœur situé à droite. Oui, Monsieur Brichot, ce sont des choses qui arrivent. Une chance sur un million, mais quand l'anomalie tombe sur vous, vous devenez un cas médical très intéressant.

Brichot ôta ses lunettes Amor de myope moyen et se mit à les astiquer frénétiquement avec un Kleenex. La bouche en O.

— Ça alors ! parvint-il à dire.

Boris Corentin s'était levé pour échapper au nuage de nicotine et de goudron que venait de tirer Badolini de sa nouvelle cigarette. Quand il fut assez loin du champignon radioactif, il jeta un coup d'œil par la fenêtre donnant sur la Seine exceptionnellement bleue et un Paris limpide de la fin juin, pétillant de soleil.

Sur le trottoir conduisant à la place Saint-Michel, il apercevait des cohortes de piétons, des femmes en robes d'été, en tee-shirts, sans rien dessous pour la plupart. A n'en plus finir, des paires de seins « libérés » qui défilaient sous les regards obliques des hommes. Le temps idéal pour un maniaque des organes mammaires qui était peut-être déjà reparti en chasse, rôdant quelque part dans un des mille replis de la ville. Un fou pervers qui n'avait sûrement pas l'intention de devenir un meurtrier mais qui l'était devenu, par hasard, parce que le destin est encore plus fou et pervers que les hommes.

Il vira vers le bureau du chef de la Brigade Mondaine.

— Les appas, commença-t-il.

— Pardon ? demanda Badolini.

— Les appas, répéta Corentin agacé. Vous savez bien qu'on appelle ça des appas.

— Et alors ? questionna Badolini en mordant son fume-cigarette.

— Eh bien, les quatre filles que nous avons vues ont des appas, justement, qui font mieux que mériter leur nom.

— Je vois, rêva Badolini qui se souvint d'une lointaine émotion érotique : une photo de l'actrice Jane Mansfield, dans un *Match* des années 60 où le journaliste expliquait qu'aux Etats-Unis on l'avait surnommée « Le Buste ».

Le patron de la Brigade Mondaine s'arracha à la vision d'une rangée de paires de seins braquée vers lui comme les « orgues de Staline » à la bataille de Stalingrad (1943).

— Il y a, poursuivit Corentin en se rasseyant et en croisant ses longues jambes musclées, une perversion sexuelle qu'on appelle vulgairement : fétichisme des gros seins. Mais elle a un nom scientifique, et elle est parfaitement connue de tous les spécialistes de la question : c'est l'hypermastomanie.

— L'hyper quoi ? demanda Brichot, une fois de plus abasourdi de la culture générale en forme d'encyclopédie sur circuit imprimé que Boris logeait sous sa boîte crânienne.

— Hypermastomanie, répéta Corentin. Notre maniaque recherche les gros seins, les seins exceptionnels…

— C'est plutôt maigre, comme piste, grogna Badolini.

— Pardon, nous avons aussi son signalement, glapit Brichot en agitant l'index. Plutôt efflanqué. La quarantaine. Boite légèrement. Des cheveux noirs plaqués sur le front. Et un nez… un nez…

— Comme celui d'un Iroquois obèse, termina Corentin. C'est l'expression de Diane Brion, la dernière à l'avoir vu avant Annie Maillol, qui ne parlera hélas plus jamais.

— Tiens, tu as revu Diane ? demanda Brichot dont les yeux se mirent à pétiller, rapport aux « appas », justement devinés à l'hôpital, le jour où ils étaient venus l'interroger.

Corentin négligea l'interruption.

— Sans compter. Monsieur le Divisionnaire, que le piqueur opère toujours sur la même ligne de métro, la ligne n°4, Clignancourt-Orléans. Et toujours en direction du sud. Comme s'il rentrait du côté du 14ᵉ. Ou plus loin, vers Montrouge, par exemple.

— Bref, l'enquête piétine, coupa Badolini, rogue. Les indics n'ont rien donné ? Ni les fichiers ? Vous êtes évidemment allés aux Archives ?

— L'inspecteur Brichot a regardé le « Grand Bain », les cartons d'identification, les fiches perforées et les dossiers[6]. Rien. Notre pervers est inconnu au bataillon. Pas d'hypermastomaniaque aux Archives.

Badolini mordit un peu plus fort son fume-cigarette, qui émit un faible craquement de plastique, perceptible de lui seul.

— N'oubliez pas, Messieurs, que si cette affaire nous est retombée sur les bras, alors qu'elle aurait dû normalement être confiée à la B.T. du coin, c'est que la seconde victime du « piqueur » est la femme d'un secrétaire d'Etat, Ghislaine de R… dont la Mercedes était malencontreusement tombée en panne à la hauteur de Strasbourg-Saint-Denis, à l'heure de pointe, c'est-à-dire au moment où il faut attendre une heure sous la pluie un taxi hypothétique. Réduite à prendre le métro, en dernière instance, elle a fait connaissance avec ses charmes… et ses inconvénients.

Comme des fiches alignées sous ses yeux, la mémoire phénoménale de Corentin lui fit défiler dans la tête les quatre victimes du maniaque de la ligne n°4. Nathalie Rosier, trente ans, mère de famille. Ghislaine de R… trente-huit ans, sans profession. Odile Ricciotti, vingt-neuf ans, attachée de presse dans une maison d'édition « marginale », et enfin Diane Brion, vingt-cinq ans, dessinatrice de bandes dessinées. La plus jolie, sûrement. Et dont il avait pu très récemment apprécier de près le tour de poitrine impressionnant. Sans compter Annie Maillol. La morte, dont Badolini venait de lui tendre la photo. Une belle fille saine, riant de toutes ses dents, dont le corsage peinait sous la pression d'un furieux raz de marée mammaire. Sans amis connus, sans famille à Paris, disait la fiche.

— Il faut enquêter dans la boîte où elle travaillait, décida soudain Boris. La SODEP-2000, ça se trouve où, ça ?

— Corentin, soupira Badolini en souriant pour la première fois depuis le début de leur entretien, je suis heureux de constater que vous vous réveillez enfin.

Fouetté, Boris agita son mètre quatre-vingt-cinq super-entretenu par des séances hebdomadaires à la salle de gymnastique de l'ASPP, au deuxième étage de la Maison de la Police du 5e arrondissement, rue de la Montagne

Sainte-Geneviève, et d'innombrables 5000 mètres à la Redoute de Gravelle ‘.

— Monsieur le Divisionnaire, siffla-t-il en laissant flamboyer le feu noir de ses yeux, dois-je vous rappeler qu'avant la mort d'Annie Maillol nous n'avions pratiquement aucune piste. Cette pauvre fille tuée, c'est la première erreur de notre maniaque. Elle lui sera fatale, je vous le garantis.

— Heureux de vous l'entendre dire, grogna Badolini. Si au moins sa mort peut servir à quelque chose…

— Patron, répliqua Corentin, cinglant, nous le retrouverons « notre piqueur », comme vous dites.

Badolini reçut le message cinq sur cinq. Bouche ouverte sous la petite moustache oxygénée une fois par semaine, Brichot avait suivi placidement l'échange de coups de griffes verbales. Il vit l'éternel complet bleu pétrole de Charlie Badolini s'extirper du fauteuil et filer, direction une petite armoire, à droite, face au coffre-fort où se trouvaient rangés les « Blancs ».

— Récapitulons, murmura suavement le commissaire divisionnaire en se rapprochant avec trois verres et une bouteille de jus d'ananas, rapport à l'heure matinale.

A peine revenu dans le petit bureau qu'il partageait depuis quinze ans avec Boris Corentin, sa flèche au deuxième étage de la PJ, au bout d'un long couloir qui longeait un banc où venait s'asseoir jour après jour tout ce que Paris recelait en prostituées, drogués, homosexuels, pédophiles et détraqués en tous genres, Aimé Brichot fit un geste qui, dans l'ordre des révolutions de son existence, était aussi bouleversant que la prise de la Bastille dans l'ordre de l'histoire de France : il se débarrassa de la veste de son costume deux pièces en dacron anthracite et la jeta sur une chaise. A neuf heures et demie du matin, la chaleur déjà étouffante aurait amplement justifié ce geste pour n'importe qui d'autre. Pas pour Aimé Brichot, roi de la sape et fanatique du chic vestimentaire anglo-saxon. Corentin regarda, bouche bée, le très britannique Mémé se conduire d'une façon typiquement méditerranéenne. C'est-à-dire le comble du vulgaire aux yeux de Brichot.

Il allait lui en faire la remarque lorsqu'il se souvint soudain des sentiments d'hostilité que nourrissait son coéquipier envers le malheureux costume d'été en dacron qui poussait le vice jusqu'à se froisser dans les dix

premières minutes où il avait été porté. Un vieux machin que Jeannette Brichot insistait toujours pour qu'il mette dès les premières belles journées de la fin du printemps. Pour le désespoir de son mari. Cette année encore, il avait cédé. Quand on s'achète des Churchs, il faut savoir faire des sacrifices sur autre chose. Même si on a un supplément familial de traitement.

— Tu as une galère avec Baba ? soupira négligemment Brichot en s'affalant, son front de chauve en sueur, devant le bureau qui faisait face à celui de Corentin.

— Tiens, dit Boris, toi aussi ? Si je ne te connaissais pas, j'imaginerais des choses… c'est l'expression favorite de Diane.

— J'ai deux gosses qui vont à l'école, répondit Mémé. Faut savoir se tenir au courant, *my dear* !

Coupant court aux effusions paternelles de Brichot, Boris posa la main droite sur le dossier « Annie Maillol ».

— Un passager du compartiment où se trouvait la pauvre fille prétend avoir vu quelque chose. Il a déjà fait une déposition au CIAT du 14e. Un signalement très approximatif du tueur qui correspond à celui qui a été déjà donné par les victimes. On ne sait jamais. Mieux vaut aller le voir.

« Quant à moi, ajouta-t-il, je vais essayer de rencontrer son chef de service à la SODEP-2000.

Il fut interrompu par l'arrivée en trombe de Rabert qui avec Tardet constituait la seconde équipe des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine. Son visage lunaire était illuminé d'un sourire qui trahissait tout sauf de la bienveillance.

— Visez un peu ce que Tardet cache dans son tiroir ! ricana-t-il en laissant atterrir devant Corentin une photomaton en couleur.

Brichot se pencha par-dessus l'épaule de Boris, et émit un sifflement admiratif. Une petite blonde décolorée, un peu boulotte, souriait à l'objectif.

— Je ne vois pas ce que ça a de drôle, dit Corentin. C'est Francine, sa fiancée.

Brichot pointa son index osseux vers le chemisier généreux, largement échancré sur une poitrine qui n'avait visiblement besoin de rien pour se tenir droite.

— Peut-être, dit-il, mais elle n'a pas intérêt à trop fréquenter le métro, par les temps qui courent. Vise un peu les nibards ! termina-t-il, très content

de son petit effet d'argot dans le vent.

CHAPITRE III



Madeleine Taupin sursauta, agacée. En face d'elle, de l'autre côté de la table ronde de la salle à manger, son mari venait encore d'émettre ce qu'elle appelait, depuis vingt-trois ans qu'ils étaient mariés, son « bruit de squelette ». Cela pouvait aller, selon les jours et l'humeur, du claquement sourd et involontaire des rotules, au craquement délibéré de ses phalanges rachitiques, dans les moments d'intense satisfaction. Un bruit auquel elle n'avait jamais pu se faire. Oui lui rappelait désagréablement que Siegfried Taupin, comme tout le monde, avait un corps. Ce qu'elle aurait préféré oublier. Elle y était d'ailleurs parvenue parfaitement, depuis vingt-trois ans. Sauf les deux fois où il avait réussi -par quel miracle ? – à lui donner du plaisir. Les deux fois aussi où elle s'était retrouvée enceinte. Comme par hasard. A douze ans d'intervalle.

— En tout cas, siffla-t-elle en évitant de regarder son mari, Jean sera très déçu que tu ne viennes pas avec nous au Cap-Ferrat. Dois-je te rappeler que tu ne l'as pratiquement pas vu de toute l'année ?

Elle avait parlé d'une voix mondaine. Impossible d'oublier quelle était née Mikszath, une très ancienne famille hongroise de Transylvanie trop

mouillée avec le régime pronazi de l'amiral Horthy pour ne pas avoir jugé bon d'émigrer dès la mise en place du nouveau régime prostalinien, en 1948. Elle avait alors dix-huit ans. Six ans plus tard, elle devenait seule héritière des lambeaux encore très respectables de la fortune des Mikszath. Une dot qui, deux ans après, avait très facilement fait oublier à Siegfried Taupin les divers inconvénients physiques de sa future épouse : des yeux tombants, des cheveux ternes, et ces trois ans de plus que lui qui semblaient se multiplier au fil des années.

— Dois-je te rappeler que tu lui manques ? répéta-t-elle, poursuivant son idée, rapport à Jean, leur fils aîné, dix-neuf ans, qui préparait Polytechnique à Paris et venait les voir environ deux fois par mois. Les rares week-ends où il est là, tu t'enfermes dans ton labo. Tu avais promis que nous passerions tout le mois de juillet ensemble.

L'ingénieur Siegfried Taupin, ancien centralien recyclé dans l'énergie solaire, la solution de l'an 3000 selon le gouvernement, celle de l'an 2000 selon les écologistes de tous poils, chassa de son esprit l'image de son grand dadais de fils qui ressemblait trop à sa mère pour qu'il ait jamais ressenti une véritable tendresse à son égard. Il l'oublia d'autant plus facilement que « sa » fille venait d'entrer : Anne, leur second enfant, onze ans.

— Papa, demanda-t-elle en allant d'instinct à celui de ses parents dont elle savait qu'il dirait oui, je peux regarder *l'Homme-Araignée* à la télé ?

S'efforçant d'avoir l'air sévère, Taupin regarda sa montre. Une montre-bracelet ultra-moderne avec affichage par cristaux qui ressemblait à n'importe quelle montre à quartz, sauf qu'elle était équipée de cellules photovoltaïques. Quelques minutes d'exposition quotidienne à la lumière du jour suffisaient à la recharger.

— Pas plus tard que neuf heures et demie, concéda-t-il. N'oublie pas que demain tu vas à l'école.

Anne avait saisi sur une table basse de la salle à manger un autre gadget solaire, un cube transparent d'où sortait une petite hélice tournant à vitesse réduite. Un petit moteur inutile construit par Taupin pour amuser sa fille. Sa vitesse changeait selon l'intensité lumineuse. Ce soir, sous la lumière artificielle, il était presque immobile.

— Demande à Karen de régler la télévision, lança Madeleine, agacée et pressée de voir la « fille de son mari » disparaître. Et dis-lui d'apporter le rôti.

Tandis que sa fille obéissait de mauvaise grâce, son esprit effectua un virage sur la corde, lâchant provisoirement le « problème de Cap-Ferrat » où ils avaient une villa en bordure de mer, pour ouvrir la case mentale marquée « griefs envers les employés de maison ». Plus de deux mille francs de gages, les cotisations à l'URSSAF et tout ça pour ne même pas être « servi » convenablement.

— Cette Karen commence à me porter sur les nerfs, grinça-t-elle de sa même voix flûtée de mondaine.

— Elle n'est là que depuis deux jours, plaida Siegfried Taupin. Laisse-lui le temps de s'habituer.

— Si seulement Louise ne nous avait pas lâchés…

— Tu ne pouvais pas la supporter non plus, répondit-il d'un ton fatigué. Maintenant, évidemment, tu la regrettes.

— En tout cas, elle ne passait pas trois heures à nous apporter les plats ! conclut Madeleine en saisissant sur la table une petite cloche d'argent, un chef-d'œuvre d'orfèvrerie du XVIIIe siècle.

Immédiatement la nouvelle bonne, Karen Blixen, apparut, portant le rôti. Une superbe Danoise blonde de vingt-deux ans aux yeux couleur de Baltique reflétant les angoisses d'Hamlet sur la question de savoir s'il vaut mieux être ou ne pas être. Sa chevelure était tressée en nattes minuscules prolongées, à l'africaine, par des perles multicolores, façon Bo Derek dans *Elle,* le film de Blake Edwards.

Pour la cinquième fois en deux jours, Siegfried Taupin eut en la voyant une de ces ruades dans le plexus qu'il ne connaissait que trop bien. Pour ne pas faire mentir son prénom, donné par un père fanatique des opéras de Wagner mais peu charitable envers son fils, il sentit galoper soudain dans son sang une sorte de « chevauchée des Walkyries » de la concupiscence qui l'obligea à plonger illico dans son assiette encore vide. Justement, Karen se penchait vers lui, le plat du rôti à la main. Il sentit son haleine tiède. Et surtout le poids de son sein droit touchant son épaule par mégarde. Un sein lourd qu'il *vit* littéralement, soudain, dans son esprit, pendant que sa libido lui jouait la marche triomphale de *Tannhäuser* jusqu'aux terminaisons nerveuses.

La voix de sa femme lui parvint, cotonneuse :

— Karen, servez-nous du vin, je vous prie.

— *Vaersaagod*[7], murmura « Bo Derek » en agitant ses deux provocations semi-circulaires sous le débardeur, tandis qu'elle attrapait la carafe.

Tentant désespérément de surmonter sa débâcle érotique, Taupin revient au problème vacances.

— Je vous rejoindrai fin juillet, dit-il. Tu sais combien mes travaux sur les photopiles me tiennent à cœur. Si j'arrive à débloquer les crédits…

Il développa son sujet favori. Cette fois-ci, ce n'était plus seulement avec le secrétariat d'Etat à la Recherche, ni même le ministère de l'Industrie, qu'il s'agissait de travailler, mais avec la Défense nationale. Une affaire énorme, géniale, sur laquelle – il le savait pour avoir fait partie d'un récent séminaire dans le Colorado sur l'Energie solaire – les Américains travaillaient aussi. Quelque chose qui dépassait de loin les bricolages sur l'énergie douce, cheval de bataille des écologistes à chaque élection. Le solaire pouvait avoir aussi son rôle à jouer, en cas de conflit international. Il s'agissait de placer des réseaux de missiles dans des silos souterrains dont les emplacements exacts resteraient ignorés de l'ennemi éventuel. Pour cela, il fallait que l'alimentation en énergie des silos ne soit plus assurée par des centrales nucléaires, trop vulnérables aux coups de l'adversaire. La solution était simple : les nouveaux silos seraient alimentés, le jour, par une combinaison de photopiles, et par la géothermie et les éoliennes, la nuit.

— Je travaille là-dessus depuis deux ans. Tous les documents sont dans mon coffre, à la banque. Il ne reste plus qu'à négocier avec le gouvernement. Si la décision doit être prise, ce sera maintenant ou jamais.

Madeleine Taupin attendit que Karen ait regagné la cuisine.

— Tu ne devrais pas parler de ça devant les domestiques, fit-elle remarquer aigrement. Nous ne savons pas qui est cette fille.

— Elle ne parle pas un mot de français, répliqua Taupin.

— Elle s'est inscrite à l'Alliance Française pour apprendre, en tout cas. Et elle n'a pas l'air idiot.

— Si nous allions prendre le café dans la serre ? proposa Madeleine quand ils eurent terminé les entremets au caramel. Je vais aller prévenir Karen.

Siegfried Taupin résista à l'impulsion folle de se ruer lui-même dans la cuisine, il traversa rêveusement le salon croulant sous les perses à ramages tendus partout. Une grande glace en verre de Venise lui renvoya sa silhouette de petit bonhomme sec et maigre de quarante-six ans au visage en lame de couteau avec un long nez mince et busqué. Il passa machinalement la paume droite sur la brosse drue de ses cheveux. Intégralement blancs. Ils avaient blanchi d'un coup, quand il était enfant, un jour où un oncle imbécile, après un dîner dominical en famille, n'avait rien trouvé de mieux pour amuser son neveu que de l'attraper par les pieds et de le suspendre dans le vide, au neuvième étage de la tour qu'habitaient ses parents, à Paris. Histoire de lui donner des émotions fortes. Lesdites émotions ne lui avaient pas laissé un poil noir sur le crâne. Durant toute sa scolarité, ses copains l'avaient surnommé « l'albinos ». Une plaisanterie de bon goût dont son système nerveux ne s'était jamais remis.

Il posa le revers de sa main sur son front en sueur.

« Quelle chaleur, songea-t-il. Il doit faire au moins 25, ce soir. »

Le Monde traînait sur un double fauteuil style « conversation ». Nerveusement, il le feuilleta jusqu'à la page : faits divers. On y parlait d'une jeune fille de vingt-deux ans, tuée la veille à la station Denfert-Rochereau d'un coup de poinçon dans le sein. Sans autres précisions. Pour les détails saignants, il aurait plutôt fallu lire *France-Soir.* Mais chez les Taupin, jamais *France-Soir* n'était entré…

— Pourquoi morte ? murmura-t-il, hagard, en grattant nerveusement trois longues traînées rouges, comme une griffure de chat, sur le dos de sa main droite.

Il laissa échapper *Le Monde,* rageusement. Ce soir, le luxe écrasant de sa maison, symbole de la réussite, ne le réconfortait plus. La villa *Phébus,* du nom antique d'Apollon, dieu du soleil, était pourtant un prototype fabuleux de tout ce qu'on peut faire avec les énergies nouvelles. Que les habitants de Montcresson, la petite ville du Val-d'Oise où elle était installée, l'aient baptisée généralement la « baraque du fou » ne changeait rien à l'affaire. La villa *Phébus* c'était l'imagination au pouvoir, le soleil au XXIe siècle se levant sur la fin du XXe. Taupin, avec plusieurs architectes spécialisés, l'avait construite comme une synthèse et un musée. Quand il avait acheté le terrain, dix ans auparavant, grâce à la fortune de Madeleine, il l'avait choisi soigneusement de manière à ce que la course du soleil y soit entièrement

visible de neuf heures à quinze heures. Tranche horaire où, en toute saison, les rayons sont suffisamment puissants pour servir au chauffage. Contre les vents d'hiver, il avait fait planter un épais rideau de sapins, au fond du parc. Autour de la maison, un tapis de gravier blanc faisait jouer au sol un rôle de « concentrateur » très efficace.

La villa elle-même pouvait surprendre le visiteur, à première vue. Mais quand on y était un peu habitué, elle devenait belle avec son côté aérien, balayée de lumière, ses grands panneaux de verre, ses pentes d'ardoise biscornues, ses pignons de bois brun. Une drôle d'allure Scandinave au milieu de ce village de Montcresson situé sur la route de Beauvais, à trente-cinq kilomètres au nord de Paris.

La villa *Phébus* se cachait derrière de hauts murs, le soleil y circulait d'est en ouest. La nuit, la lune fouillait jusqu'au fond des pièces. Plusieurs cheminées à bois, comme des falaises de briques. D'innombrables thermomètres équipés de sondes extérieures indiquant en même temps la température du dedans et celle du dehors. Contre le froid, l'isolation des murs était assurée par une injection d'urée-formol entre le parpaing et le bardage de sapin du nord. Une feuille de papier goudronné assurait l'étanchéité derrière le bois. Les murs eux-mêmes servaient à stocker la chaleur. Comme dans un four à pain. Bien sûr, Taupin avait fait poser, pour les temps couverts et pluvieux, un chauffage d'appoint au mazout, dont la consommation ne dépassait guère deux mille francs par an. Ce qui était un assez joli résultat, par les temps de factures de chauffage effarantes qui couraient, et pour une superficie de deux cent cinquante mètres carrés au soi.

Siegfried Taupin déboucha dans la serre, mécontent malgré la récapitulation intime qu'il venait de faire de son œuvre. Ici aussi, les murs étaient de lui, et l'ameublement de Madeleine. Etrange mariage de styles. Aussi étrange que leur propre union. Mais sûrement plus harmonieux. Autour de magnifiques meubles anciens en rotin, s'élevaient d'innombrables plantes tropicales dont les feuilles venaient lécher les doubles vitrages de Saint-Gobain, formant comme un long sandwich d'un air desséché. Des rideaux en tissu argenté spécial occultation évitaient les déperditions de chaleur, la nuit, en emprisonnant une couche d'air de sept centimètres. Les jours où il faisait chaud, comme en ce moment, ils acheminaient les calories jusqu'à des évents, au sommet du vitrage.

Siegfried Taupin se laissa tomber dans une chaise longue en rotin, près de sa tasse de café fumant. Rêvant vaguement, au milieu de ses plantes des tropiques, de goyaves et de cocotiers, de mangroves plongeant dans l'eau limpide du Pacifique, de longues plages blondes parcourues par des filles nues aux poitrines insolentes. Ses prunelles charbonneuses lancèrent un éclair que Madeleine, à l'autre bout de la serre, ne perçut pas. Il fit craquer les articulations de ses doigts maigres.

Brusquement, sans qu'il l'ait entendue entrer, il vit Karen plantée devant lui. Il faillit lâcher la tasse. Sous le débardeur, les deux globes gonflés de vie montaient et descendaient au rythme d'une respiration tranquille, comme autonome. Taupin eut l'impression d'avoir dans la poitrine un cœur de réacteur nucléaire en train de fondre. Ce qui était un comble pour l'un des plus éminents collaborateurs du COMES[8].

D'une voix chantante, mettant bout à bout des mots français qui semblaient ne s'être jusqu'ici jamais rencontrés tant leur rapprochement était saugrenu, elle expliqua qu'elle venait de finir la vaisselle et demanda la permission de faire quelques longueurs de piscine avant d'aller se coucher.

— Bien sûr, opina Taupin dont le réacteur nucléaire intime subissait des catastrophes en chaîne genre gonflement, oxydation et pression. Il se sentait au bord du cataclysme final, c'est-à-dire l'explosion d'hydrogène après liquéfaction du béton protecteur par déluge d'uranium fondu.

Dès que « Bo Derek » eut disparu, en chantant toute une série de *tak*[9], il avala sa tasse de café en deux gorgées.

— Il faut que j'aille travailler, balbutia-t-il en se levant précipitamment sans regarder Madeleine.

A peine arrivée sur le dallage bleu de la piscine, la nouvelle « employée de maison » des Taupin fit voler son débardeur bicolore et sa jupe en acétate.

Elle ne portait rien dessous. Nue dans l'humidité de jungle qui régnait au deuxième sous-sol de la villa *Phébus,* elle glissa dans l'eau couleur de flamme de briquet. Les Danois ont été parmi les premiers naturistes européens. Karen Blixen ne faisait pas mentir ses origines. Loin de là. Si elle avait pu, elle serait restée déshabillée en toute occasion. Incapable de

comprendre pourquoi il fallait s'affubler d'oripeaux, quand on était si bien sans rien.

La piscine souterraine, que les Taupin l'avaient autorisée à utiliser quand elle en aurait envie, était une autre des merveilles de la villa *Phébus.* Enterrée sous la maison, le problème d'isolation était déjà résolu naturellement, mais Taupin avait encore amélioré la stabilité thermique par un matelas de tourbe d'un mètre d'épaisseur disposé autour de la construction. Le jour, l'éclairage était assuré par « des puits de lumière » garnis de miroirs réfléchissants. Des capteurs au fréon disposés sur plus de cinquante mètres carrés au-dehors assuraient le chauffage de l'eau de la piscine – 32°– ainsi que la production d'eau chaude sanitaire. Des philodendrons et des fougères arborescentes se penchaient au-dessus de l'eau. L'un des murs, sur les six mètres de hauteur, était couvert d'une immense fresque commandée à un peintre hyperréaliste américain et représentant une enfilade de palmiers d'une précision photographique.

Karen avait saisi un ballon abandonné par Anne qui venait rituellement en rentrant de l'école, vers dix-sept heures, améliorer son crawl. Elle le lança vers le mur en riant, il rebondit à toute vitesse sur elle, soulevant une gerbe d'écume à goût de chlore. Pendant dix minutes, elle s'amusa comme une gosse à se faire ainsi éclabousser par la grosse masse de caoutchouc multicolore. Puis, fatiguée, elle se mit sur le dos et fit la planche, les yeux perdus dans le plafond couleur d'azur, six mètres plus haut.

Enfermé à double tour dans la salle de bains de la villa *Phébus,* Siegfried Taupin avait commencé par soulever très doucement un des carreaux de grès noir qui garnissaient le sol. Pas de béton, sous ce carreau-là, mais une sorte de niche dans le fond de laquelle il avait percé un orifice où était installé un œilleton, exactement comme ceux que l'on pose sur les portes d'entrée des immeubles de manière à identifier, sans ouvrir, les éventuels visiteurs.

Cet œilleton-là, personne n'en connaissait l'existence. Sauf Taupin. Et pour cause. C'est lui qui l'avait posé, un jour, secrètement. En prévision.

En prévision de quelque chose qui se produisait enfin, aujourd'hui.

Accroupi à terre, haletant, l'œil droit collé à la lentille grossissante, il avait l'impression de baigner tout entier dans la piscine. Comme si son flot bleu, agité par cette sœur de la « Petite Sirène » de Copenhague, était remonté jusqu'à la salle de bains située juste au-dessus, au rez-de-chaussée.

Lentement, il parcourut des yeux les jambes fines et musclées, la toison blonde, couverte et découverte par les remous. Puis il arrêta son œil noir, flamboyant, sur les seins.

Deux masses rosées qui se balançaient imperceptiblement au-dessus de la surface. Deux bouées de chair gonflées de sève pointées vers le plafond, c'est-à-dire vers lui, vers l'imperceptible orifice pratiqué dans la peinture bleue.

Contrairement à ce qui se passe pour la plupart des femmes, les seins de Karen, malgré sa position, ne s'affaissaient pas vers les biceps, comme « vidés » de l'intérieur, pointes glissant légèrement de part et d'autre du torse. Non, la poitrine de Karen restait rigoureusement droite. Parfaite illustration de ce qu'on appelait pompeusement jadis une « gorge d'albâtre ».

Le grossissement déformant de la lentille de l'œilleton rendait le spectacle encore plus saisissant. Les aréoles larges, rose foncé, étaient comme deux boucliers de Vikings. Tandis que les pointes elles-mêmes, aussi dures que vulnérables, se dressaient, turgescentes comme des sexes, étrangement longues et cylindriques.

Faisant toujours la planche, Karen se mit à jouer avec son sein droit, puis son sein gauche. Modifiant leur forme, les étirant, les aplatissant. A chaque pression nouvelle, les aréoles obéissaient, allongées en ellipse, remontant, redescendant. Puis elle pinça les mamelons qui rougirent instantanément, comme maquillés.

La sueur ruisselait sur le visage de Siegfried Taupin. Quelque chose hurlait en lui. Comme une transposition érotico-symphonique de l'ouverture du *Vaisseau Fantôme* qui le faisait se retourner de terreur dans son lit d'enfant, autrefois, quand son wagnérien de père la mettait sur l'électrophone pour la trois cent cinquantième fois.

— Ce n'est pas possible, dit-il tout bas, je deviens fou.

Quelque chose cognait entre ses tempes à coups de cymbales. Une irrésistible pression, délirante, toute-puissante, souveraine.

Il se força à rouvrir les yeux.

L'insubmersible poitrine danoise remonta vers lui comme grossie par un zoom ultra-puissant. Sous le sein droit, il imagina, dans une hallucination, une fine blessure rouge. Ses paupières retombèrent sur les éclairs de ses yeux.

— Non ! gémit-il intérieurement. Pas elle.

Il était maintenant couché sur le carrelage. Son corps incendié ignorait le froid qui montait du sol. En tremblant, lèvres agitées d'un tressautement involontaire, il se mit à chercher son ventre de la main. Lorsqu'il l'eut trouvé, il s'empoigna, énorme et brûlant. Très vite, les saccades convulsives l'empêchèrent de garder son regard au niveau de l'œilleton. Qu'importe. L'image était gravée en lui. Il se vit malaxant les seins de Karen, les triturant, les écorchant. Son visage maigre aux yeux de loup blêmit affreusement au moment où il sentit qu'il allait exploser.

— La salope ! rugit-il à voix basse. La salope !

L'ingénieur Siegfried Taupin, sorti brillamment de Centrale, émargeant aux budgets du CNRS, du CSTB[10] d'EDF et bientôt peut-être du Ministère de la Défense, l'un des neuf chercheurs français sélectionnés par le Solar Energy Research Institute de Golden (Colorado) pour discuter des problèmes de développement de la photoconversion de l'énergie solaire, l'homme qui, en France, selon beaucoup d'observateurs, détenait les solutions-miracles de l'avenir pour libérer nos concitoyens des exigences de plus en plus exorbitantes des émirs du Golfe, celui qui devait nous libérer de la tyrannie de l'or noir, explosa sur le carrelage de la salle de bains de sa villa futuriste et s'évanouit.

A quatre heures du matin, Siegfried Taupin quitta son laboratoire installé au fond du jardin. Une petite bâtisse de plain-pied, à moitié enterrée au nord et à l'est pour la protéger du froid, et équipée, en haut de la façade sud, de longues plaques de tôle ondulée galvanisée peinte en marron foncé mat qui n'étaient autres que des capteurs solaires. Une épaisse nappe de brouillard noyait les allées. L'hygromètre qui se trouvait dans le laboratoire indiquait un brusque accroissement de l'humidité. Taupin grimaça de douleur en sentant son rhumatisme héréditaire se réveiller, et revint en boitant vers la villa.

CHAPITRE IV



Marie-Josée Mallarmé, standardiste de la SODEP-2000 et chargée d’aiguiller les visiteurs vers les services compétents répartis sur les six étages d’un luxueux immeuble moderne de la rue des Poissonniers (18e arrondissement), attendit que la laque « N° 76 » de Stendhal quelle venait d’appliquer sur ses ongles soit complètement sèche. Ce qui demanda deux bonnes minutes. Puis elle dirigea vers Corentin le scintillement mordoré d’un regard signé Ombre Perlée Waterproof, « Cuivré » de chez H.H. Ayer. Le regard qu’elle réservait à son fiancé du samedi soir, celui qui ressemblait tellement à Richard Gere, dans *American Gigolo.*

— Vous voulez voir qui, au fait, Monsieur… ?

— Corentin, Inspecteur principal Boris Corentin. Je désire rencontrer le chef de Service sous les ordres de qui travaillait Mlle Maillol.

Marie-Josée Mallarmé resta bêtement immobile pendant dix secondes. Histoire d’essayer sur ce beau policier à la musculature de fauve sa « bouche appétissante » comme un fruit dessiné au pinceau avec Brugnon de chez Dior. Un conseil déniché dans *Elle* pour les brunes sensuelles dans son genre.

Aucun résultat. Le flic à tête d’Alain Delon semblait totalement imperméable aux signes extérieurs de son sex-appeal. Pire : il avait l’air de s’exaspérer par paliers.

Elle se résigna enfin à refermer sa bouche, style baiser d’adieu après une brève et déchirante aventure sans lendemain avec un « sportif équilibré » au Club Méditerranée, comme elle l’avait lu dans *Cosmopolitan.* De l’autre

côté du bureau, le fauve s'énervait, raclant du bout de ses longues mains le cartonnage plastifié d'un annuaire.

— Le chef de Service de quoi ? répéta-t-elle en croisant les jambes, ce qui eut pour effet de remonter jusqu'à mi-cuisse sa robe tee-shirt ras du cou à emmanchures raglan et manches mi-longues, un cadeau de Catherine, la secrétaire du directeur commercial de la SODEP qu'elle appelait « la grosse » parce qu'elle pesait trois kilos de plus qu'elle.

— Le responsable des clavistes ! répéta Corentin.

Les joues de Marie-Josée Mallarmé, desséchées par les séances quotidiennes de lampe à bronzer qu'elle subissait dans l'espoir de faire crever de jalousie les copines avec lesquelles elle allait à la piscine, se déformèrent sous l'effet d'un sourire niais.

— Jean-Marie, vous voulez dire ? soupira-t-elle. Mais fallait m'annoncer tout de suite que vous désiriez voir Jean-Marie !

En quelques mots, elle donna à Corentin le renseignement qu'il attendait depuis dix minutes.

— Troisième étage, au fond du couloir. C'est la salle des clavistes. Vous ne pouvez pas vous tromper, c'est le seul homme de tout l'étage… Il aurait d'ailleurs tort de ne pas en profiter, termina-t-elle pour elle-même, suivant une association de pensées restée hermétique à Corentin.

Elle le vit avec regret se diriger vers l'ascenseur. Quatre-vingts kilos de muscles qui semblaient avoir juré de faire mentir les lois de la gravitation universelle, tant ils semblaient décoller à chaque pas.

Jean-Marie Corteix glissa discrètement la main droite sous sa blouse blanche de chef de fabrication. Ça y était. Ses douleurs pré cirrhotiques le reprenaient. Il appuya à l'endroit du foie, crut le sentir dur sous ses doigts, hypertrophié. Il n'était pas trop tard pour arrêter de boire, son médecin ne cessait de le lui répéter. Impossible. Surtout depuis qu'il avait appris, hier matin, ce qui était arrivé à Annie. Il imagina son avenir, jalonné de pastis et de demis. Il n'en était qu'au premier stade de la cirrhose. Et au dernier, pour ses capacités sexuelles décuplées, comme c'était souvent le cas au début de ce genre de maladie. Son chant du cygne. Plus tard, ce serait l'impuissance. ‘ Et enfin l'hémorragie digestive. Ou le coma hépatique. La mort. Avec un peu de chance, précipitée par la cancérisation de sa cirrhose.

— Non, répéta-t-il d’une voix brumeuse. Je ne sais rien de plus sur Mlle Maillol. Je l’ai engagée il y a six mois. Elle travaillait bien. C’est tout ce que je peux vous dire. Vous savez, je ne m’occupe pas de la vie privée de mes employées. D’ailleurs, voyez, j’ai douze clavistes sous mes ordres.

Corentin tourna la tête vers la vaste salle compartimentée en autant de cellules qu’il y avait de filles, en blouses blanches elles aussi, et assises devant des photocomposeuses. Rien que des femmes. Ce détail frappa Corentin sans qu’il en tire aucune conclusion. Un bourdonnement surmultiplié de machines tissait comme un filet de bruit continu dans l’espace. Accompagné du cliquettement des touches, à chaque fois que les clavistes tapaient, à peu près comme sur des machines à écrire. Sauf que le texte s’inscrivait au fur et à mesure sur un écran, devant elles.

— Vous êtes sûr de ne pas pouvoir me donner le moindre détail ? reprit Corentin. Une confidence qu’elle vous aurait faite ?

— Sûr, Inspecteur, lui répondit la même voix cotonneuse. Vous savez, je ne reçois pas de confidences. S’il fallait faire des préférences, je n’en finirais plus.

Boris Corentin fit plusieurs fois des yeux l’aller et retour, entre le nez luisant de Jean-Marie Corteix et les têtes blondes, brunes ou châtain des douze clavistes. Toutes plutôt jolies, autant qu’il pouvait en juger, de l’autre bout de la salle où il se trouvait.

Il se leva, agacé, et se dirigea vers l’ascenseur.

— Si par hasard un détail vous revenait en mémoire, n’hésitez pas à m’appeler, grinça-t-il.

— Jean-Marie Corteix vit les portes coulissantes en métal chromé se refermer sur ce flic inquiétant au regard trop lucide.

Son nez luisant fit un quart de tour en direction de la salle. Il se dirigea vers Thérèse Sommer. La nouvelle claviste engagée depuis la veille pour remplacer Annie. Dans tous les sens du terme.

Boris se retrouva sur le trottoir de la rue des Poissonniers, presque au coin du boulevard Barbès. Inutile de compter sur le chef de fabrication de la SODEP pour lui fournir un tuyau. Autour de lui, aux approches de six heures du soir, l’habituel ballet des embouteillages commençait à asphyxier

l'atmosphère d'épais nuages de fuel. Le vacarme était assourdissant, ponctué par les cliquetis des diesels des taxis. L'heure où un fou pervers rôdait dans les couloirs du métro. Un maniaque d'une quarantaine d'années, enflammé de couperose, claudiquant légèrement de la jambe gauche. Et perdu parmi des millions de voyageurs parisiens et banlieusards. Quelque part, sous le macadam, fourmi imperceptible et mortelle rampant au milieu des cent quatre-vingt-dix kilomètres de galeries souterraines du réseau métropolitain. Une aiguille dans une botte de foin, c'était le cas de le dire, rapport à l'arme qu'il trimbalait avec lui. Et avec laquelle il venait de tuer… Boris avait de plus en plus l'impression que Charlie Badolini les avait fourrés une fois de plus dans un coup pourri. Avec un secrétaire d'Etat qui devait s'énerver au téléphone. Harcelant le ministre de l'Intérieur, lequel assiégeait le préfet de Police, lequel tourmentait le directeur de la PJ, lequel talonnait le patron de la Brigade Mondaine, lequel persécutait ses deux inspecteurs préférés, Boris Corentin et Aimé Brichot, lesquels se trouvaient dans une sacrée impasse, pour ne pas dire plus.

Il sourit brusquement, se souvenant soudain que Brichot l'avait invité à dîner chez lui le soir même. Histoire de fêter son dixième anniversaire de mariage avec Jeannette. Ils avaient trouvé le moyen de s'épouser pour le meilleur et pour le pire un dix-huit juin. Une date difficile à oublier.

Pour Boris, ce dîner, c'était le premier bon moment de la journée.

Débarrassé de son supplice vestimentaire en dacron anthracite, le nœud de sa cravate de soie défait, l'œil en vrille derrière ses verres Amor et la moustache en bataille, Mémé n'avait plus rien du fanatique de Mark and Spencer et autres Burberry's que Corentin connaissait si bien. En chaussettes sur le carrelage de la cuisine de son F 4 de la Résidence du Moulin, au Kremlin-Bicêtre, il s'activait autour d'un instrument ultra-moderne plein de chromes qui devait être le clou de la soirée. Si Boris n'avait pas su que, sous le pantalon de son fidèle coéquipier, il y avait des caleçons Old England – lesquels lui avaient d'ailleurs un jour sauvé mémorablement la vie[11] – il n'aurait pas reconnu son anglomaniaque berrichon préféré.

— Jeannette ne sait rien, marmonna-t-il en sautillant pour aller brancher des fils électriques aux dominos *ad hoc*. Tu comprends, ça faisait longtemps qu'elle rêvait d'un four à micro-ondes. Depuis l'affaire de Monseigneur Loursais, tu te souviens ?[12]

Boris resta silencieux. Il se souvenait surtout de Jenny, la superbe étudiante en philo devenue prostituée chez qui l'évêque était mort. Parce que son stimulateur cardiaque s'était détraqué. A cause d'un four à micro-ondes, justement. Un souvenir ému rangé dans sa mémoire sous la rubrique « rencontres féminines ». Les plus beaux souvenirs : ceux qui ne se flétriraient jamais.

— Aide-moi à le faire marcher, Boris, gémit-il. Je suis très en retard et Jeannette va rentrer. Tu comprends, ils ne l'ont pas livré à l'heure promise.

Il avait terminé ses branchements. Boris tourna le bouton de commandes. La lampe passa au rouge. Un léger ronronnement se fit entendre. Les résistances chauffaient. A une vitesse fantastique, capable de cuire un poulet en quatre minutes.

Brichot, satisfait, vira vers la table en formica où étaient étalés dans le plus grand désordre de la viande de bœuf bouilli, du lard maigre et du lard gras, des oignons et une infinité de fines herbes, basilic, persil, ciboulette, etc. Ainsi qu'un énorme chou dûment blanchi dans l'eau bouillante salée.

Il commença à hacher méticuleusement la viande.

— Chou farci d'Auvergne, annonça-t-il fièrement. Des cousins de Jeannette m'ont donné la recette. Il paraît que c'est délicieux.

Corentin le regarda s'activer en allumant placidement une Gallia.

— Dis-moi, cordon bleu, fit-il enfin. Si on parlait un peu boulot, le temps que nous sommes seuls ? Tu t'intéresses encore à l'enquête, ou tu as décidé de te recycler dans la restauration ?

Mémé le regarda par-dessus ses lunettes Amor.

— Boris, gémit-il peiné, tu n'as plus confiance en moi ? J'ai vu le témoin du métro. Il est monté à Château d'Eau et il n'a pas quitté Annie Maillol des yeux jusqu'à Saint-Michel, où il est descendu. Le lard, s'il te plaît ?

— Pardon ?

— Le lard. Tu vois, il faut le hacher très menu, avec les fines herbes et les oignons. Pour la farce.

Corentin s'appuya à l'évier, résigné.

— Tu pourrais peut-être conseiller à Baba d'offrir un livre de recettes auvergnates au secrétaire d'Etat grâce à qui l'affaire Maillol nous est retombée sur les bras, ironisa-t-il. Ça le fera patienter.

Fouetté, Brichot se mit à jouer frénétiquement du hachoir.

— Tu savais qu'elle n'était pas seule ?

— Qui ?

— Annie Maillol, évidemment. Ça, ce n'était pas dans la main courante[13], au CIAT du 14e. Le témoin avait complètement oublié de le dire. L'émotion… Et c'est ma petite contribution personnelle d'aujourd'hui à l'enquête. Le sel, tu veux ?

Corentin passa le sel. Brichot s'était emparé d'un poêlon en terre qu'il tapissait de bardes de lard.

— En fait, s'il n'a rien dit, c'est qu'il ne savait pas très bien comment présenter la chose. Plutôt délicat, d'ailleurs. J'ai dû le mettre en confiance. Enfin, il m'a raconté ce qu'il a vu. Elle n'avait pas froid aux yeux, la petite claviste de la SODEP !

Brichot évoqua en quelques mots la scène dans le métro bourré à craquer. Bien entendu, le témoin n'avait fait que deviner, derrière un rempart d'épaules et de dos. Mais enfin, quand Annie Maillol avait disparu, glissant aux pieds de son compagnon, il n'était pas sorcier d'imaginer ce qu'elle était allée y faire.

— Ça change tout, gronda Corentin. Le signalement du type qui était avec elle ?

Par couches successives, Brichot disposait les feuilles du chou puis la farce. Il termina son chef-d'œuvre par un lit de chou du plus bel effet, qu'il recouvrit à son tour de ce qu'il lui restait de lard maigre haché.

— Trente-cinq ans environ. Pas beau. Maigre avec un nez plutôt luisant, le genre séborrhéique guetté par l'alopécie, enfin un futur chauve. Tu vois ce que je veux dire ?

Corentin évita de regarder la calvitie de son coéquipier, histoire de ne pas froisser son amour-propre. Il était scié : la description que lui donnait Mémé correspondait exactement au signalement de Jean-Marie Corteix, le chef de fabrication de la SODEP qui venait de lui jurer ses grands dieux qu'il

n’avait jamais eu le moindre rapport hors service avec Annie Maillol. Brusquement, enregistrée quelque part sur les bandes magnétiques intimes de sa mémoire phénoménale, lui revinrent les mots exacts employés par la standardiste de l’imprimerie : « Il aurait d’ailleurs tort de ne pas en profiter. » Une phrase qu’elle avait lâchée juste après lui avoir dit que Corteix était Ie seul homme du service des clavistes. Une image s’imposa à lui, classique : le supérieur hiérarchique « essayant » l’un après l’autre ses subordonnées. Certaines acceptant pour cause de spectre du chômage. D’autres parce qu’elles aimaient ça, probablement, ce qui avait dû être le cas d’Annie Maillol. Restait à savoir pourquoi Jean-Marie Corteix ne lui avait rien dit.

— Mémé, dit-il, tu mérites la « Toque d’or » au *Gault et Millau* des flics !

— Attends, murmura Brichot. Il y a encore autre chose. Je suis passé au bureau, tout à l’heure. J’ai vu le rapport du médecin légiste. Tu savais qu’Annie Maillol avait du sang sous les ongles ? Eh bien, on l’a analysé…

— Et alors ?

Brichot fit durer le plaisir, sortant une à une les assiettes du placard pour dresser la table dans le living.

— Tu te doutes évidemment, fit-il enfin, que ce n’est pas son propre sang. Il y a toutes les chances que ce soit au contraire celui de l’assassin qu’elle a égratigné en s’effondrant. Or il appartient à un groupe rarissime : AB négatif. Environ un pour cent de la population.

— Décidément, dit Corentin, on ne sort pas des exceptions. Une victime qui a le cœur à droite. Un assassin dont le groupe sanguin…

Il s’interrompit. La porte venait de claquer, et une cavalcade retentissait dans le couloir. Les yeux humides, Brichot reçut dans ses bras Rose et Colette, ses deux jumelles.

Jeannette apparut à son tour.

— Vous n’avez pas l’air de vous embêter, les hommes ! fit-elle en riant. Quand je pense que j’ai un dîner à préparer !

Elle tenait dans les bras deux bouteilles de Gevrey-Chambertin, Clos Saint-Jacques. Elle aussi avait pensé à leur dixième anniversaire de mariage.

Corentin, brusquement, se sentit de trop.

Marie-Josée Mallarmé faillit se pincer. Juchée sur le haut tabouret de bar, ses jambes un peu trop potelées se balançant à vingt centimètres du sol, elle avait l'impression de tourner un film. Avec Alain Delon. Boris Corentin l'avait « draguée », un quart d'heure auparavant, devant l'immeuble de la SODEP, alors qu'elle s'accordait une pause pour aller boire un café au *Caméléon,* le bar qui faisait face à l'imprimerie. Exactement comme au cinéma. Evidemment, dans les films, l'histoire ne disait pas si l'héroïne avait aussi mal au cœur qu'elle en sirotant le whisky qu'elle avait commandé pour être à la hauteur. Tandis qu'« Alain Delon », lui, se contentait d'un Perrier-rondelle. Elle le regarda, nauséeuse. A dix heures du matin, elle n'aurait jamais dû se lancer dans de pareils exploits alcooliques.

La bouche déjà un peu pâteuse, elle bafouilla :

— Corteix, c'est un chaud lapin, ça on peut le dire. Et je sais de quoi je parle.

Elle reposa bruyamment son verre. Avec le vague sentiment que la situation lui échappait. Comment ressembler à Catherine Deneuve quand on a l'impression que le whisky vous est tombé dans l'estomac comme s'il allait y faire un trou ?

— Il les a toutes eues, dans la boîte. Moi comme les autres, ajouta-t-elle en se penchant vers Corentin. Faut dire qu'il est plutôt… viril, si vous voyez ce que je veux dire.

Corentin voyait.

Prévoyant des éclats de voix, Jean-Marie Corteix avait emmené l'inspecteur Boris Corentin dans un bureau inoccupé, au deuxième étage de la SODEP. Une pièce vide où trônait un téléphone à touches pas branché sur une table entourée de trois fauteuils pivotants.

Des éclats de voix, il y en avait eu, tout de suite.

Maintenant, loin de son poulailler, le chef de fabrication de la SODEP avait perdu son air de bedeau faux jeton.

Il était décomposé.

— C'est vrai, dit-il en essuyant convulsivement son nez luisant. J'avais une liaison avec Annie. Mais si c'est un crime, ça ne l'est qu'aux yeux de Josette, ma femme. Et c'est à cause d'elle que je ne vous ai rien dit. Elle me quitterait.

Il se moucha bruyamment dans un Kleenex.

— Vous n'allez tout de même pas me soupçonner d'avoir tué Annie ?

Il reprit son air sournois.

— D'ailleurs, puisqu'il y a une histoire de groupe sanguin, comme vous venez de me le faire entendre, mon groupe à moi c'est O négatif. Donneur universel, on appelle ça. C'est celui du meurtrier ?

— Non, grinça Corentin.

De nouveau, la piste se perdait dans les sables.

— Je suis prêt à vous aider autant que je le pourrai, pleurnicha Corteix. Mais par pitié : je voudrais que ma famille soit épargnée, vous pouvez comprendre ça, non ?

Boris hocha la tête, gêné. L'antipathie qu'il avait éprouvée d'instinct pour Corteix n'allait pas jusqu'à le réjouir de le voir se vautrer dans les remords tardifs et les serments d'ivrogne.

— Attendez, dit soudain le chef de fabrication d'une voix étouffée par le Kleenex. Je vous ai parlé du type aux yeux noirs, dans le métro ? Un bonhomme qui a dû monter avec nous à Simplon. Quand je suis descendu à Odéon, il était toujours là. Je m'en souviens, parce que, sur le moment, j'ai eu l'impression qu'il nous suivait. Une idée, comme ça, que Josette me fasse surveiller par un détective. Elle l'a déjà fait autrefois. Je me souviens surtout de son nez. Comme Louis XVI… busqué et rond du bout. Avec une drôle de peau, prématurément vieillie…

Corentin se voûta. Toujours le même signalement. Que le piqueur de seins du métro les ait suivis sur toute la longueur de la ligne Clignancourt-Orléans n'avait rien de surprenant. C'était là aussi qu'il avait opéré les autres fois. Toujours en direction du sud. Mais ça n'avançait à rien. Inconnu au bataillon des maniaques fichés aux archives. On ne pouvait tout de même pas arrêter les centaines de milliers de voyageurs qui empruntaient chaque jour les réseaux de la RATP.

De nouveau il songea au grouillement des fourmis humaines dans les souterrains de la ville. Et parmi ces fourmis, l'une d'entre elles dont la piqûre était mortelle.

Il allait se terrer quelque part en attendant que l'affaire soit classée. Et jamais il ne serait arrêté.

A moins qu'il ne s'agisse, réellement, d'un fou. Dans ce cas, il finirait bien par commettre une erreur.

Il ne restait plus que ce seul espoir…

CHAPITRE V



En sortant de son laboratoire, au fond du jardin de la villa *Phébus,* Siegfried Taupin se bloqua au milieu du gravier « concentrateur » de soleil, presque aussi blanc que sa brosse immaculée de faux albinos.

A trente mètres, derrière le double vitrage de la serre, Karen Blixen s'adonnait à son sport favori : le strip-tease. Aussi impudique que décontractée.

Immobile. Taupin ne regardait qu'une seule chose : ses seins qu'elle venait de découvrir dans un envol de chemisier rose. Il vit les deux masses lourdes ployer légèrement vers le sol quand elle se baissa pour débarrasser ses chevilles de son pantalon. Puis ils reprirent leur position normale quelques instants. Pleins, gonflés, soulignés à contre-soleil d'un long trait d'or, comme si l'astre aux bienfaits duquel Taupin avait consacré sa carrière ne s'était donné pour but, ce matin, que de servir de projecteur surpuissant pour mettre en valeur cette poitrine vertigineuse.

Siegfried Taupin se sentit chavirer, une fois de plus. Depuis huit jours que Madeleine était partie avec les enfants au Cap-Ferrat, il avait complètement perdu la tête. Ses travaux n'avançaient plus. Ses dossiers

dormaient dans le coffre du labo. Il avait même remis deux fois un rendez-vous au ministère de la Défense. Capital pour la promotion de son projet de photopiles pour missiles. Il ne dormait plus non plus. Impossible de dormir, quand sa propre chambre se trouvait juste au-dessous de celle de Karen.

Pas question non plus de songer à rejoindre Madeleine et les enfants, dans la grande villa au bord de la Méditerranée, qui faisait partie de l'héritage des Mikszath. Le contrat sur les photopiles était un prétexte, il le savait depuis le jour où Karen était venue pour la première fois à Montcresson, répondant à une petite annonce passée par Madeleine dans le *Figaro.* La raison invoquée pour retenir la Danoise pendant tout le mois de juillet à la maison – les repas à préparer pour lui, Taupin -n'était qu'un alibi. Madeleine s'y était-elle trompée ? En tout cas, elle n'en avait rien montré. Cela faisait longtemps qu'elle avait cessé de penser à son mari comme à un homme. Si elle y avait jamais pensé. Pas davantage, d'ailleurs, qu'elle ne pensait à elle-même comme à une femme. Les problèmes de désir ou de plaisir avaient été réglés il y avait des années.

Il chassa Madeleine de son esprit. Là-bas, dans la serre, Karen s'allongeait sur le ventre, seins écrasés au sol.

« Cette fois-ci ou jamais », pensa-t-il.

Ses yeux noirs ronds disparurent sous les paupières un instant. Lui qui fumait rarement, il eut soudain besoin d'une cigarette. Il portait toujours sur lui un paquet de Marlboro. En cas de panique.

Il extirpa aussi de la poche de son blazer de toile noire un briquet solaire, évidemment. Exactement de la forme d'un poudrier, sauf que l'objet en question était en plastique. A l'intérieur, sur l'une des faces, un miroir concave dans lequel il se vit, à l'envers, monstrueusement déformé. Au bord de l'autre face, un orifice par lequel on passait le bout de la cigarette à allumer. En dirigeant le miroir vers le soleil, on pouvait orienter un rayon directement sur la cigarette. Le vieux truc de la réfraction.

En cinq secondes, la cigarette se mit à fumer. Il rangea le briquet dans sa poche et tira quelques bouffées. Idéal, ce briquet solaire. Quand il y avait du soleil.

Le soleil tapait dur, violent, inhabituel pour la saison. Faisant flamber les parterres de dahlias et de géraniums.

Silhouette noire chétive dans le déluge de soleil aveuglant, Siegfried Taupin avança vers la serre. Ce n'était pas la première fois qu'il assistait au

bain de soleil de Karen. Mais c'était la première qu'il s'enhardissait jusqu'à l'approcher. Depuis que la maîtresse de maison était partie, la Danoise avait beaucoup plus de temps libre. Elle en profitait. Avec l'autorisation de son patron, évidemment, qui était censé, à cette heure-là, travailler dans son laboratoire.

Quand il fut dans la serre, près de Karen, il se rendit compte qu'il tremblait.

— Vous ne craignez pas d'attraper un coup de soleil ?

Il avait cherché le ton juste, mais quand il s'entendit parler, il fut épouvanté par sa voix de fausset tremblante, forcée, ridicule. Dehors, le clocher de l'église de Montcresson sonna onze coups. C'était le seul bruit qui parvenait jusqu'ici de la petite agglomération banlieusarde, qui se vidait d'ailleurs quotidiennement de la plupart de ses habitants, partis travailler à Paris.

Il commença à rougir. Des marbrures écarlates sur les paupières et les oreilles. Réalisant la situation : c'était la première fois qu'il se trouvait ainsi, avec une femme, seul, sans Madeleine. Une femme totalement nue, et qui savait qu'il la regardait. Et qui n'avait pas l'air de s'en scandaliser. Au contraire. Il eut même l'impression qu'elle avait imperceptiblement accentué l'ouverture de ses cuisses, écartant un peu plus le sillon noir de ses fesses descendant vers l'ombre blonde du ventre.

Sans se retourner, toujours face contre terre, Karen répondit tranquillement, en écorchant chaque mot :

— Si vous voulez me mettre de l'huile solaire, je serai ravie.

Il resta un instant silencieux. Abasourdi. Il avait pensé à bien des réponses, mais pas à celle-là.

Elle s'était soulevée sur un coude. Dans un geste qui découvrit son sein gauche. Taupin eut l'impression que le diable venait de le trépaner pour lui introduire dans le crâne quelques particules d'hélium en train de lui griller les circonvolutions cérébrales. De tout près, la poitrine de Karen était encore plus fabuleuse. Deux masses lourdes tendant une peau si légère, si fine, que les veines y affluaient en transparence. Ses mains se crispèrent. Il dut s'appuyer à une chaise en rotin pour s'empêcher de se jeter sur elle. C'était la première fois qu'il approchait une femme nue de si près, depuis bien longtemps. Depuis Madeleine, à vrai dire. Et Madeleine, hélas, ne comptait pas.

— Je cuis, dit Karen en éclatant de rire. Soyez gentil, la bouteille est ici.

Dans la fournaise où sombrait sa raison en débâcle, Taupin eut un ultime sursaut de dignité bourgeoise. Pour la dernière fois, il se souvint qu'il était le patron, ici.

— Vous avez préparé le déjeuner ? questionna-t-il, s'efforçant de retrouver une voix de commandement.

— Ne vous inquiétez pas. Vous mangerez à midi pile, comme d'habitude.

Vacillant, il recula vers la porte en balbutiant quelque chose d'inaudible.

— *Kom igen*[14], murmura Karen, le regard en-dessous. Vous oubliez l'huile solaire !

Vaincu, il se laissa tomber près d'elle. Funèbre dans son blazer étriqué à côté de cette fille trop belle qui se roulait à terre en gloussant de plaisir comme si elle s'était trouvée sur le sable de la plage de Pampelonne (Saint-Tropez).

Il commença à parcourir son dos. Très lentement. Descendant de ses omoplates satinées à ses reins. Quand il en fut aux fesses, elle les ouvrit encore plus généreusement.

— Ne soyez pas timide, dit-elle. J'aime être bronzée partout.

Ecartelant les cuisses, elle l'obligea à s'attarder longuement dans le creux du sillon, au plus profond d'elle. Quand il eut fini, Taupin haletait.

— L'autre côté maintenant.

Elle se retourna et l'éblouissement, de nouveau, fut intolérable. Pas à cause du bas-ventre, haut fendu, où la toison blonde formait un voile quasi transparent. Non, à cause des seins qu'il croyait connaître depuis qu'il la contemplait chaque soir, secrètement, à travers l'œilleton percé dans le plancher de la salle de bains. Jamais il n'avait vu ça. Tant de souplesse et élasticité unies à tant de fermeté. Le phénomène absolu. Ce qu'il poursuivait en rêve depuis des années. Et qu'il n'avait jamais trouvé.

Une nuée ardente incendia ses yeux. Ses lèvres minces s'écartèrent, soulevant les pommettes presque asiatiques.

— Attendez, dit-il d'une voix qui ne se possédait plus. Je reviens.

Lorsqu'il réapparut, une musique grandiose éclatait dans le salon.

— *Le Crépuscule des Dieux* de Richard Wagner, murmura-t-il. Ça ne vous gêne pas ?

Elle fit non de la tête. Observant toujours en dessous et avec une intense curiosité, le comportement fébrile de ce petit homme, sorti de sa réserve de savant distrait, classique, pour l'enduire d'huile solaire. Semblant trouver la situation parfaitement normale. La décontraction nordique pour tout ce qui touche aux choses du sexe ? Peut-être. En tout cas, Taupin n'était plus en mesure de se poser la question.

Il avait repris le flacon et en aspergeait nerveusement la paume de sa main droite. Celle-ci commença à glisser lentement sur le galbe de la poitrine.

Dans le salon, Siegfried et Brünnhilde se séparaient, échangeant des gages : Brünnhilde recevait l'anneau de Siegfried et ce dernier enfourchait Grane, le coursier de la Walkyrie. Le pouls de Taupin s'accéléra.

— Il n'y a pas que mes seins, dit Karen brusquement. Le reste aussi, s'il vous plaît.

Taupin frissonna, la mémoire labourée par la musique, dans le salon. A l'intersection d'un très lointain souvenir d'enfance et d'une obsession très présente, il y avait les seins de Karen. Sur lesquels ses deux paumes maintenant tournaient avec une étrange application. Depuis au moins cinq bonnes minutes.

— Vous m'entendez ? questionna Karen en haussant le ton. Si vous vous occupiez du reste, s'il vous plaît ?

Taupin parut se réveiller. Les vagues de musique roulaient les cris de son homonyme wagnérien. Il reste en arrêt, lèvre pendante.

— Qu'est ce qu'il y a ? Vous ne vous sentez pas bien ? s'inquiéta Karen qui le vit crisper les mâchoires, très pâle.

— Cette musique, murmura-t-il. Cette musique…

Il avait gardé ses mains sur la poitrine de Karen. Ses doigts lentement se resserrèrent. Ses ongles commencèrent à entrer dans la chair tendue, comme cherchant le fin réseau des veines bleues qui y affleurait.

— Hé ! vous êtes fou. Vous me faites mal !

D'une secousse, Karen se retrouva assise.

Appuyée sur ses poignets. Taupin n'avait pas relâché l'étreinte. Au fond de son plexus, une spirale brûlante tournoyait.

— Ici, tout de suite. Tu vas…

Il l'avait attrapée aux biceps, brusquement. En un instant, l'ambiance avait viré. Tendue. Angoissante. Ce fut au tour de Karen de trembler. Elle se sentait tenue dans deux bracelets de chair qui la serraient comme des étaux. Une force étrange pour un homme qui paraissait si chétif.

Durant quelques instants, ils luttèrent en silence, les yeux dans les yeux, elle pour se dégager, lui pour la maîtriser.

— *Nej*[15]*,* souffla Karen. *Nej.* Laissez-moi.

Ses yeux bleus tournaient au vert, de fureur. Couleur de fjord déchaîné le long des dunes blondes du Jutland, la région où elle était née. Finie, la curiosité perverse de tout à l'heure.

— Ça alors, bégaya-t-elle, cherchant parmi les rares mots français qu'elle connaissait. Tu es cinglé, pépère !

Une expression qu'elle avait entendue utiliser, un jour, par un chauffeur de taxi.

La phrase à ne pas dire.

Par la suite, lorsqu'elle eut repris ses esprits, elle se souvint qu'elle n'avait pas reçu de gifles pareilles depuis l'âge de quinze ans. La dernière fois, c'était son père qui l'avait ainsi corrigée pour avoir fugué à bicyclette afin de retrouver son petit ami à Copenhague.

Quatre claques qui avaient fait affluer le sang sous ses joues de Nordique folle de soleil.

— Ici, c'est moi qui commande, glapit Taupin. Tu vas faire ce que je veux, garce, tu entends ?

Les petites perles multicolores qui terminaient les longues et minuscules nattes blondes de Karen mirent longtemps à s'immobiliser. La Danoise était tressée jusqu'au milieu du crâne. Ce qui donnait à cette fille intégralement blonde une étrange allure d'esclave noire.

Du salon, montait maintenant la célèbre « Marche funèbre » du *Crépuscule des Dieux.*

— Allonge-toi, ordonna Taupin, de plus en plus fiévreux.

Quelque chose parut céder soudain chez Karen. L'ingénieur en énergie solaire crut qu'il l'avait matée, qu'elle obéissait par terreur à ce petit homme rabougri aux muscles étrangement puissants. D'ailleurs, n'était-elle

pas à sa merci ? Même si elle avait hurlé, le parc était assez grand pour que ses cris ne parviennent pas jusqu'aux villas voisines.

— Pas ici, dit-elle.

Les babines de Taupin se retroussèrent dans un ricanement. Il crut avoir compris les raisons de la réticence de la Danoise.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Ça te gêne de faire ça sous le toit de ta patronne ? Où veux-tu aller, alors ?

Karen se leva. Ses seins ambrés se dressèrent quand elle désigna le laboratoire, au fond du jardin.

— Là-bas, chez vous. *Skal vé hjem*[16].

— Pourquoi pas ? fit Taupin en se redressant lui aussi. Si ça peut te rendre obéissante.

Le salon semblait à présent pris d'assaut par un orchestre gigantesque.

Pas un instant l'ingénieur en énergie solaire ne se demanda pourquoi elle devançait soudain ses désirs. C'était entendu, il était plus fort qu'elle, il pouvait la maîtriser facilement. Mais enfin, n'importe quelle fille récalcitrante aurait résisté, tenté au moins de lui échapper. Au lieu de cela, elle exigeait que « ça » se passe dans le labo. Sans doute n'imaginait-t-elle pas ce qu'il allait lui demander…

Taupin et sa belle esclave blonde débouchèrent dans le soleil. Couple dérisoire. Lui, gringalet voûté en blazer noir, elle, longue Danoise nue aux fesses et aux seins durs et élastiques. Ils pénétrèrent dans le laboratoire.

— Tiens, mets ça. Vite.

Karen regarda encore une fois Taupin, se demandant si elle n'allait pas trop loin. Décidément, son patron débloquait. S'il devenait dangereux, elle n'avait aucun recours. Il avait ouvert puis fermé la porte du labo à l'aide d'une carte magnétique qu'il avait glissée dans la poche de son pantalon. Aucun moyen, sauf miracle, de récupérer cette « clé » ultramoderne, en cas de panique.

En fait, pour elle, la panique commençait dès maintenant. Avec l'étrange objet qu'il lui ordonnait d'enfiler.

Une combinaison de cuir noir genre sex-shop, et des bottes qui devaient se lacer très haut jusqu'aux genoux.

— Dépêche-toi, gronda Taupin. J'attends.

Dans la petite maison solaire, il faisait délicieusement frais. A cause du système de régulation de l'air chaud, dans les gaines en laine de verre comprimée et feuilles d'aluminium. L'hiver, la chaleur était dirigée vers l'intérieur. L'été, vers un système de stockage par réservoir d'eau et lit de graviers qui permettait, à volonté, de transférer air chaud ou froid dans le local.

Silencieusement, Karen enfila la combinaison de cuir. Quand elle fut entièrement « habillée », elle s'aperçut que la seule partie de son corps visible étaient les seins, jaillissant par deux ouvertures prévues dans cette gaine noire qui lui masquait même le visage, puisqu'elle se prolongeait par une cagoule, où aucune ouverture n'était prévue pour les yeux.

— Les bottes, maintenant, dit une voix sauvage, à quelques mètres d'elle.

Entièrement enfermée dans cette gaine collante qui la moulait comme une seconde peau, elle n'avait pour respirer que deux trous sous les narines et un trou à hauteur de la bouche. Doucement, un air de panique se mit à souffler en elle.

— Par terre, couche-toi.

La voix ne lui parvenait qu'étouffée à travers le cuir. Elle obtempéra, glacée.

Taupin la vit s'allonger, longue et souple comme une liane. Ses seins qui faisaient deux taches roses au milieu de son interminable silhouette noire et luisante n'eurent pas un tressautement, pas un affaissement lorsqu'elle se coucha sur le dos. Parfaits, gonflés de vie musculeuse, avec leurs aréoles rouges et leurs longues pointes qui semblaient éternellement dardées par l'excitation.

Elle était sans rien dire entrée dans cette prison de caoutchouc. Totalement livrée à lui. Maso ? Peut-être. De toute façon, il n'était pas en mesure de se poser la question. Rouge à éclater, la voix altérée, il se jeta sur elle, toutes griffes dehors.

Karen n'avait eu le temps de rien voir, dans le laboratoire, d'ailleurs plongé dans la pénombre. Ni les ventilateurs. Ni les calculatrices solaires à

cristaux liquides auxquelles quatre minutes de lumière intense suffisaient à assurer une autonomie de cinq heures de fonctionnement. Ni les générateurs expérimentaux à cellules photovoltaïques permettant d'alimenter des batteries ou des radios transistorisées. Ni les grilles solaires avec leur réflecteur concave concentrant les rayons du soleil vers un foyer central et permettant de cuire une viande sans aucune flamme, instrument qui, par exemple pour des campeurs, peut réduire considérablement les risques d'incendie. Ni les fours à héliodon, ni les chauffe-eau, ni les torches solaires. Ni l'amas de lentilles et de miroirs – certains gigantesques – entassés ici ou là.

Le royaume de Siegfried Taupin. Personne n'avait le droit d'y pénétrer. Pas même ses enfants, pas même sa femme. Ni bien entendu la bonne. Son ménage, il le faisait lui-même.

Ce n'était là que son atelier, où il fabriquait artisanalement des prototypes qui, un jour peut-être, seraient commercialisés sur une grande surface. Evidemment, pour tout ce qui concernait les travaux importants, comme son projet des photopiles pour silos de missiles – il était en liaison permanente avec des laboratoires du CNRS subventionnés par le Commissariat à l'Energie Solaire.

Il n'y avait d'ailleurs pas mis les pieds depuis l'arrivée de Karen à la villa *Phébus*.

Le hurlement de la Danoise fut étouffé par le cuir : les bords de la cagoule resserraient ses lèvres, l'empêchant de crier sa douleur.

Couché sur Karen, Taupin lui labourait les seins avec ses ongles. De longues griffures rouges sillonnaient maintenant les globes laiteux qui jaillissaient seuls de la combinaison noire. Des gouttes de sang apparaissaient. Ses yeux sombres littéralement hors de la tête, Siegfried Taupin s'acharnait, à quatre pattes, comme un chien creusant un trou en haletant. Masquée elle ne l'avait pas vu défaire son pantalon de toile beige, sortir son sexe écarlate, énorme, dur comme un épieu, tellement tendu qu'il demeurait pratiquement immobile alors que son corps était agité de soubresauts frénétiques.

Elle sentait seulement son haleine vinaigrée, aigre, écœurante, puisée vers ses narines par un souffle chaud, continu. Ce n'était plus un homme

qui était sur elle, c'était une bête en train de s'acharner sur sa proie, sexe congestionné entre les jambes, au bord de l'éclatement.

Brusquement, elle sentit les crocs du monstre se refermer sur son mamelon droit, comme s'ils allaient le couper.

La douleur fut si intense qu'elle réagit sans même réfléchir. Comme si la souffrance avait commandé aux muscles de son corps sans passer par son cerveau.

Le coup de genou que reçut entre les jambes l'ingénieur en énergie solaire le fit rouler sur le côté, évanoui.

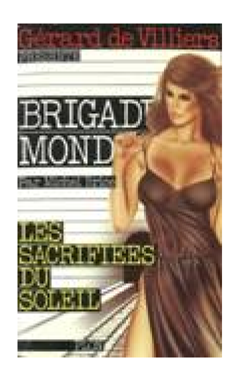
Karen arracha sa cagoule et vit son patron étendu à terre, sa virilité tuméfiée encore érigée.

Très vite, elle plongea la main dans la poche de pantalon de l'ingénieur et se saisit de la carte magnétique déclenchant l'ouverture de la porte et se rua dehors, retrouvant la lumière, le vent chaud d'ouest, les ombres bleues des sapins, la vie. Elle courut s'enfermer dans sa chambre, décrocha le téléphone, et commença, l'index tremblant, à composer un numéro..

Une voix masculine répondit.

— Alain… Alain… balbutia-t-elle. Tu ne peux pas savoir ce qu'il m'a fait !

CHAPITRE VI



Siegfried Taupin mit dix bonnes minutes à récupérer. Quand il eut enfin retrouvé ses esprits, il rencontra du regard une grande banderole accrochée au-dessus de la porte. Une « prière » y était calligraphiée. L'obscurité rendait l'inscription illisible. Mais Taupin la connaissait par cœur :

Tu apparais merveilleux à l'horizon du ciel,

Toi, Aton vivant, commencement de la vie !

Une prière vieille de trois mille trois cents ans. Rédigée par un pharaon égyptien qui s'appelait Akhénaton, et qui avait fait du soleil, baptisé par lui Aton, son Dieu unique, supprimant les innombrables idoles des temples de ses pères. L'ingénieur en énergie solaire Siegfried Taupin avait fait de cette prière son credo absolu. Des hommes comme lui n'étaient-ils pas en train de démontrer, scientifiquement, ce que d'autres hommes, primitifs, misérables, dépourvus de technique et de connaissance, avaient pressenti par la seule puissance de leur pensée : à savoir l'omnipotence du soleil, dispensateur de vie universel ?

Il regarda sa montre : 12 h 30. Avec un peu de chance, il pouvait attraper le train de 12 h 55. Aussi impérieux que le désir de Karen, tout à l'heure, un nouveau désir était né en lui. Eperonné par sa défaite, et l'énorme boule de frustration qui l'habitait.

Blafard, jambes écartées par une douleur encore violente, il se dirigea vers une mallette couleur tête-de-nègre qu'il ouvrit, s'assurant qu'il y avait bien dedans tout ce dont il avait besoin.

Puis, du même pas irrégulier, il quitta son laboratoire et se dirigea vers le garage.

Le soleil tapait d'aplomb. Impitoyable, comme une longue flamme sauvage léchant la terre. Une activité intense se déployait, il le savait, à la surface de l'astre. En ce moment, on était dans un cycle d'éruptions particulièrement spectaculaires, multipliant les flux ultraviolet et radioélectrique. Jets de particules, ondes de choc : la formidable chaudière était à son paroxysme. De légères variations solaires avaient provoqué, il y a bien longtemps, des bouleversements inouïs sur la terre.

La « métamorphose » de Taupin avait commencé juste au début d'un nouveau cycle d'activité solaire de onze ans. C'est pendant la montée du cycle, qui dure environ quatre ans et demi, qu'il était devenu, peu à peu, un

autre homme. Si on pouvait appeler ça un homme. Il en doutait lui-même parfois, dans ses moments de lucidité, de plus en plus rares.

La Porsche 928 S couleur or métallisé était une merveille d'équilibre, de souplesse et d'agressivité. Les ailes gonflées pour accueillir des jantes très larges, sa silhouette légèrement surbaissée avait la perfection de celle d'un grand fauve sur le point de bondir. Hors de prix à l'achat – vingt-trois millions de centimes – elle était, après, miraculeusement économique. Pas plus de 6,3 litres sur route, et 12 litres en ville, ce qui permettait à Taupin de concilier ses obsessions écologiques et son goût du luxe. De toute façon, il allait rarement à Paris en voiture. Elle lui servait pour se rendre à la gare. Et pour emmener sa famille en voyage, éventuellement.

Le moteur à turbocompresseur de deux litres de cylindrée développant deux cent dix chevaux rugit doucement en traversant la grille, actionnée de l'intérieur par une cellule photoélectrique.

Dans le bruit étouffé des cylindres, à peine plus perceptible qu'une étoffe déchirée, il traversa rapidement le vieux Montcresson, une longue rue centrale bordée de petites maisons en meulière datant du début du siècle.

Au volant, Taupin sifflotait. Plus rien à voir avec le maniaque déchaîné qui avait massacré la poitrine de Karen une demi-heure auparavant. Un paisible banlieusard, qui allait prendre son train pour Paris à la gare de Montcresson. Mais un banlieusard qui roulait dans une voiture hors de prix achetée cash avec la fortune de sa femme.

Soudain, il se bloqua, pied relevé de l'accélérateur.

En face de lui, juchée sur un Solex, secouée par les pavés inégaux de l'avenue de la République, arrivait une fantastique paire de « bossoirs ».

Cela faisait longtemps que Taupin avait classé les appas féminins en catégories. Il y avait les « flotteurs », les « pare-chocs », les « amortisseurs », les « avant-scènes ». Les « oranges » étaient réservés aux petits seins juvéniles à peine formés. Les « boîtes à lait » aux grosses poitrines affaissées des mères de famille qui auraient eu besoin de soutien-gorge renforcés de fil de fer pour tenir à peu près droit. Les « bossoirs » désignaient les seins saillant, longs et drus, armés de deux bouts acérés.

Il ralentit quand la fille, qui n'avait pas plus de seize ans, le dépassa, et fut tenté de faire demi-tour. Mais au moment où il amorçait sa manœuvre, il la vit, dans son rétroviseur latéral, s'arrêter le long du trottoir, à cinquante mètres, et se jeter dans les bras d'un garçon de son âge qui l'attendait, juché, lui, sur sa meule.

Grimaçant, l'œil noir fixé sur la route que dévorait son capot plongeant, il accéléra.

Le train de 12 h 55 qui reliait Montcresson-Paris en quarante-neuf minutes, moyennant un arrêt à Epinay et un autre à Saint-Denis, était désert. Aucun voyageur en provenance de Beauvais, le terminus. Peut-être un ou deux passagers à Epinay ou à Saint-Denis, mais pas plus.

Il avait l'habitude. Il prenait ce train deux ou trois fois par semaine, quand il se rendait au CNRS, au ministère de l'Industrie, au COMES ou à l'Agence pour les Economies d'énergie. Bref, quand il faisait son travail. En vrai professionnel. Qu'il avait cessé d'être depuis quelques semaines.

Le train vibrait, lancé à toute vitesse dans sa descente sur Paris, cliquetant des boogies à chaque intersection de rails, avalant les aiguillages, les gares, les poteaux télégraphiques et les agglomérations hérissées de HLM.

Dans son compartiment, Taupin n'avait pas rabattu le rideau protégeant sa fenêtre. Le soleil tombait droit sur lui, concentré par la vitre faisant loupe. Le brûlant tout entier, de la joue aux cuisses. L'œil de Dieu…

Au moment où la motrice abordait le virage qui conduit à Epinay, Siegfried Taupin se décida à se lever. Sa valise tête-de-nègre à la main, il s'enferma dans les toilettes. Quand il ressortit, il alla s'installer dans un autre wagon.

Montée à Epinay, cinq minutes auparavant, Marthe Simonescu avait déjà eu le temps de donner quatre torgnoles à Fabrice, son fils aîné, cinq ans. Parce qu'il renversait les cendriers, parce qu'il se balançait entre les rangées des sièges. Parce qu'il embêtait sa sœur, Karine, onze mois, déchaînant des

hurlements stridents au fond du couffin. Parce qu'il dérangeait le voyageur assis en face d'eux et plongé dans son journal.

Trop occupée par ses enfants, Marthe Simonescu n'avait fait qu'enregistrer dans sa mémoire inconsciente le gros nez étrangement tuméfié de l'inconnu qui lui faisait face. Un nez boursouflé, cartonneux, rouge du bout. Très noir de cheveux, étonnamment noir pour un homme de son âge, et affublé d'un triple menton d'obèse qui contrastait étrangement avec ses épaules en bouteille d'Evian sous le complet sombre, sa poitrine creuse et ses mains très fines qu'ornait une seule bague : une alliance en or.

— Fabrice, glapit soudain la mère de famille. Veux-tu laisser Monsieur tranquille !

Le gamin s'était emparé du briquet de sa mère et faisait semblant de brûler le journal derrière lequel le visage de l'homme disparaissait à moitié.

— Pas du tout, soupira le voyageur en souriant. J'adore les enfants.

Marthe fut silencieusement reconnaissante. Elle se sentait coupable d'être fille-mère, ou plutôt mère célibataire, comme on dit pudiquement aujourd'hui. Pas d'argent, l'exil dans une lointaine banlieue, faute de pouvoir payer un loyer parisien, une existence quotidienne harassante entre son métier de monteuse à TF1 et les gosses qu'il fallait récupérer avant six heures, chaque soir, à l'école ou à la crèche. Il était loin, le temps du militantisme féministe où elle proclamait, dans le groupe « Femmes » de son quartier, sa fierté d'avoir fait des enfants « sans mec », ravalant l'homme à sa juste place, celle du géniteur dont on doit se débarrasser après, quand il a fait son travail.

En attendant, elle était prise au piège. Même ce voyage à Paris pour s'acheter des fringues d'été avant d'aller rejoindre ses « sœurs » pendant un mois dans une communauté d'Ardèche, elle avait dû le faire avec ses enfants. En plus, ce soir, il lui faudrait encore aller dîner chez ses parents. Un rite mensuel insupportable auquel elle ne se pliait que parce qu'ils lui donnaient un peu d'argent, à chaque fois qu'elle venait les voir. Sans compter qu'ils n'habitaient pas Paris. Ni Epinay, comme elle. Mais Enghien. Une autre ville de la banlieue nord, mais pas sur la même ligne.

Le train pour Enghien partait à 19 h 05. Il était 19 h 02.

Marthe Simonescu, précédée de ses enfants, posait la pointe de son « tennis » droit sur le marchepied lorsque le convoi démarra.

A l’intérieur du wagon, il ne restait que deux places assises. Marthe s’affala avec son bébé sur la banquette. Harassée des kilomètres faits dans Paris. A travers les magasins.

Karine n’arrêtait pas de hurler. Alors tranquillement, comme si elle était seule, chez elle, Marthe dégrafa le haut de sa robe, en voile de coton à fleurs. Elle sortit un sein lourd à l’aréole large, brune, gonflée de lait. Sans souci des regards obliques des hommes, autour d’elle. Quand la bouche de Karine entra en contact avec la pointe du sein, ses hurlements s’arrêtèrent net, comme un jet d’eau qu’on vient de couper. Avidement, les yeux fermés, ses minuscules poings serrés, elle se mit à téter.

La descente, sur le quai d’Enghien-les-Bains, fut aussi acrobatique que la montée, un quart d’heure auparavant. D’abord Fabrice. Puis Marthe, puis le couffin resté sur la plate-forme. Gorgée de lait, Karine dormait enfin. Miraculeusement silencieuse.

Tout se passa très vite. Par la suite, Marthe eut du mal à se souvenir du déroulement des événements. Il y avait le soleil presque couchant, rouge et encore cuisant. Des gouttes de sueur qui lui tombaient des sourcils. Fabrice avait évidemment disparu au milieu de la cohue. Dans le sens opposé au portillon qui conduisait à la sortie. Elle était là, avec son sac en bandoulière, son couffin et ses paquets. Ne sachant plus à quel saint se vouer.

La piqûre, à son sein droit, celui qui venait d’allaiter, avait été atroce, intense. Elle avait immédiatement lâché Karine qui s’était réveillée dès que le couffin était entré en contact avec le quai. Elle avait essayé de se retenir aux voyageurs, autour d’elle, mais elle avait manqué ses prises. Le soleil, très bas, très loin, avait semblé fuir, comme une minuscule tache de sang de plus en plus imperceptible qui avait finalement disparu.

Derrière la vitre de sa loge sur laquelle était peint en blanc « tarif : 70 centimes », Berthe Rousseau oubliait ses soixante-cinq ans, son salaire de smicarde, ses neufs heures trente de travail par jour et son dimanche de congé toutes les sept semaines, grâce à son transistor, ses piles de « Confidences » et les photos de ses enfants mariés en province et trop occupés pour venir la voir.

A dix mètres sous terre, dans les entrailles de Paris, les toilettes de la station Gare du Nord ressemblaient à bien d'autres. L'odeur de rance, d'antiseptique et de violette réunis. Le petit bruit de ruissellement interminable sur les falaises de porcelaine miroitante. Les Niagaras soudains des chasses d'eau déboulant dans les tuyauteries, le tout baignant dans une sorte de brume de néon et d'humidité javellisée. Berthe Rousseau, deux ans avant, avait répondu à une petite annonce qui demandait pompeusement des « gardiennes intermittentes ». Elle s'était retrouvée dame-pipi de la RATP.

Un Nord-Africain sortit d'une cabine dans un bruit de cataracte. Le pourboire tinta dans la soucoupe comme à regret. Siegfried Taupin se précipita. Coiffé au poteau par un autre client plus rapide.

— A cette heure-ci, il faut aller vite, lui lança Berthe Rousseau à travers la vitre, émergeant d'un « tube » de France Gall nasillant l'histoire d'un type qui jouait du piano debout.

Le client, en face d'elle, lui inspirait confiance, avec sa trogne cramoisie, son nez en forme de patate rouge, son triple menton. Bien habillé et pas jeune. C'était le principal. Les jeunes ne donnent pratiquement jamais de pourboire.

Il y avait maintenant au moins cinq ou six clients masculins attendant la libération d'une des cabines.

— Je ne sais pas ce qu'ils font, maugréa Berthe Rousseau toujours à l'adresse de Taupin. C'est pas possible, ils doivent lire. Ou pire encore !

La jeune femme était debout, jambes écartées, ses chaussures noires à hauts talons posés sur le siège des toilettes.

Dans son objectif à grand angle, Karl Buzzati pouvait voir en contre-plongée les longues jambes gainées de bas résille noirs de Christina, son mannequin. Puis l'intersection des cuisses découvertes par la mini jupe-portefeuille en cuir rouge entrouverte. Puis le justaucorps en jersey de soie noir dont le zip était descendu jusqu'à la ceinture libérant généreusement de tout petits seins musclés aux pointes roses.

— Comme ça, c'est fantastique. Ne bouge plus, grogna Karl derrière son appareil.

— Tu n'as pas peur que ça fasse des histoires ? demanda Christina en équilibre sur la cuvette, qui percevait le bruit confus des piétinements, dans le couloir des toilettes de la station de la Gare du Nord.

— T’inquiète. Personne ne nous a vus entrer à deux. Et la porte est bien fermée.

Un premier flash. Puis un deuxième.

— Descends maintenant. A genoux. Penchée vers la cuvette.

Christina hésitait à s’exécuter.

— Tu ne crois pas que tu exagères ?

— Tu es folle. Ça va plaire, ça. Des photos de modes dans des chiottes ! Personne encore n’y avait pensé. *Apparences,* le grand magazine de la « new wave », va être le premier à le faire.

Elle s’exécuta, minijupe relevée, croupe découverte, le sillon des fesses parfaitement dessiné sous le collant résille.

Un bruit de catastrophe sismique la fit se redresser, épouvantée.

Avec une force étonnante pour ses soixante-cinq ans, Berthe Rousseau s’était ruée contre la porte des toilettes au-dessus de laquelle elle avait vu jaillir les éclairs des flashes, qu’elle avait pris pour des flammes allumées par un pyromane. Bombe lacrymogène au poing. Au cas où.

— Qu’est-ce que vous faites là-dedans ? glapit-elle. Sortez immédiatement.

Un couple penaud apparut, une longue fille ravissante en train de remonter précipitamment la fermeture éclair de son justaucorps et un Méditerranéen croulant sous les appareils photos. Ils disparurent en courant vers les escaliers mécaniques. Poursuivis par les coups de sifflet de Berthe Rousseau. Elle en portait toujours un attaché au cou par une chaîne.

Quand elle revint, l’homme au gros nez rouge en forme de patate avait disparu. Pendant dix minutes, elle guetta les clients qui sortaient des cabines.

Mais elle n’en vit pas un seul qui lui ressemblait.

Dommage. Elle aurait aimé lui confier sa vie dans les souterrains de la ville où son corps devenait comme les toilettes, froid et humide, et où chaque jour apportait son lot d’événements révoltants. La semaine dernière, un jeune homme s’était arrosé de pétrole dans une cabine. Et brûlé vif. Un Afghan, lui avait-on dit, pour protester contre quelque chose. Elle avait oublié quoi. En tout cas, elle avait été obligée de tout nettoyer au détergent. Ça lui donnait des allergies. Les gens sont égoïstes…

Siegfried Taupin n'avait pas très bien suivi l'histoire qui n'avait d'ailleurs aucune importance. Sur l'écran l'infirmière était en train d'apprendre à un malade comment on prend sa température. Pour ce faire, elle brandissait un énorme thermomètre qui lentement disparaissait entre ses fesses cadrées en gros plan. Taupin soupira, agacé. Ce qui l'intéressait, c'était les énormes seins de l'actrice, agitée au rythme de son auto pénétration. Il regarda autour de lui, scrutant l'obscurité de la salle. Ce cinéma proche de la gare du Nord et spécialisé dans les films pornographiques était presque désert. Personne sur la même rangée de sièges que lui. Lentement, il glissa la main, à tâtons, vers son ventre.

Sur l'écran, l'action se précipitait. Le « malade », rejetant ses couvertures, jaillissait nu du lit et entreprenait de prendre lui-même – avec un instrument parfaitement personnel et naturel – la température de l'infirmière. La croupe de celle-ci disparut sous le bas-ventre faunesque du « malade », lorsqu'il entreprit de la forcer.

La caméra cadrait maintenant la femme, de face. Un visage plus très jeune et tordu par une douleur qui n'était pas simulée.

Du côté de son ventre, la main de Taupin s'accéléra.

Il était entré dans le cinéma quelques instants après son passage par les toilettes de la Gare du Nord. Une chance inouïe que la préposée auxdites toilettes ait eu le dos tourné quand il était entré dans la cabine. Elle l'avait pris en amitié, elle lui aurait sauté dessus, sûrement, en sortant, si elle avait été sûre qu'il s'y trouvait, pour lui raconter ses malheurs. Une calamité. Quand il avait réapparu, elle ne l'avait pas reconnu. Et pour cause.

Taupin se mit à haleter précipitamment. Sur l'écran, les deux mains du faune s'étaient plaqués sur les seins de l'actrice, dont ils tordaient les pointes. Les deux masses laiteuses étaient secouées au rythme des coups de boutoir de l'homme. Il la fouaillait si sauvagement que chacun de ses coups de reins la poussait un peu plus avant, à travers la pièce qu'elle finissait par parcourir dans toute sa longueur à quatre pattes. Un slow sirupeux semblait s'enrouler aux halètements et aux cris du couple.

Taupin se sentit au bord de l'explosion. Il darda les billes noires de ses yeux sur la poitrine martyrisée. Nageant au fond de l'abjection où il n'aurait jamais pu imaginer, un an auparavant, qu'il plongerait un jour. Cette débâcle incroyable de toute sa vie. Ce déferlement incoercible de folie. Karen ce matin, dans sa combinaison de cuir noir. Puis la fille aux deux

enfants suivie pendant tout l'après-midi à distance, à travers le métro, les magasins, le salon de thé où elle avait payé une glace à son fils. Reculant tout le temps le moment de s'approcher d'elle et de faire ce qu'il voulait, ce qu'il *devait* faire. Ce qu'une force qu'il n'avait jamais connue jusqu'ici le poussait à accomplir. Coûte que coûte. Quelles qu'en soient les conséquences pour sa vie, sa famille, son avenir. Un scandale le guettait, lui et les siens, énorme, inouï, dont le spectre n'avait cessé de le hanter toute la journée. Pourtant, il avait encore suivi cette femme, dans le train d'Enghien. Résistant pied à pied contre la voix qui le harcelait, intérieurement, la « bête » qui l'aiguillonnait sans répit. Qui lui disait de s'abandonner une fois de plus, à sa volonté toute-puissante.

Il avait succombé à l'instant où elle avait découvert son sein droit pour donner à téter à son enfant. Une poitrine à classer dans la catégorie « boîtes à lait ». Une poitrine de mère, pesante et un peu affaissée. Appelant la tendresse plus que le désir.

Une de ces poitrines qui avaient justement la vertu de le plonger, lui, dans un délire dont une seule chose au monde, il le savait, pouvait le sauver.

Son retour d'Enghien à Paris s'était effectué en taxi. Une petite fortune, à cause des embouteillages de six heures du soir. Mais il ne pouvait pas faire autrement. Pas question d'attendre le train sur le quai qui faisait face à celui où il venait de percer le sein droit d'une mère célibataire. Trop dangereux. En dix minutes, les policiers allaient grouiller dans le secteur. Et puis on ne sait jamais. Au cas où sa victime l'aurait reconnu, il était fichu. Raison pour laquelle il était allé s'engouffrer, dès son retour à Paris, dans les toilettes d'une station de métro. Pour y changer de tête. Il avait tout le nécessaire dans son attaché-case. Un matériel ultramoderne, sophistiqué. Et très efficace. La preuve : la dame-pipi qui l'avait pris en amitié ne l'avait pas reconnu, quand il était ressorti de la cabine.

Maintenant, il avait retrouvé son vrai visage, la brosse drue de ses cheveux blancs et sa longue figure maigre et jaune. La tête qu'il avait quand il était monté tout à l'heure dans le train de midi cinquante-cinq, à Montcresson. Et qui était méconnaissable lorsque, quarante-neuf minutes plus tard, il descendait à la gare du Nord. Après un séjour de trois minutes, peu avant l'arrêt à Epinay, dans les toilettes du train.

Les mouvements de sa main contre son ventre se précipitaient encore. Il venait de revoir le couple fuyant dans les hurlements de la dame-pipi,

quelques minutes auparavant. La femme au justaucorps noir, seins sortis. Paris était fou. Ses souterrains grouillaient de malades, comme lui. Dans les rues, dans les cafés, les chambres, des hommes élaboraient patiemment, minutieusement, des rêves qu'ils finiraient un jour par mettre à exécution. Des fantasmes bestiaux, monstrueux, sordides. Pires peut-être que les siens, à lui, Taupin. Lui au moins, il ne tuait pas.

Sauf une fois.

Et il n'avait toujours pas compris pourquoi ni comment.

Il faillit pousser un cri de rage. Sur l'écran le cadrage avait brusquement changé. Pour filmer, en gros plan, l'explosion du faune qui, à longs bramements, se vidait sur l'échine de sa partenaire, qui n'était plus qu'une masse de chair rose, marbrée, agitée de soubresauts.

Et dont les seins avaient disparu de l'écran.

Taupin ressentit une frustration atroce. Ses sourcils froncés soulevaient un long bourrelet de rides verticales barrant son front. Ses yeux étaient devenus presque pâles. Ses pupilles s'étaient dilatées. Des taches vertes apparurent sur ses joues, comme des ecchymoses. Il commença à gratter convulsivement les trois longues cicatrices qu'il avait, sur le dos de la main droite. Normal qu'elles ne se soient pas encore effacées : il n'arrêtait pas d'en arracher les croûtes…

Il souleva les jambes et se mit à donner des coups de pieds furieux contre le fauteuil, devant lui. En le privant de la poitrine de la fille, on lui avait volé son plaisir.

C'était pire qu'un crime.

A peine rentré chez lui, dans son studio de la rue de Turbigo, Boris Corentin comprit qu'un message avait été enregistré sur son répondeur téléphonique. Il se rua vers l'appareil et rembobina la bande. Puis il la remit en marche dans le bon sens.

La voix de Charlie Badolini.

Le maniaque du métro avait recommencé. Mais cette fois, pas à Paris. Ni dans le métro. A Enghien. Sur le quai de la gare. La victime n'était que blessée.

Corentin regarda sa montre : six heures du matin. Diane Brion, la dessinatrice de BD qui était venue lui faire constater *de visu* et *de tactu,* quinze jours auparavant, la guérison complète de sa poitrine, l'avait appelé la veille au soir vers huit heures, alors qu'il rentrait et s'apprêtait à se coucher.

Cette fois-ci, elle n'avait même pas inventé un prétexte.

Elle avait envie de lui, c'était tout.

Il se laissa tomber sur son lit. Six heures du matin. Boris Corentin était de ces hommes à qui une heure ou deux de sommeil suffisent pour retrouver tout leur influx nerveux. Il ferma les yeux, heureux pour la première fois depuis le début de l'enquête.

L'inespéré était arrivé. « Il » avait recommencé.

Maintenant, démarrait vraiment ce qui faisait la raison d'être de Boris Corentin.

La chasse.

A trente kilomètres au nord de Paris, Siegfried Taupin ne parvenait pas à trouver le sommeil. Toute la journée, il avait poursuivi le plaisir et toute la journée il lui avait échappé.

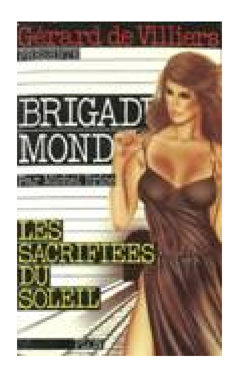
Au premier étage de sa maison solaire, il se tournait et se retournait dans son lit inondé de sueur. Après quarante-cinq ans de paix et de réussite professionnelle, il faisait partie de ces hommes que les exigences terribles qu'ils portent en eux mettent au ban de la société. Et qu'elle finit par punir durement. De toute façon c'était trop tard pour reculer.

Mille kilomètres plus au sud, dans une chambre où montaient des odeurs de garrigue, Madame Taupin ne s'était pas non plus endormie. Les cigales, dehors, faisaient un bruit assourdissant autour de la villa qu'elle avait hérité de son père. Mais ce n'était pas elles qui l'empêchaient de trouver le sommeil. Aux doigts de sa main droite étaient noués les grains de buis d'un chapelet. Les yeux grands ouverts dans la nuit, elle pensait pêle-mêle à son fils, à son mari, au « bruit de squelette » du corps de Siegfried, au jour de Colère de Dieu annoncé dans les Ecritures. Elle avait glissé la main sous sa

chemise de nuit et mesurait des doigts la progression d'un ganglion sous son aisselle. Elle songeait à sa propre mort, bientôt peut-être, sans amour autour d'elle, sans tendresse.

A trois cents mètres de la villa « Phébus », dans une fermette de Montcresson sauvagement restaurée par un industriel belge en chalet suisse et louée pour l'été par une agence de Beauvais, Karen dormait profondément. Les perles, au bout de ses tresses, reposaient sur la poitrine d'Alain. Elle était heureuse. Malgré les longues blessures qui sillonnaient son corps admirable. Alain lui avait promis que, toute « l'affaire » terminée, il l'emmènerait vivre avec lui en Extrême-Orient. Elle n'avait pas voulu coucher, cette nuit-là, chez Taupin. C'est pour cela qu'Alain l'avait battue. Demain, elle retournerait à la villa « Phébus », elle l'avait juré. Elle rêvait dans son sommeil au partage enfin équitable du monde, au Grand Soir des révolutions, à l'abolition du travail, à la justice, à la liberté, au corps d'Alain sur le sien, à son sexe dans le sien, à la fin de cette aventure qui commençait, pour elle, à tourner au cauchemar.

CHAPITRE VII



Corentin stoppa la R 16 devant une HLM dont la façade, jusqu'à un mètre cinquante du sol, était couverte de graffiti obscènes ou politiques.

— Ça doit être là, dit-il à Brichot en écrasant sa Gallia dans le cendrier. Marthe Simonescu habite au troisième gauche.

La « Résidence des Tilleuls » d'Epinay n'avait que dix ans mais elle avait déjà pu être élevée au rang des chefs-d'œuvre de l'inconscience architecturale contemporaine. Murs pisseux, vide-ordures bouchés, détritus de toute sorte dans les escaliers. Sans compter les cloisons en papier à cigarette, les agressions dans les parkings souterrains, les viols, vols, et autres agréments de la vie dans les grands ensembles.

— On devrait obliger les architectes qui construisent de telles horreurs à y habiter, maugréa Brichot en montant les escaliers, après avoir vainement tenté pendant dix minutes d'appeler l'ascenseur, évidemment en panne.

Arrivé au troisième, Corentin appuya sur la sonnette. Il y eut une cavalcade et un gosse de 4 ans, surexcité, vint ouvrir.

— Maman, les flics ! hurla-t-il en repartant en courant.

— Charmant accueil, grommela Brichot en passant la main sur sa calvitie. On a tellement l'air de… comme il dit ?

Boris haussa les épaules en souriant. La glace, au fond du couloir, lui renvoyait deux silhouettes : celle d'un athlète aux yeux noirs fendus en amande, un visage dur et tendre en même temps. Dur côté mâchoires et tendre côté paupières légèrement bistrées, qui donnaient étrangement un regard un peu arabe à ce descendant des marins pêcheurs d'Audierne. L'autre silhouette, trapue et sèche, aurait pu passer pour celle d'un Français moyen à un observateur superficiel. Dès qu'on y regardait de plus près, on voyait que Brichot, derrière ses allures de père de famille exemplaire, cachait des ressources d'endurance et de courage physique qui sont souvent la botte secrète de ce genre d'hommes qui ne paient pas de mine. En plus, un bon regard d'une fidélité à toute épreuve derrière les lunettes Amon de myope.

L'examen terminé, Boris Corentin émit d'une voix satisfaite :

— Ne t'inquiète pas. Il y en a beaucoup qui ont plus l'air de flics que nous, et qui ne le sont même pas.

— N'empêche, grommela Brichot, il est drôlement branché, le gosse, pour son âge.

— Branché ? questionna Corentin.

— Ben oui. Au courant, quoi. Dans le vent. Au parfum, comme on disait de ton temps.

Le « temps » de Mémé étant à peu près le même que celui de Boris, à deux ans près, ce dernier se contenta d'un coup de poing dans les côtes de son coéquipier.

Brichot accusa le coup, d'un air faraud :

— Il faut vivre avec son temps, mon cher, dit-il. Si tu avais des enfants comme moi, tu te tiendrais au courant.

— Tu me l'as déjà dit, fit remarquer Corentin. Heureusement, je t'ai.

Marthe Simonescu arriva enfin, dans une gandourah en coton bleu rapportée d'un voyage au Maroc. Boris la trouva plutôt jolie, malgré la fatigue évidente de mère de famille obligée en même temps d'avoir un métier. C'est-à-dire de remplir deux rôles qui sont en général répartis entre un homme et une femme. Malgré, aussi, les cheveux bruns tirés en arrière et coupés très courts, au rasoir. Pur masochisme qui ne parvenait pas à lui ôter complètement sa féminité. Loin de là.

Elle s'était visiblement armée d'un masque dur, presque hostile. Réflexe d'hostilité toute pavlovienne d'ex-gauchiste. C'était la première fois que des policiers venaient chez elle. Décidément, le monde changeait beaucoup. Et vite.

Ces deux flics ne ressemblaient pas à des flics. Le premier frisant la quarantaine, mais avec un corps d'athlète de vingt ans, un ventre parfaitement plat et des paquets de muscles dans les biceps et les pectoraux. Le second avec son air rigolo de chauve myope aux yeux pleins de tendresse derrière les verres épais à double foyer.

Dix minutes plus tard, elle avait totalement oublié qu'elle recevait des flics chez elle.

Lorsque Marthe Simonescu se pencha pour remplir les verres qu'elle avait posés sur la table basse en bois clair verni de chez Habitat, Boris Corentin aperçut ses seins dans l'échancrure de la gandourah. Exceptionnellement, Marthe portait un soutien-gorge, pour cause d'allaitement. Ce qui n'empêcha pas Corentin d'imaginer sa poitrine épanouie, riche et lourde, avec des pointes aux aréoles brunes et grumeleuses.

Il repensa aux seins de Diane, deux obus couleur brique, qu'elle lui avait généreusement offerts, la nuit dernière encore, en souvenir de l'« incident » qui les avait faits se rencontrer. Il repensa aux seins des autres femmes qui avaient été elles aussi victimes du fou pervers du métro, ceux-là seulement devinés sous des pulls ou des chemisiers : ceux de Nathalie Rosier, ceux de Ghislaine de R…, l'épouse du secrétaire d'Etat, ceux d'Odile Ricciotti. Ceux enfin d'Annie Maillol, la morte de la station Denfert-Rochereau…

Une série de poitrines fabuleuses soigneusement « sélectionnées » par un détraqué qui rôdait, traquant ses proies dans les sous-sols de la ville.

Marthe Simonescu laissa à Corentin tout le temps qu'il lui fallait pour « examiner » l'entrebâillement de sa gandourah. Avec un certain plaisir qu'elle ne songea pas à trouver coupable. Il est vrai que ce policier aux boucles noires dans lesquelles brillaient quelques fils d'argent était diablement séduisant. Rien à voir avec la cohorte d'artistes ou d'intellectuels ratatinés qui avaient jusqu'ici défilé dans son lit.

Elle se releva, les pommettes légèrement incendiées de plaisir. Flattée. Elle avait insisté pour leur offrir de la vodka. Frappée pour Boris. A l'orange pour Mémé.

Celui-ci, à qui le spectacle offert à Corentin avait complètement échappé, venait de remarquer, en revanche, l'étiquette de la bouteille.

— Tiens, s'exclama-t-il. De l'Eristoff. Tu te souviens, Boris, la Bulgarie[17] ?

— Vous connaissez la Bulgarie ? questionna Marthe Simonescu, de plus en plus étonnée d'avoir quelque chose en commun avec des flics. Moi je suis d'origine roumaine. Née à Bucarest. C'est tout près de la frontière bulgare. J'y suis allée plusieurs fois avec mes parents.

Ils confrontèrent quelques instants leurs souvenirs de voyages. Puis Boris, qui s'impatientait, revint à l'objet de leur visite. Marthe était ressortie, ce matin, de l'hôpital d'Enghien où elle avait été soignée : antiseptique, piqûre antitétanique, etc. Sa blessure lui faisait encore mal, bien entendu, mais c'était plus un mauvais souvenir qu'autre chose.

— Je n'ai pas vu mon agresseur, expliqua-t-elle. Ça s'est passé si vite. J'étais à la recherche de Fabrice, mon fils, qui avait disparu au milieu des voyageurs. Je portais Karine, ma fille, dans son couffin. Je me suis sentie

brusquement transpercée. J'ai dû m'évanouir et je ne me suis réveillée qu'à l'hôpital.

Corentin s'agita sur le canapé recouvert d'un tissu indien. Une fois de plus la piste se perdait. Comme après l'assassinat d'Annie Maillol. Comme après sa visite à Jean-Marie Corteix, le chef de fabrication de la SODEP 2000. Comme à chaque fois qu'ils croyaient toucher au but, saisir enfin un indice, et qu'ils replongeaient dans la nuit la plus totale. A la poursuite d'une ombre diabolique qui leur tendait des pièges et brouillait ses traces dans les interminables galeries souterraines de Paris…

— Ecoutez, dit soudain Marthe après avoir bu une gorgée de vodka Eristoff, j'ai beaucoup réfléchi depuis hier soir. Quand il vous arrive un truc comme ça, on gamberge, c'est vrai, on ne sait plus très bien ce qui relève de la réalité et ce qui appartient au fantasme. De temps en temps, je me dis que je suis folle, mais je préfère vous mettre au courant de ce qui me trotte par la tête. Au moins, ça me soulagera. Et si par miracle, je ne me suis pas trompée, cela vous aidera peut-être à l'arrêter. En empêchant que d'autres filles subissent le même sort.

Elle termina d'un trait son verre.

— C'est idiot, reprit-elle, mais plusieurs fois dans l'après-midi d'hier, j'ai eu l'impression d'être suivie. Appelez ça comme vous voudrez. Par qui ? Je suis incapable de vous le dire…

Fabrice, le fils aîné de Marthe, était arrivé en rampant jusqu'au milieu de la salle de séjour. A quatre pattes avec son Goldorak articulé, il se racontait un épisode de son feuilleton télé favori. Tout en écoutant d'une oreille les phrases incompréhensibles que se lançaient les « grands ».

Brusquement, il sortit de son rêve de dessin animé interstellaire :

— C'est par le bonhomme du train qu'on a été suivis, maman. Je l'ai vu.

Puis il eut de nouveau son âge, et se précipita vers le fond de la pièce, simulant une attaque venue du cosmos.

— Quel bonhomme ? interrogea Corentin, soudain très attentif.

Marthe paraissait réfléchir intensément, comme si peu à peu une image se précisait dans son esprit.

— Non, ce n'est pas possible, murmura-t-elle, c'est trop fou !

— Dites toujours, fit Brichot. De toute façon, au point où nous en sommes.

— J'ai l'impression, reprit Marthe Simonescu, que Fabrice veut parler du voyageur qui était en face de nous, pendant le trajet d'Epinay à Paris…

Corentin se crispa.

— Comment était-il ? Vous pourriez nous le décrire.

— Mieux que ça, dit Marthe en se levant. J'étais très forte en dessin, à l'école. J'adore faire des caricatures, et celui-là, je vous assure, c'était déjà une caricature, au naturel.

Trois secondes plus tard, elle revint, un calepin et un crayon entre les mains.

Médusés, en silence, Boris Corentin et Aimé Brichot virent naître une silhouette qui les hantait vingt-quatre heures sur vingt-quatre depuis trois semaines.

Un homme d'une quarantaine d'années, rabougri, sans épaules, des mains osseuses dont la gauche ornée d'une alliance, un torse rachitique sous le complet noir, la chemise blanche et la cravate « club ». Et puis surtout, ce visage que toutes ses victimes avaient décrit. Des cheveux noirs, mi-longs, rabattus sur le front. Des yeux très sombres enfoncés et perçants. Un regard de hibou au milieu d'une face large, empâtée, disproportionnée par rapport au reste du corps, et ce nez plongeant et boursouflé, comme craquelé et enflammé par une maladie de peau. L'« Iroquois obèse » dont avait parlé Diane.

Marthe crayonnait très vite. Elle ajouta un attaché-case. Puis soudain, se ravisant :

— Non, je ne crois pas qu'il portait un complet, dit-elle. Il me semble que sa veste et son pantalon étaient dépareillés.

Boris réfléchissait très vite, à haute voix.

— Sûrement pas un employé, ni un cadre. Il doit exercer une profession libérale, murmura-t-il. D'ailleurs, à l'heure qu'il était, il n'allait pas à son bureau. Il doit avoir des horaires irréguliers. Peut-être même travaille-t-il chez lui…

— Il est marié, ajouta Brichot, enfonçant avec enthousiasme les portes ouvertes. L'alliance…

Il réfléchit, relevant ses lunettes sur son nez osseux.

— Est-ce qu'il boite ? questionna-t-il.

— Je ne l'ai pas remarqué, dit Marthe. Pourtant, nous sommes descendus ensemble à la gare du Nord.

Elle resta muette un instant, regardant son dessin avec stupeur.

— Je ne peux pas croire que c'est lui, souffla-t-elle.

Il avait l'air si gentil. Et puis, ça suppose qu'il nous aurait suivis pendant tout l'après-midi… c'est insensé !

— Il a suivi cinq autres personnes avant vous, fit remarquer Corentin. Dont une qu'il a tuée.

Marthe prit son visage à deux mains. Elle, elle avait eu de la chance, dans son malheur. Elle était vivante.

— Vous êtes vraiment sûr qu'il ne boitait pas ? insista Brichot.

— Certaine. Je suis très observatrice, vous pouvez vous en rendre compte. Je l'aurais sûrement remarqué.

Aimé Brichot lissa sa moustache. Quelque chose clochait. Comme s'il y avait eu deux « piqueurs » et pas un seul.

L'inspecteur principal Boris Corentin tendit la main vers le croquis :

— Me permettez-vous de l'emporter ? Vous venez sans doute de nous apporter une aide précieuse.

Marthe appuya les doigts sur ses paupières. Elle était en train d'aider des flics. Le monde renversé. Ses copines du groupe « Femmes » d'Epinay l'auraient écharpée si elles avaient su. Dieu merci, elles ne sauraient jamais. D'ailleurs, depuis que ce policier trop beau était entré chez elle, toute son échelle des valeurs avait basculé.

Dans les bureau des Affaires Recommandées, un épais nuage flottait sur l'armoire remplie de dossiers, les deux tables et les deux téléphones. Fumée de cigare. La pire.

Brichot pivota sur ses Churchs et courut ouvrir la fenêtre.

— Tu ne sais donc pas, glapit-il en se tournant, rouge de colère, vers Tardet qui tétait un havane en le regardant placidement, que même les non-fumeurs comme moi finissent par être intoxiqués par cette cochonnerie quand ils vivent dans la même pièce qu'un malade comme toi ?

Devant la colère non simulée de l'inspecteur Brichot, Tardet finit par plier. Réflexe de respect par rapport à un plus ancien que lui. Corentin, pour

la centième fois, compulsait le dossier du fou pervers du métro. Etique à en pleurer.

Tardet avait discrètement quitté la pièce. Quand il revint, il tenait dans les mains trois gobelets en argent et une bouteille de Ferney-Branca. Histoire de détendre l'atmosphère et de faire naître un sourire sur les visages des deux « As » de la Brigade Mondaine. Hargneux, comme toujours quand ils s'enfonçaient dans une affaire vaseuse et pourrie.

— Un petit apéritif ne peut pas faire de mal, émit-il sentencieusement.

Brichot siffla d'admiration en regardant son gobelet. Une petite merveille d'argent ciselé et guilloché. Avec des initiales gravées, entrelacées à des feuillages et des fleurs.

— Mince ! émit-il. Où as-tu acheté ça ?

— A l'hôtel Drouot, la semaine dernière. J'étais en planque dans le quartier avec Rabert, pour l'affaire des masos qui vont se faire crucifier dans un appartement du boulevard Montmartre. Vous voyez ce que je veux dire ? Alors, je me suis dit que ce serait trop bête de ne pas en profiter pour aller jeter un coup d'œil… Et puis…

Il rougit. Sa longue tête jaune devint presque écarlate.

— Et puis, souffla-t-il, avec Francine, ma fiancée, on va bientôt se marier. On monte notre ménage.

Rabert passa sa face apoplectique dans l'entrebâillement de la porte.

— Le patron veut vous voir, dit-il à Corentin et Brichot.

Ce dernier termina d'une gorgée son Ferney-Branca. Avec un claquement de langue.

— On va finir par s'habituer, tu ne crois pas ? fit-il remarquer à Corentin, rapport à la vodka Eristoff dégustée le matin même chez Marthe Simonescu.

Le fume-cigarette de Charlie Badolini émit un craquement sinistre. Le commissaire divisionnaire, chef de la Brigade Mondaine, extirpa les débris de plastique noir d'entre ses dents. Fichu. Décidément, on n'aidait pas les fumeurs à se désintoxiquer, avec une pareille camelote. Débarrassé de son alibi anti-tabagique, il se fouilla à la recherche d'une Celtique qu'il s'enfouit entre les lèvres. Sans intermédiaire. L'impression délicieuse du vrai plaisir enfin retrouvé.

— Qu'est-ce que vous pensez de tout cela, Corentin ?

La troisième fois qu'il posait la même question.

Boris le regarda sadiquement chercher du feu en vain avant de lui tendre son briquet. Brichot et lui pataugeaient, c'était une évidence. Pas une raison pour les traiter comme s'ils sortaient du concours d'inspecteur de la police judiciaire. Un instant, il se sentit fatigué de l'ingratitude des chefs, qui ne s'étonnent que de vos échecs, jamais de vos réussites. L'impression de repasser le bac tous les matins. Une intense envie de Côte Sauvage, d'embruns, de Bretagne, le prit. Comme à chaque fois qu'il était dans le tunnel. Une petite faiblesse qu'il surmontait en général avant qu'elle n'ait pu entamer son pernicieux travail de ramollissement.

— Je pense, Monsieur le Divisionnaire, dit-il sur un ton d'insolence calculée, qu'il faudrait songer à faire suivre par un policier toute Parisienne dotée par la nature « d'appas » généreux. Sans oublier les habitantes des départements limitrophes.

Aimé Brichot, toujours aussi mal à l'aise et transpirant dans son complet en dacron anthracite, rougit un peu selon le processus habituel : pommettes, puis front, puis oreilles. Par solidarité avec sa flèche. Il résistait contre la tentation parfaitement folle de desserrer sa cravate et d'ouvrir le col de sa chemise. Il n'en était pas question, rapport à l'élégance et au respect dû aux supérieurs.

Il y eut un silence. Badolini choisit de ne pas relever l'insolence de son inspecteur préféré.

— En somme, éructa-t-il avec une bonne humeur forcée : suivons le sein et nous arriverons au coupable ?

Boris empoigna les accoudoirs en forme de sphinx égyptiens de son fauteuil.

— Soyons sérieux, patron, émit-il d'une voix unie. Qu'est-ce que nous avons récolté depuis trois semaines ? Pêle-mêle : un groupe sanguin plutôt rare ; la demi-certitude que le fou pervers organise ses mauvais coups sur la ligne du métro n° 4 ; l'intuition qu'il exerce une profession libérale, qu'il est marié et qu'il boite quand ça lui chante, qu'il est obstiné et qu'il choisit méticuleusement ses proies puisqu'il a suivi Marthe Simonescu à travers Paris pendant tout un après-midi ; qu'il a la quarantaine, les cheveux noirs, un appendice nasal plutôt voyant, pustuleux et acnéique, enfin tout ce que vous démontre le dessin fait par la dernière victime, et c'est tout. Autant

dire : rien. A moins qu’un miracle ne nous fasse tomber sur lui, il peut dormir sur ses deux oreilles.

— Boris, fit remarquer timidement Mémé, tu oublies le train Epinay-Paris…

Corentin le regarda si fixement que Brichot crut avoir dit une sottise.

En fait, le cerveau de Boris s’allumait en accéléré, toutes connexions déchaînées par la petite phrase de son coéquipier. Et il s’apercevait de plusieurs choses : premièrement, qu’il avait toujours pensé que le fou opérait sur le chemin du retour de son domicile, donc qu’il habitait du côté de la Porte d’Orléans, puisque les premières agressions avaient été commises sur la ligne Clignancourt-Orléans, c’est-à-dire dans la direction du sud de Paris, et à une heure où la plupart des gens rentrent chez eux. Le deuxièmement se déduisait du premièrement : en vertu de cette « intime conviction » inconsciente, Boris avait instinctivement gommé de sa mémoire la rencontre de Marthe Simonescu avec le fou, dans le train qui la conduisait d’Epinay à Paris. A midi trente. Une heure insolite pour rentrer chez soi aussi bien que pour aller à son travail. Troisièmement, le fou avait agressé Marthe hors de son « territoire » habituel. Mais cela pouvait être mis sur le compte de l’énervement d’une longue journée de traque, de fatigue et de désir. L’attentat d’Enghien était un accident. L’exception qui confirme la règle. Et la règle, c’était la ligne n° 4, Nord-Sud. Avec un prolongement côté nord : le train Epinay Paris. Pas côté sud, comme il le pensait depuis le début.

Il s’agita sur son siège.

— Monsieur le Divisionnaire, dit-il en découvrant ses dents dans un sourire carnassier, c’est vous qui aviez raison et moi qui avais tort. C’est le métro et le train qui nous conduiront au meurtrier. Pas les seins de ses victimes en puissance.

En quittant le 36 quai des Orfèvres, Aimé Brichot eut une grimace. Le ciel au-dessus de l’île de la Cité était plombé. Une humidité poisseuse, annonciatrice d’orage qui allait rafraîchir un peu la canicule sous laquelle Paris sommeillait, comme écrasé.

— Quel temps pourri, grogna-t-il. Ou il fait trop chaud, ou il pleut. Et il paraît qu’on vit dans un climat tempéré !

Exactement la réflexion que se faisait Siegfried Taupin, à trente kilomètres de là, dans sa maison de l'an 2000. Seulement lui, il avait de bonnes raisons de se plaindre. Les jointures de sa jambe gauche étaient gonflées, du genou au cou-de-pied. Une douleur-baromètre qu'il connaissait bien et qui lui gâchait son plaisir : Karen était revenue dans l'après-midi, et elle avait repris son travail d'employée de maison consciencieuse. En ce moment, dans la cuisine, elle préparait le dîner de son patron célibataire.

Elle s'était même excusée d'avoir découché la nuit dernière.

Chassant les moustiques qui devenaient comme fous à l'approche de l'orage, il se dirigea en boitillant vers son laboratoire.

Le refuge de ses rêves.

Pas seulement professionnels.

Il sifflotait l'ouverture du *Vaisseau Fantôme.* Pur contentement de savoir sa « Bo Derek » des fjords revenue au bercail.

Matée.

Le retour de la Danoise ne lui avait même pas paru bizarre. Depuis qu'une fièvre jusqu'ici inconnue s'était emparée de lui, il n'était plus capable de se poser les questions les plus élémentaires.

CHAPITRE VIII



A Montcresson, un « orage » insoupçonné avait commencé à s'amonceler pour Siegfried Taupin dès qu'il avait quitté sa Porsche 928 S or métallisé dans le parking situé devant la gare, et qu'il s'était dirigé en boitant vers les guichets.

Absorbé par ses pensées. Taupin avait trois sujets de satisfaction : d'abord son costume noir à fines rayures bleues, de coupe classique, avec cravate club à écussons de chez Burburrys. De quoi faire pâlir d'envie un Aimé Brichot dont il ignorait l'existence même. Ensuite, le coup de fil reçu ce matin, très tôt, du secrétariat du ministère de la Défense, lui fixant rendez-vous pour l'après-midi même. Enfin, ses projets de recherches sur les silos nucléaires alimentés par photopiles, bien au chaud dans l'attaché-case tête-de-nègre, lequel avait été vidé préalablement de l'arsenal de ses folies.

Aujourd'hui était un jour sans « folies »…

Provisoirement maître de lui, il allait négocier des subventions gouvernementales que le COMES distribuait au compte-gouttes aux organismes publics et parapublics désireux de s'équiper en « solaire », mais qui ressemblaient plus à des aumônes faites du bout des doigts à des bataillons de nécessiteux.

Rien à voir avec la bête haletante qui, hier matin massacrait les seins de Karen Blixen.

Parfait dédoublement de personnalité à faire se retourner dans leur tombe tous les pères fondateurs de la psychologie pathologique, Freud en tête évidemment.

Siegfried Taupin claudiqua vers la porte d'accès au quai. A l'avant, vers le wagon des Premières classes.

Au même moment, « l'orage » prenait d'abord la forme d'un break Daf Variomatic, stationné devant la gare, pas loin de la Porsche or métallisé. Au volant du break, quelqu'un surveillait ; apportant un intérêt tout particulier à ce que Siegfried Taupin prenne réellement le train de midi cinquante-cinq, dont chaque tour de roue le rapprochait de sérieux ennuis qui se préparaient pour lui…

Maintenant, « l'orage » planait sur le laboratoire de la villa Phébus. Sur le toit, les capteurs solaires en tôle ondulée galvanisée, peinte en marron foncé mat, recevaient une sérieuse douche céleste qui les empêchaient de remplir la fonction pour laquelle ils avaient été posés là.

Mais les « visiteurs » du laboratoire n'étaient pas venus pour admirer les performances techniques de Taupin en matière de domestication de l'énergie solaire.

Ils avaient des préoccupations beaucoup moins écologiques.

Karen Blixen n'avait eu aucun mal à ouvrir la porte du laboratoire de son patron. Elle avait tout simplement gardé la carte magnétique qui en commandait l'ouverture, volée la veille dans la poche du pantalon de Taupin envoyé provisoirement au pays des rêves par un coup de genou bien placé.

Il n'avait pas osé la lui réclamer hier soir quand elle était rentrée, ni même ce matin. Ce qui l'aurait obligé à faire allusion à des événements plutôt cuisants pour l'un comme pour l'autre.

De toute façon, elle la lui aurait rendue de bonne grâce. Alain Leiris, son amant depuis quelle avait débarqué à Paris pour y faire ses études, en avait fait faire un double dans l'après-midi d'hier.

— Tu ne trouves rien qui ressemble à un coffre ? grogna Alain Leiris, en train de déblayer sur une étagère un tas de gadgets solaires inventés par Taupin, et dont les brevets lui rapportaient des bénéfices confortables.

Karen était en train de déplacer un four à héliodon pour inspecter le mur, derrière.

— Rien, mon chéri, dit-elle avec son accent chantant.

Ce n'était pas sans malaise qu'elle était entrée ici, dès qu'Alain, revenu en trombe de la gare, lui avait confirmé le départ de Taupin pour Paris. Elle avait de très mauvais souvenirs, ici. Avec un prélude wagnérien à lui faire dresser les cheveux sur la tête si un riche amant, plus tard, insistait pour l'emmener écouter *la Tétralogie* à Bayreuth, en Haute-Franconie (République fédérale allemande). Des souvenirs qui lui cuisaient les seins. Rien à voir avec les coups de ceinture que lui avait administrés Alain, quelques heures après, pour la punir d'avoir abandonné son poste sans sa permission. Là, elle avait fait une faute, elle méritait d'être corrigée. C'était dans l'ordre des choses. D'ailleurs, ensuite, Alain lui avait tout fait oublier, en la prenant comme elle voulait, comme elle aimait. Sans la déshabiller. En laissant seulement son pantalon sur ses genoux et en la courbant, mains emprisonnées derrière le dos, sur la table de la salle à manger, dans la fermette restaurée en chalet suisse louée pour l'été, à cinq cents mètres de la

villa Phébus. Un plaisir qu'il était le premier à lui donner complètement, totalement.

Depuis le premier jour. Sans doute parce que leurs fantasmes se rejoignaient. Elle, son fantasme de violée. Lui, son fantasme de violeur. Elle ne supportait pas d'être prise autrement qu'à demi vêtue. Normal : adepte fervente du naturisme intégral, le déshabillage total avait perdu pour elle son érotisme. A l'inverse de la plupart des gens qui vivent les trois quarts du temps habillés, elle, il fallait qu'elle se rhabille pour connaître le plaisir.

Elle se releva, se tourna vers Alain. Malgré la pénombre presque totale dans laquelle baignait le laboratoire, rideaux de velours tirés, ses yeux s'étaient peu à peu habitués. Elle vit le dos musculeux de son amant qui tendait le blouson léger, de couleur beige. Il était en train de compulser des monceaux de documents, espérant mettre enfin la main sur ce qu'il cherchait.

— Alain, dit-elle timidement.

Il ne l'entendait pas, absorbé par son travail.

Le sentiment insolite de leur présence dans ce laboratoire interdit fouetta le long corps bronzé de Karen. Une onde de désir complètement hors de propos, vu la situation, la fit vaciller.

— Alain, répéta-t-elle.

Toujours pas de réponse. Alors, pour attirer son attention, elle avança ses mains fines vers une table et fit glisser à terre plusieurs lentilles. Celles-ci s'écrasèrent avec un tintement de vaisselle brisée.

— Espèce de conne, gronda Alain en sursautant. Tu ne peux pas faire attention ?

Il était extrêmement grossier, quand il lui parlait. Elle aimait ça. C'est ce qui l'avait séduite, le jour où elle l'avait rencontré au *Babel*, un café situé en face de la Cité Universitaire, boulevard Jourdan. Il ne lui avait pas caché qu'il était là pour draguer l'étudiante fraîchement débarquée de l'étranger. Elle l'avait suivi dix minutes plus tard chez lui, dans sa chambre de la rue des Ecoles.

C'est huit jours après qu'il avait commencé à lui parler de son grand projet…

— Alain, dit-elle, cherchant ses mots. J'ai envie. Ici, tout de suite.

Ça, en français, elle connaissait.

Déjà, sans attendre de réponse, elle se baissait vers la table délestée de ses lentilles. Dos tourné à son amant, elle souleva sa jupe en coton léger aspect lin, découvrant ses fesses qu'elle entrouvrit à deux mains.

Alain Leiris contempla placidement le spectacle du sillon sombre partageant le postérieur de la Danoise.

— Conne, répéta-t-il, très Belmondo dont il avait le nez cassé et les lèvres épaisses. Tu es complètement allumée ou quoi ? On cherche dans tout ce matos[2] des documents qui vont rapporter des millions à l'Organisation, et toi, tout ce que tu trouves, c'est de demander de te mettre !

— J'ai envie, répéta Karen, toujours dans la même position, la voix étouffée par les plis de sa jupe rabattue sur son dos et sa tête.

Alain Leiris s'avança, roulant des épaules.

— Idiote, dit-il d'une voix tendre et plus polie. Pense aux autres, pense à tous ceux qui attendent ce fric pour monter des opérations d'envergure qui vont réveiller l'Europe endormie dans son confort bourgeois. Il y a un temps pour tout. En ce moment, on est en train de se constituer notre trésor de guerre, pas de s'envoyer en l'air. Reconnais que j'étais bien inspiré quand je t'ai fait entrer ici comme bonniche. Tu penses bien, avec les indicateurs que nous avons un peu partout, les contacts de Taupin avec la Défense nationale ne nous ont pas échappés. Des travaux comme ceux qu'il est en train de faire sur les photopiles pour missiles valent une fortune. Dès qu'on les aura vendus, l'Organisation pourra s'acheter un véritable arsenal. La Bande à Baader, c'était des bricoleurs. La preuve, ils sont tous morts en taule. Nous, on va faire ça sur une plus grande échelle. Et toi et moi, on aura bien mérité de la Révolution.

Karen s'était calmée, émue comme à chaque fois que son amant lui parlait de leur « mission ». Un peu honteuse, même, d'avoir pensé à la bagatelle dans un moment pareil où ils tenaient l'avenir du mouvement terroriste européen entre leurs mains, comme répétait souvent Alain. Là-dessus aussi, ils s'étaient tout de suite parfaitement entendus, quand ils s'étaient rencontrés. Sous ses allures de « fille du mois » pour *Lui* ou *Penthouse,* Karen couvait des idéaux subversifs dont les retombées sanglantes n'étaient qu'un détail négligeable à ses yeux, en regard de la perspective de société anarchiste, sans classe, dont elle rêvait. La Bande à Baader et les Brigades rouges italiennes pataugeaient lamentablement dans

le bricolage. Sans parler des Autonomes français. Des vrais boy-scouts. Alain, lui, voyait plus loin. L'Organisation à laquelle il appartenait s'attaquerait beaucoup plus radicalement au mal. De temps en temps il évoquait des noms fabuleux : Kadhafi, l'appui de la Libye, les camps d'entraînements palestiniens… Le grand terrorisme à l'échelle internationale… Pour lequel il fallait beaucoup d'argent. D'où l'opération Taupin destinée à financer des achats d'armes. Un simple vol de documents, relevant de l'espionnage industriel, qui, ferait rentrer dans les caisses de l'Organisation des centaines de millions, quand ils auraient vendu lesdits documents à une puissance étrangère. De ce côté-là, d'ailleurs, les clients ne manquaient pas.

Hormis Alain, Karen ne connaissait aucun des membres de l'Organisation. Question de prudence.

Le cloisonnement des réseaux, comme pendant la Résistance. Comme cela, aucun danger de « fuite ». Alain lui-même, d'ailleurs, d'après ce qu'il disait, n'avait de contacts qu'avec deux ou trois d'entre eux.

Elle le regarda, ardente comme une *passionaria.*

— Excuse-moi, dit-elle.

Il sourit, le pouce glissant sur ses lèvres épaisses.

— Si on trouve les documents, concéda-t-il, on fera tout ce que tu voudras. Même ici, si tu en as envie.

Elle se remit au travail avec ardeur.

Cinq minutes plus tard, Alain jurait de nouveau très grossièrement. Son visage de beau voyou vaguement négroïde à dix centimètres du mur, il venait de faire glisser une plaque presque invisible. Laquelle recouvrait une paroi d'acier au tungstène, pourvue d'une minuscule fente.

Le coffre.

Parfaitement camouflé dans le mur. S'il ne s'était pas fié à la sensibilité du bout de ses doigts, il ne l'aurait jamais découvert.

— C'est là, expliqua-t-il en parfait spécialiste à Karen, qui s'était approchée. Seulement, tu vois, pour ouvrir cette plaque d'acier, il faut aussi une carte magnétique. Et cette carte-là, ni toi ni moi ne l'avons. Sans compter qu'après ouverture, il y a encore un système d'alarme à débrancher. Puis une porte blindée, avec serrure à pompes incrochetables. Enfin bref, un petit chef-d'œuvre signé Fichet-Bauche, le roi de la sécurité

en matière de coffres. Il a peut-être de drôles de manies, le roi du solaire, mais il n'est pas complètement idiot. Le contraire m'aurait étonné, d'ailleurs.

Il réfléchissait très vite. Evidemment, aucun coffre n'est inviolable, il en savait quelque chose. Les cartes magnétiques, les clés les plus sophistiquées, sont disposées dans des dossiers, chez les constructeurs et les vendeurs. Indispensable, pour les reproduire, si par hasard l'utilisateur les perd, ou si on les lui vole. Dans un cas comme celui-là, il n'y avait pas trente-six solutions : il fallait contacter un des ouvriers qui avaient installé le coffre. Ou un employé aux archives de la société à qui Taupin s'était adressé. C'était faisable. Seulement, ça demanderait du temps.

Et lui, Alain Leiris, il était pressé. Très pressé de quitter la France pour toujours avec un paquet de millions. Sa petite dot pour redémarrer à zéro, ailleurs.

— On file ! décida-t-il, de très mauvaise humeur. J'ai besoin de réfléchir.

En retraversant la pièce, il heurta dans le noir une sorte de caméra posée sur une table, au milieu du laboratoire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? grogna-t-il.

Il se pencha. La « caméra », en métal et plastique verdâtre, n'était pas un appareil à prises de vue normal. La forme générale de l'objet lui fit tilt dans la mémoire.

— Un laser, murmura-t-il. Ça c'est marrant. Tu savais qu'il se servait de ce genre de matos ?

Il s'accroupit près de l'appareil, se souvenant de ses études d'informatique, abandonnées cinq ans plus tôt pour d'autres activités plus lucratives qui lui avaient valu l'attention toute spéciale des services de police. Le seul bon moment de sa vie, finalement, l'informatique. On lui avait appris à se servir des lasers – en anglais : *Light amplified by stimulated émission of radiations*[18] – pour stocker, par reproduction holographique, c'est-à-dire en trois dimensions, toutes sortes d'informations. On pouvait en stocker plusieurs centaines de milliards sur un centimètre carré, et les reproduire ainsi à l'infini, ou les effacer totalement.

Un instant, il oublia les documents de Taupin, repris par de vieux souvenirs du temps où il n'était pas encore un voyou.

— Marrant, répéta-t-il en s’intéressant à une série de grandes plaques d’environ un mètre de côté, peu épaisses, translucides, avec une matière gélatineuse, genre émulsion, à l’intérieur. Il bricole aussi dans l’holographie…

Les grandes plaques – genre plaques photographiques – étaient effectivement des hologrammes, c’est-à-dire des reproductions d’images en relief. Une technique qui n’en est encore qu’à ses premiers balbutiements, mais qui est en train de révolutionner aussi bien l’industrie que l’architecture ou la médecine.

Il disposa une des plaques face au laser et actionna celui-ci sous l’angle approprié. Avec des gestes de parfait spécialiste.

Immédiatement, dans l’obscurité, le faisceau lumineux rectiligne alla frapper la plaque. Une projection de maquette en trois dimensions apparut. Tous deux la reconnurent tout de suite : la villa Phébus. Avant de la construire, Taupin s’était servi d’hologrammes pour en obtenir la représentation visuelle, alors qu’elle n’existait encore que sous forme de chiffres. Ces derniers avaient été confiés à un ordinateur spécialement programmé pour restituer ces chiffres en réflexion d’ondes lumineuses, lesquelles, à leur tour, grâce au laser, devenaient une sorte d’immense diapositive projetée en trois dimensions.

Karen étouffa un cri. Ça tenait du magique. En tournant autour, on avait vraiment l’impression que la maquette existait, au milieu de la pièce, détachée de la plaque, justifiant amplement la signification étymologique du mot holographe : en grec, « image totale ». Ce n’était même plus une image. C’était un objet qu’on avait envie de toucher, de palper, de prendre et de soulever entre ses mains.

Elle ne put résister à l’envie d’avancer les doigts, mais elle ne rencontra que le vide. Une illusion fabuleuse.

— La suivante, ordonna Alain, très démonstrateur en train d’essayer de convaincre un acheteur réticent des applications potentielles infinies de la technique holographique.

Ils s’attendaient à tout sauf à ça.

La chose qui surgit dans les ténèbres, en relief jusqu’au moindre détail, était une femme. Nue.

Coupée à la taille, elle exhibait en riant des seins qui occupaient presque la superficie de son torse, comme sortant de la plaque pour dresser vers le

spectateur, au milieu des aréoles, deux pointes dures et tendues qu'on avait irrésistiblement envie de caresser, de pincer ou de mordre, selon le degré de fantasme qu'on entretenait, à propos de ce genre d'attribut féminin.

Un effet à couper le souffle.

Karen et Alain restèrent silencieux cinq bonnes minutes. Dans le labo, il ne semblait plus y avoir que ça, cette paire de seins plus vraie que nature, brillant dans le noir, rayonnant de toute la luminosité de sa chair riche, généreuse, gonflée de vie.

Karen se déplaça légèrement. Elle eut l'impression hallucinante que la femme « hologrammée », là-bas, bougeait aussi. Elle vira sur les talons jusqu'à se trouver de biais par rapport à l'image, revint sur ses pas, recommença. Oui, elle bougeait, respirait, battait des paupières, ouvrait et refermait la bouche. Un sentiment de vie incroyable. Ses seins, surtout, montaient et descendaient, au fur et à mesure du déplacement du spectateur, au rythme d'un souffle précipité. L'hologramme était animé.

Techniquement, ça s'appelait un hologramme « multiplex ».

Quelque chose d'inouï comme de l'hyperréalisme en relief et en mouvement. Avec en plus un côté ectoplasme, fantomatique, qui ajoutait au sentiment de trouble. Comme à l'apparition d'un esprit par un médium.

Ce fut Alain Leiris qui s'arracha le premier à l'envoûtement.

— On n'aura pas complètement perdu notre journée, grogna-t-il, satisfait. J'ai vraiment besoin de réfléchir à tout ça. Ça fait beaucoup de nouveau, tu ne trouves pas ? On revient du front[19], non ?

Il éteignit le laser et les seins monumentaux disparurent. Il n'y eut plus, dans l'ombre, qu'une vulgaire plaque photographique ressemblant à toutes les autres.

Karen frissonna. Comme si l'apparition avait vraiment été celle d'un fantôme.

Elle se souvint de ce qu'elle avait subi, ici, par terre.

Pour la première fois, elle se dit que son amant l'avait peut-être entraînée dans une drôle d'histoire.

Un second « orage » se préparait pour Taupin sous les verrières poussiéreuses de la gare du Nord.

Il prenait, cette fois, la forme de deux visages d'inspecteurs de police. L'un athlétique, les cheveux noirs bouclés et la souplesse du ceinture noire de judo qu'il était, deuxième dan ; l'autre chauve et plus petit, mal à l'aise dans un costume de dacron anthracite que l'averse avait achevé de froisser en forme de serpillière.

Ils étaient là depuis huit heures du matin à regarder arriver les trains et défiler les voyageurs. Avec, dans les rétines, une image, une seule. Le croquis esquissé la veille par Marthe Simonescu. Qu'ils comparaient désespérément avec chaque voyageur. Tout en essayant d'avoir l'air de deux Parisiens en train de guetter leur vieil oncle de province.

Un travail qui était tout ce qu'on voudra, sauf exaltant.

— J'ai l'impression que je vais me mettre à ruminer, maugréa soudain Brichot en profitant d'un entracte entre deux fournées de populations banlieusardes pour essuyer les verres de ses lunettes Amor.

— Pourquoi ? demanda distraitement Corentin sans lâcher des yeux le quai 22 où était annoncé un convoi en provenance de Beauvais. Avec, entre autres, un arrêt à Epinay. La gare où était montée Marthe Simonescu. Et où elle avait rencontré pour la première fois le boiteux au nez rouge.

— A voir passer les trains, je me sens devenir vache, c'est tout, dit Brichot en chaussant de nouveau ses lunettes.

Il émit quelques borborygmes involontaires côté estomac. Le petit déjeuner préparé par Jeannette était loin, et il n'avait rien avalé depuis. Il avait faim. C'était tout ce à quoi il pouvait penser.

Sur le quai n°22, la motrice du train Beau-vais-Paris vint effleurer presque silencieusement les butoirs, à quelques mètres de Corentin et de Brichot. Déjà, des voyageurs sautaient des marchepieds.

Ils se mirent à étudier chaque visage, l'un après l'autre, éliminant d'emblée les femmes, bien entendu. Ne négligeant personne. Ni vieux, ni jeunes, ni grands, ni petits. Ni prolétaires, ni bourgeois, ni cadres, ni employés, ni commerçants.

Un bruit assourdissant de haut-parleur s'éleva, résonnant sous les poutrelles métalliques soutenant les verrières de la gare. D'une voix sirupeuse qui s'efforçait d'imiter celle des speakerines d'Orly, mais avec beaucoup moins d'efficacité côté intonation érotique, quelqu'un annonçait qu'un autre train était retardé.

Soudain, Corentin serra le bras de Mémé.

Ce dernier suivit le regard de sa flèche. Un homme d'une quarantaine d'années avançait vers eux, attaché-case à la main, puis les dépassa, descendant les marches qui conduisaient au métro.

— Qu'est-ce qui te prend ? dit Brichot, tu deviens fou ?

Le voyageur avait environ quarante ans. Il avait peut-être la même silhouette étriquée que celle du voisin de Marthe Simonescu, dans le train Epinay Paris. Mais côté visage, c'était exactement le contraire. Au lieu des cheveux très noirs et mi-longs, une brosse drue et totalement blanche. Au lieu du triple menton, une mâchoire sèche et dure, sans un pli au cou. Au lieu du nez pustuleux et boursouflé, un nez certes plongeant, mais mince, avec une arête osseuse fine et rectiligne. Plutôt le Prince de Condé que Louis XVI, pour rester dans l'Histoire de France chère au chef de fabrication de la SODEP-2000.

Quant aux vêtements, rien à voir non plus : le signalement donné par Marthe précisait une veste et un pantalon dépareillés. L'homme qui venait de descendre du train portait, lui, un costume noir à fines rayures bleues très strict. Et une cravate sur laquelle Brichot n'avait évidemment pas manqué de loucher. Bref, c'était quelqu'un qui avait bon goût, puisqu'il avait le même goût que lui.

En tout cas, rien à voir non plus, de ce côté-là, avec le portrait robot supposé du fou pervers.

Seulement, il boitait…

Et Corentin avait depuis longtemps pris l'habitude de se fier à ses intuitions. Même celles qui paraissaient les plus illogiques. Ce qui était le cas.

— Il n'y a pas qu'un boiteux au monde, fit remarquer Brichot, de fort mauvaise humeur, rapport à son estomac vide qu'il estimait urgent d'aller remplir à la première brasserie venue.

— Peut-être, dit Corentin. Mais il n'y en a qu'un, jusqu'ici, qui me soit allé droit aux neurones. Comme si je l'y attendais. Tu vas le suivre.

— Quoi ? Mais ça va pas ? glapit Brichot, les yeux hors de la tête, voyant s'échapper la choucroute garnie qu'il se dorlotait en secret depuis une heure. Suivre ce type qui n'a rien à voir avec celui qu'on cherche ?

Sa voix se fit lourde de reproches :

— Boris, tu cherches à m'éloigner, c'est ça ? Avoue.

— Ecoute, souffla Corentin en sortant son paquet de Gallias, je me trompe peut-être complètement. Mais je te le demande, fais ce que je te dis. Au nom de notre vieille amitié.

Leur amitié, c'était quelque chose à quoi Mémé ne pouvait que répondre présent. Comme un officier de réserve bondissant au garde-à-vous au premier coup de clairon, il s'élança vers la bouche de métro.

— Boris, dit-il en s'arrêtant net, si jamais j'apprends que tu m'as envoyé suivre n'importe qui parce que tu t'es brusquement souvenu que tu avais un rendez-vous avec une fille, je ne te le pardonnerai jamais.

Le claquement de ses Churchs se perdit dans le brouhaha général. Corentin était retourné à son poste d'observation. Gêné. Une intuition, c'est bien joli, mais jamais encore il n'avait lancé son coéquipier sur une piste aussi fragile.

La station Palais-Royal fait partie des quatre-vingt-sept entrées Guimard inscrites en 1978 à l'inventaire des monuments historiques. Du nom de son créateur, l'architecte Hector Guimard, elle comporte une superbe balustrade de fonte scandée de motifs en forme de feuilles plates où la lettre M de « Métropolitain » nait d'une rencontre de courbes, parfait chef-d'œuvre du Modem Style. Au début de l'escalier, se dressent deux longues tiges courbées dont l'extrémité figure une fleur servant de globe lumineux. Entre les deux tiges, une plaque contient l'inscription « Métropolitain ». A l'origine, cette plaque était en pierre de lave. Elle a depuis été remplacée par une simple plaque de tôle.

L'inspecteur Aimé Brichot passa sous ce fantastique envol de rampes contorsionnées, de lampadaires bossus et d'escarboucles de bronze en forme d'yeux de grenouilles, avec une royale indifférence envers ces chefs-d'œuvre de l'art métropolitain début de siècle. Il avait d'autres chats à fouetter.

D'abord, ses Churchs presque neuves lui étranglaient les pieds. C'était la première fois qu'il marchait si longtemps avec, depuis qu'il les avait achetées. Une expérience cuisante. Deux changements interminables. A Strasbourg-Saint-Denis puis à Opéra. Sans la consolation des trottoirs roulants, comme à Châtelet et Montparnasse-Bienvenue.

Ensuite, son costume en dacron qui, dès la sortie à l'air libre, devant la station Palais-Royal, avait repris son allure de vêtement de noyé repêché après trois jours au fond de la Seine : la pluie ne se décidait toujours pas à cesser.

Enfin, l'impression d'une filature idiote, pour rien, sur un caprice de Boris. Une intuition, comme il disait.

Il avait passé trois quarts d'heure dans les boyaux de Paris à suivre un inconnu bien tranquille, et d'autant plus respectable qu'il portait une somptueuse cravate de chez Burburrys. Jugement tout personnel, mais que Brichot n'aurait jamais remis en question. Quand on s'habille chez Burburrys, est-ce qu'on peut raisonnablement être en même temps un détraqué qui chasse les femmes dans le métro pour leur piquer les seins ?

La seule chose qui lui paraissait bizarre, c'était ces deux changements, à Strasbourg-Saint-Denis et Opéra. Normalement, il aurait pu s'en épargner au moins un, en changeant à Châtelet et en prenant la direction Porte de la Villette. Ou, mieux encore, en changeant, tout de suite après Gare du Nord, à Gare de l'Est, en prenant la direction Mairie d'Ivry, directe pour Palais-Royal. Mais, après tout, chacun est libre de sillonner Paris en zigzag. Sans compter que le quadragénaire qu'il avait pris en filature ne connaissait peut-être pas très bien le réseau métropolitain. Ou qu'il avait tout simplement changé d'avis en cours de route.

Les doigts de pieds torturés dans ses Churchs, Brichot traversa la rue de Rivoli, passa sous les guichets du Louvre, longea la place du Carrousel, puis le quai des Tuileries, s'engagea enfin sur le pont de Solferino. Bizarre, bizarre, aurait dit Jouvet dans *Drôle de Drame.* De plus en plus bizarre. Pourquoi une telle trotte, surtout quand on a l'air de souffrir le martyre avec une jambe folle ?

Le quai Anatole-France, la rue de Bellechasse, le boulevard Saint-Germain. Depuis combien de temps ça durait ? Brusquement, Brichot accéléra. Le boiteux *made in London* avait tourné sur la gauche dans la rue Saint-Dominique. Quand Aimé y arriva à son tour, l'autre s'engouffrait dans un bâtiment administratif.

Brichot se rua. Devant la double porte à caissons vert foncé, un policier en tenue allait et venait, stoïque, sous la pluie.

Il se pencha pour lire la raison sociale, au-dessus du porche, gravée dans un cartouche en lettres d'or : Hôtel du Ministère des Armées.

Autrement dit, en termes pudiques : le ministère de la Défense.

Aimé Brichot avait beau avoir faim, avoir soif, avoir mal aux pieds et ce qu'on appelle aujourd'hui des « états d'âme », rapport à l'utilité de sa longue filature, il n'en était pas moins inspecteur. A l'échelon 7 avec indice majoré 411 et supplément familial de traitement pour cause de jumelles. Il n'avait donc fait que son devoir d'inspecteur en pénétrant à son tour, sa plaque de policier à la main, dans le ministère de la Défense. Pour se renseigner sur l'identité dudit boiteux. Que l'on semblait d'ailleurs parfaitement connaître, ici. L'huissier lui déclina complaisamment ses noms et qualités : Siegfried Taupin, ancien chercheur au CNRS, ingénieur spécialisé dans les énergies nouvelles.

Brichot retourna moisir sous la pluie, dans son costume en dacron anthracite, avec plein de pensées écologico-policières dans la tête.

Il attendit l'ingénieur durant deux bonnes heures. Quand il lui emboîta de nouveau le pas, ce fut par pur acquit de conscience, et sans aucune conviction. Son intuition, à lui, ne l'avait pas trompé, au fond. Ce n'était pas un assassin qu'il avait filé, mais une haute personnalité qui traitait avec les sommités de l'Etat. Avec un péché mignon plutôt sympathique : dériver dans le métro, au gré de l'inspiration du moment.

Il le suivit malgré tout jusqu'à la station Saint-Sulpice. Tenaillé par l'envie d'abandonner la filature à chaque instant. Il ne sentait plus ses pieds. Mais ce n'était pas le pire. Il ne sentait plus non plus son estomac. Ou plutôt, il était devenu, lui-même, un immense estomac vide en train d'appeler au secours.

— C'est ridicule, j'abandonne.

Brusquement, il réalisa que Saint-Sulpice était sur la ligne qui conduit à la station Cité. La station où il descendait chaque matin pour aller à la préfecture de police, 36, quai des Orfèvres. Ce fut comme un soleil intérieur : il allait retrouver Corentin, s'asseoir, souffler enfin.

Il sortait déjà son ticket métallique Inutile de continuer à se cacher. Il avait perdu sa journée à filer un personnage au-dessus de tout soupçon. Il se

mit carrément derrière l'ingénieur, pendant que celui-ci introduisait son billet dans la fente située à l'avant du tourniquet à trois bras qui sert à contrôler les titres de transport des voyageurs. La main droite du boiteux s'attardait sur la surface métallisée de l'appareil, attendant que le billet lui soit restitué, cinquante centimètres plus loin, après un cheminement intérieur de sept cents millisecondes pendant lesquelles le minuscule bout de carton défilait devant un système de lecteur-codeur électronique.

Le regard de Brichot tomba distraitement sur les trois marques rouges à vif qui barraient la main droite de l'ingénieur anglophile.

Chez Aimé Brichot, ce ne fut pas un éblouissement, un coup de projecteur brutal, une révélation. Rien qu'une très lente intuition qui frayait lentement sa route à travers sa matière grise. Il se souvenait que la morte, Annie Maillol, avait en agonisant emporté sous ses ongles du sang de son assassin. Où aurait-elle pu le griffer, sinon sur la main qui l'avait frappée ?

Le métro dépassa Cité sans qu'il descende.

Il suivait de nouveau l'ingénieur Taupin.

Son intuition avait rejoint celle de Boris. Avec six heures de retard.

Il faisait nuit quand ils arrivèrent à Montcresson. Le long voyage en train avait dégrisé Brichot, repris par ses doutes. Absurde de fonder des soupçons sur des coups de griffes qui pouvaient aussi bien être ceux d'un chat. Il avait de justesse trouvé un taxi pour suivre la Porsche 928 S de Taupin, jusqu'à la villa Phébus qu'il n'avait fait que deviner dans la nuit, tandis que la double porte d'entrée se refermait toute seule.

Il se retrouva, bredouille, dans un village perdu à trente kilomètres de Paris. Avec une heure à attendre avant le prochain train.

Et toujours l'estomac vide.

Il ne remarqua pas qu'il était examiné des pieds à la tête par le conducteur d'un break Daf Variomatic. Qui était en train de se poser une question lancinante du genre : « Pourquoi diable ce bonhomme maigre, chauve et moustachu, a-t-il suivi jusqu'ici le type que je suis précisément, moi, Alain Leiris, en train de surveiller ? »

Il démarra, abandonnant Brichot à ses rêves culinaires frustrés et à ses crampes d'estomac.

Hanté par une angoisse : on était en train de le doubler pour mettre la main sur les recherches de Taupin.

Il allait falloir agir très vite.

CHAPITRE IX



Boris Corentin pianota le rebord caoutchouteux du volant de la R 16, prise le matin dans le parc des voitures banalisées de la PJ. Il se serait battu. Deux jours de perdus. Au point où ils en étaient, c'était peut-être l'enquête à l'eau. Mais il avait fallu deux jours pour remettre la main sur Marthe Simonescu, la dernière à avoir vu en face son futur agresseur. Et qui en avait donné une description très détaillée.

Par malheur, elle s'était absentée, ces deux jour-là, pour conduire ses enfants dans la Drôme, chez sa grand-mère à elle. Une vieille dame qui faisait des « confitures des quatre fruits » (cerises, fraises, groseilles et framboises, qu'on ne peut faire que durant un très court laps de temps dans l'année où ces fruits « rouges » sont mûrs ensemble) et qui était seule à savoir faire tenir Fabrice en place, en lui racontant des histoires de son enfance. Chez elle, rien n'avait changé depuis cinquante ans. Elle était née avec le siècle, en Roumanie, du temps où la Roumanie était encore un pays libre. Elle était venue en France très jeune, avec ses parents. Elle n'était jamais retournée là-bas. C'est sa fille, la future mère de Marthe, qui était repartie y vivre avec un haut dignitaire du régime communiste.

Idéalisme politique qui n'avait pas résisté aux charmantes réalités d'au-delà du Rideau de Fer.

— Quelle heure est-il ? grogna Corentin, d'une humeur de dogue. Ça doit bien faire deux heures, non ?

Il vira vers l'arrière de la R 16. Vu le nombre de bouteilles de Gini que Mémé avait descendues, son estimation devait être bonne. Brichot, les yeux

vagues, n’avait même pas répondu. Il était parti dans un rêve de sources d’eaux minérales gazeuses clapotantes dans une clairière parfumée et ombragée. Le soleil tapait dur sur le toit de la voiture. Normal, aux approches du 14 juillet. N’empêche que 30°, dans un véhicule immobile au bord d’une route de banlieue, ça donne soif.

— On perd notre temps tous les trois, reprit Corentin d’une voix radoucie, en se tournant vers Marthe, à sa droite. Excusez-nous.

— C’est moi qui vous demande de m’excuser, répliqua Marthe. Si j’avais été chez moi, à Epinay, on serait fixés depuis deux jours.

— Vous ne pouviez pas savoir, murmura Corentin.

Elle se détourna, troublée. Quand elle avait eu ce policier trop beau au téléphone, ce matin, son cœur avait fait tilt immédiatement. Elle s’était même préparée fébrilement en attendant Corentin qui devait passer la chercher. Et soigneusement maquillée : rimmel, rose aux joues, fond de teint, bouche dessinée au pinceau avec un rouge transparent Brugnon.

« On dirait que je vais à ma première surprise-party », s’était-elle dit, furieuse contre elle-même.

Parfaitement conscient – et flatté – des timides essais de séduction de sa passagère, Boris Corentin ne pouvait tout de même pas empêcher son esprit de revenir sur l’affaire. Tournant en rond dans la récapitulation des derniers événements. Vieux réflexe professionnel. Après la filature d’Aimé Brichot, ils s’étaient rendus dès le lendemain à Mont-cresson, au commissariat. Histoire d’obtenir quelques renseignements sur le nommé Taupin. Malheureusement, le commissaire Chabanis, malgré toute sa bonne volonté, n’avait pu leur dire que ce qu’il savait, c’est-à-dire à peu près rien. Ni la main courante du CIAT, où tout est consigné, ni les archives, copies de rapports, P.V. n’avaient pu les éclairer. Rien non plus à la gendarmerie ni à la mairie. Les fichiers d’état-civil leur avaient donné l’âge exact de l’ingénieur, quarante-six ans. Ainsi que sa situation de famille et son adresse. Mais celle-ci, Brichot la connaissait déjà.

En fait, Corentin commençait à en rabattre sur sa fameuse intuition, et se disait avec des remords qu’il avait envoyé, il y a deux jours, son coéquipier suivre inutilement un innocent. Qui d’ailleurs n’avait pas grand-chose à voir, physiquement, avec le coupable supposé.

Ses yeux noirs, qui ne cessaient de surveiller le mur d’enceinte de la propriété des Taupin, se bloquèrent soudain sur une porte latérale ombragée

de glycines, à droite du portail d'entrée.

Un petit homme maigre apparut.

Marthe le dévora du regard. Des cheveux de neige coupés ras. Une vieille veste en tweed, une chemise à carreaux, un pantalon de toile. Des chaussures fatiguées aux pieds.

Un visage osseux, avec un nez mince et plongeant.

Un pas vif, assuré, sans aucun soupçon de claudication.

Exactement le contraire de l'autre, du « vrai ».

Ou plutôt…

— On dirait que c'est son corps mais pas sa tête, murmura Marthe. Qu'on lui a posé une autre tête, si vous voyez ce que je veux dire…

Corentin voyait et ça n'arrangeait pas son humeur. En gros ça se résumait à deux mots : chou blanc.

— On rentre, grogna-t-il.

Le petit homme, de l'autre côté du trottoir, filait en direction du village. Parfait banlieusard allant acheter son journal, à onze heures du matin. Ils avaient quand même appris ça, avant-hier, quand ils étaient venus à Montcresson : que l'ingénieur allait presque tous les jours à la même heure acheter son journal. Beau résultat dont ils pouvaient être fiers.

Le moteur de la R 16 rugit. Une pression du pied un peu trop forte sur l'accélérateur qui trahissait l'état nerveux de Corentin. La première s'enclencha mal, en grinçant.

— Dégueulasse, dit Brichot en jetant une nouvelle bouteille de Gini sur la banquette. Elle est tiède, maintenant !

Essayant de se maîtriser, Corentin décolla lentement du trottoir. La R 16 se trouvait à quarante-cinq degrés lorsqu'il se figea.

— Qu'est-ce qui se passe ? ironisa Brichot, sombre. Tu as oublié quelque chose ?

Boris s'était statufié.

— Tu vois ce que je vois ? dit-il.

Les verres épais de Mémé accommodèrent en un dixième de seconde une silhouette de *playmate* à donner des arrêts cardiaques à Hugh M. Hefner, le directeur de *Play-boy,* qui en a pourtant vu d'autres.

Une fille longiligne, avec des jambes et des bras interminables prolongés par de longues mains fines et bronzées. Les cheveux libres, rejetés en arrière, lui faisaient un casque dor blanc. Brichot siffla intérieurement. Corentin, lui, fit du regard cinq allers-retours savants des pieds à la tête. Evaluant parfaitement ce qui dansait à chaque pas sous le tee-shirt blanc barré d'une inscription en rouge : GIB. Tandis qu'elle marchait, le « G » du tee-shirt se tordait légèrement vers la droite, puis c'était le « B » final. Pendant que la partie médiane, le « I », ondulait, pris de roulis. Sous les masses généreuses des seins le tee-shirt flottait, laissant un espace considérable entre l'étoffe et la peau. Exactement ce qu'il fallait à Corentin pour imaginer ses propres mains en train de venir soutenir par en-dessous cette poitrine extraordinaire qui n'en avait d'ailleurs pas besoin, vu qu'elle se tenait très bien toute seule, et sans effort. Sous le feu noir des prunelles de Boris, le reste de vêtements se volatilisa également. Le jeans à pinces, large en haut et serré sur les chevilles, aurait été trompeur pour tout autre que lui. Il vit exactement, en esprit ce qu'il ne moulait pas : à savoir des fesses hautes, musclées, creusées à droite et à gauche de deux fossettes profondes, comme deux poinçons. Le ventre plat aussi, et la toison de vraie blonde, presque transparente à l'intersection des cuisses nerveuses, bronzées et dorées à contre-jour d'un duvet blond vaporeux. Il avait peut-être vu, dans sa vie, deux ou trois filles seulement aussi belles que celle-là, qui venait de déboucher par la même porte ombragée de glycines que Taupin, trois minutes auparavant.

— GIB ? maugréa Brichot. What is it ?

— Je t'expliquerai, fit Corentin qui avait traduit en un éclair. GIB, c'est-à-dire : Good In Bed, autrement dit : Bonne Au Lit… Tu te souviens de la situation de famille de Taupin ? reprit-il.

Evidemment. Un fils de dix-neuf ans et une fille de onze. Qui sont d'ailleurs en vacances en ce moment avec leur mère dans le Midi.

— Déduction ?

— Déduction, grogna Brichot qui se souvenait de ses deux ou trois écarts extraconjugaux et qui se sentait des abîmes d'indulgence envers l'ingénieur anglomane : Taupin n'est pas de bois. Il profite que Madame est aux bains de mer pour vivre sa vie.

Corentin se chercha une Gallia. L'objection de Mémé se tenait.

Marthe Simonescu rompit le silence :

— Vous ne m'avez pas dit, commença-t-elle, qu'il avait une bonne à son service ? Une Danoise, je crois ?

Boris vira vers elle, sidéré. Décidément, l'ex-féministe était en progrès foudroyants.

Il n'eut pas le temps de lui répondre. Tous trois, tournés vers la lunette arrière, virent la longue fille blonde rejoindre Taupin, au bout de la rue bordée de pavillons à deux étages qui conduisait à la place centrale du vieux Montcresson.

La Danoise parlait à Taupin, avec beaucoup de gestes pour combler ses insuffisances de vocabulaire français. Taupin répondait. Avec des gestes aussi, pour se faire mieux comprendre.

Ce fut le dernier geste qui s'imprima à jamais au fond des rétines du trio en train de cuire dans la R 16 transformé en hammam.

La silhouette blonde se pencha vers l'ingénieur et, après s'être assurée que la rue était vide, posa un baiser rapide sur ses lèvres. Avant de remonter vers la villa « Phébus ». Du même pas dansant qui faisait tanguer, vingt centimètres en avant, le GIB du tee-shirt. Une « poitrine de rêve », comme on disait dans les mauvais livres. La poitrine d'Annie Maillol, la morte. Celle de Diane Brion. Celle de Marthe, assise à sa droite. Celle de toutes les femmes agressées dans le métro par le fou pervers depuis deux mois.

Marthe Simonescu regarda Corentin qui à son tour regarda Brichot.

— Finalement, grogna Mémé, tu as peut-être bien fait de me gâcher mon après-midi, l'autre jour, en m'envoyant filer ce type qui boite un jour sur deux, qui visite la moitié de Paris en métro et qui se tape une bonne à physique de star hollywoodienne pendant l'absence de sa femme. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On rentre, dit Corentin, satisfait pour la première fois de la journée, en imprimant au volant de la R 16 un demi-tour complet.

Il regarda Marthe.

— On rentre et, si vous le voulez bien, on vous invite à déjeuner. Je crois que vous l'avez vraiment mérité.

Marthe se cabra.

— Je n'ai pas besoin d'être payée, protesta-telle.

— Je n'ai pas dit que je vous payais, dit Boris. J'ai parlé d'amitié.

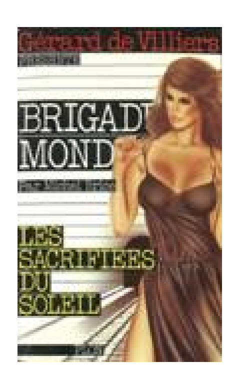
Elle sourit, se penchant vers Corentin. Ce qu'il apercevait dans l'échancrure de son tee-shirt à elle valait bien ce que cachait celui de la Danoise.

— S'il s'agit d'amitié, souffla-t-elle, alors je préfère ça.

Sa bouche s'approcha de celle de Boris.

Brichot, gêné, entreprit de décapsuler une nouvelle bouteille de Gini tiède.

CHAPITRE X



L'ennui avec *le Monde,* quand on n'habite pas à Paris, c'est qu'on le lit toujours le lendemain de sa parution. *Le Monde* est un quotidien du soir. Mis en vente vers quinze heures dans la capitale, il arrive vers vingt heures dans les lointaines banlieues. Trop tard pour Taupin, qui n'aimait pas changer ses habitudes. Il aurait mieux fait, sans doute, de changer de journal. Seulement voilà, il n'avait jamais pu en lire un autre. Résultat : les dernières nouvelles avaient toujours un petit goût de réchauffé.

Il se répéta cent fois cette réflexion, sur le chemin du retour vers la villa « Phébus ». Pour empêcher d'autres pensées d'arriver jusqu'à sa conscience. Oui, elles, étaient franchement désagréables.

Deux sujets de mécontentement qui s'étaient mijotés à son insu, trois jours plus tôt, pendant qu'il allait à son rendez-vous, au Ministère de la Défense. Rendez-vous qui, entre parenthèses, s'était déroulé exactement comme il l'espérait, les crédits de recherche allaient être débloqués. En haut lieu, on s'intéressait beaucoup aux travaux de Taupin. Un nouveau coup de téléphone, ce matin même, venait encore de le confirmer. Alors qu'il partait acheter son journal, Karen l'avait rattrapé pour lui dire qu'on lui demandait de rappeler le Ministère.

C'était son seul sujet de satisfaction. Par contre, un gros, très gros sujet de mécontentement lui bloquait l'horizon. *Primo,* la fouille en règle de son laboratoire. *Secundo,* la filature dont il avait été l'objet pendant tout l'après-midi, le jour de son rendez-vous au ministère de la Défense. Il était lui-même beaucoup trop habitué à la chasse au gibier féminin pour ne pas s'être rendu compte, presque tout de suite, qu'on le suivait. D'où le trajet en zigzag à travers le réseau métropolitain. Expérience concluante : le petit chauve binoclard ne l'avait pas lâché d'une semelle.

De quoi faire réfléchir quand on avait sur la conscience six poitrines féminines sauvagement transpercées sur des quais de métro ou de gare. Dont une touchée à mort. Ce que Taupin ne comprenait toujours pas : il s'était toujours bien gardé de frapper ses victimes au sein gauche. Trop de danger d'atteindre le cœur. Sa cinquième proie, celle dont il avait appris par *Le Monde* qu'elle s'appelait Annie Maillol, il l'avait visée comme les autres au côté droit. Comment avait-il pu la tuer ? Incompréhensible. *Le Monde* ne fournissait pas ce genre de détails sur les fait divers.

Il accéléra le pas. Son rhumatisme-baromètre indiquait le beau fixe. Soleil au zénith dans un ciel sans nuage. Il avait l'impression que les rayons tombaient droit sur la brosse drue de ses cheveux blancs. Le visant tout particulièrement, lui, Siegfried Taupin, ingénieur spécialisé dans le solaire.

Il longea le mur d'enceinte de la villa « Phébus » et s'engouffra sous les glycines de la petite porte grinçante, à droite de la grande actionnée par une cellule photo électrique.

Le front barré d'un pli de contrariété, il remonta machinalement l'allée qui conduisait au laboratoire.

Quand il releva les yeux, il eut l'impression qu'une masse de lave en fusion lui remontait du plexus transformé en puits éruptif.

Sur une pelouse du jardin, il y avait des massifs de fleurs qui, sur ordre de Madeleine Taupin, étaient intégralement blancs. Pétunias, dahlias, cléones et lavaters, sans compter les roses : fée de neiges, blanc double de Coubert, Virgo, Blanche Mallerin, Youki-san. Les espèces avaient été plantées de telle manière que, du printemps à la fin de l'automne, les parterres étaient fleuris en permanence, par rotation. Des premiers crocus aux derniers chrysanthèmes. Rigoureusement monochromes. Une éblouissante symphonie en blanc.

Et, au milieu, se détachait une silhouette intégralement noire.

Karen, dans la combinaison de caoutchouc qu'il lui avait fait passer de force, l'autre jour, et qu'elle venait d'enfiler elle-même, spontanément, sans mettre la cagoule. Son visage était la seule tache rose de sa silhouette. Sans compter les seins, sur lesquels vinrent se figer deux lueurs vitreuses : les yeux de Siegfried Taupin.

Il n'eut pas le temps de faire ce que son corps commandait pour lui : se précipiter sur elle, mains en avant, saisir les pointes sombres, les presser à les faire éclater, comprimer entre ses doigts les masses gonflées, les écraser, les étirer, les lacérer. D'une voix ânonnante d'écolière, Karen se mit à parler :

— La fouille du laboratoire, ne cherche plus. C'est moi.

Sous les yeux volcaniques de Taupin, elle se mit à expliquer ce qu'Alain Leiris lui avait fait apprendre par cœur. Après ce qui s'était passé entre l'ingénieur et elle, elle avait réfléchi. Evidemment, il lui avait fait mal, très mal. Mais s'il l'avait prévenue avant de ce qu'il aimait, elle n'aurait pas réagi comme ça. C'est la raison pour laquelle elle s'était enfuie. Mais elle s'était calmée, depuis. Pendant son absence, elle avait voulu en savoir plus. Elle avait même trouvé les hologrammes. Elle avait compris. Son truc à lui, c'était les seins. Pourquoi pas ? Elle aussi, elle avait des préférences. Elle comprenait très bien celles des autres. Ça l'excitait, même, cette impression d'être possédée sans l'être. C'est pourquoi elle avait remis la combinaison spéciale qui avait l'avantage de présenter la seule partie du corps féminin qui intéressait l'ingénieur.

— Tu fais de moi ce que tu veux, dit-elle.

Depuis son retour à la villa, elle le tutoyait comme il la tutoyait, puisqu'ils étaient amis, maintenant, et complices…

Elle lui avait tout raconté, sauf, bien sûr, la vérité.

Taupin se gratta ses égratignures, sur le dos de la main droite. Partagé entre la surpression qui grondait en lui au spectacle de la poitrine offerte sous son regard fuligineux, et un reste de prudence qui allait en s'estompant. L'« explication » fournie par Karen à propos de la fouille du labo lui suffisait, puisqu'elle le rassurait.

Restait la filature dans Paris. Coïncidence, donc, avec la fouille, au même moment, à Montcresson.

Que les deux événements ne soient pas liés le soulageait. Comme s'ils s'étaient anéantis l'un l'autre.

— Tu es une drôle de fille, murmura-t-il.

Il revit sa femme, leurs nuits, le long désert de son existence conjugale.

— La vie est mal faite, ajouta-t-il pour lui-même.

Le soleil continuait à lui vriller le crâne. Enfer caniculaire dans sa tête. Cataclysme volcanique dans son ventre. Et au milieu, une dernière petite lueur de raison qui vacillait péniblement. Trop faible, maintenant, pour démêler quelque chose dans le cauchemar où il se débattait. Il avait l'impression qu'un étau brûlant l'avait saisi aux tempes et les écrasait. Dans les odeurs lourdes des roses, comme pressées par la chaleur intense de midi, la longue silhouette noire de Karen avait l'air de s'être dédoublée. Il avança vers elle. Pas pour la saisir aux seins, comme elle le croyait. Pour l'attirer vers lui, par la main.

— Tu veux… Tout de suite ? demanda-t-elle.

Il fit un effort surhumain pour échapper au cratère torrentiel dans lequel il était plongé.

— Pas maintenant, balbutia-t-il. Je dois aller à Paris. Ce soir, on aura tout le temps.

La porte blindée à serrures à pompes parfaitement incrochetables était grande ouverte. De l'intérieur du coffre-fort qui avait fait le désespoir d'Alain Leiris, Siegfried Taupin se mit à sortir plusieurs objets qu'il disposa sur une des tables à tréteaux sur lesquelles il travaillait habituellement.

Il recula, jouissant du spectacle avec un léger tremblement de la lèvre inférieure.

La surface de bois blanc était hérissée de statuettes. Des reproductions d'antiques. Rien que des femmes. Et toutes dotées d'appas fabuleux. Il y avait là plusieurs Vénus néolithiques taillées dans le bois ou la pierre, dans

la nuit des temps, par des hommes de la préhistoire pour qui la fécondité de la femme était le symbole de la vie elle-même : Vénus de Willedorf, de Tursal, créatures mafflues aux appas géants, distendus par les grossesses, exagérés par la vision des artistes qui les avaient sculptées. La préférée de Taupin était la Vénus de Tursal, dite « acéphale » (sans tête). Elle n'était que ventre, fesses et seins. Rien qu'un nœud de bourrelets énormes, distendus, mais étrangement réalistes aussi. Une femme sans tête, qui ne serait qu'une poitrine démultipliée : le rêve de l'ingénieur.

Longuement, posément, Taupin caressa les surfaces polies des statuettes sorties du coffre inviolable où elles étaient enfermées comme dans le tabernacle d'une religion de la Maternité pervertie. La montée de lave basaltique recommença dans son ventre. Rapidement, il défit la ceinture de son pantalon, et emprisonna son sexe dans sa paume droite.

Une demi-heure plus tard, « rhabillée » normalement, c'est-à-dire totalement nue hormis un string de tricot dont la ficelle lui descendait entre les fesses, faisant encore plus parfaitement ressortir les deux hémisphères nerveux et haut placés que Corentin avait devinés, tout à l'heure, jusqu'au détail des fossettes, Karen Blixen téléphonait à Alain Leiris qui attendait son coup de fil, à trois cents mètres de là, dans la fermette chalet-suisse.

Le dialogue fut bref.

— Il vient de partir.

— En voiture ?

— Oui.

— Où ? A Paris ?

— Je ne sais pas, il ne m'a rien dit.

Elle raccrocha. Alain devait être en train de bondir vers la Daf et de foncer à la poursuite de la Porsche de Taupin. Elle se sentait heureuse. Alain, cette fois, ne la battrait pas. Elle lui avait scrupuleusement obéi depuis son retour à la villa « Phébus », débordant brusquement pour Taupin d'une tendresse dont il n'avait même pas paru surpris. L'étrange est qu'il n'avait pas essayé d'exploiter la situation. Quelque chose avait l'air de le préoccuper. Si ce n'était pas la fouille du laboratoire, comme elle s'en était assurée en lui faisant des « aveux complets », c'était quoi ?

C'est ce qu'Alain, filant sur la route aux trousses de l'ingénieur, allait essayer de savoir.

Elle gagna la serre de son pas dansant qui faisait aller et venir le bout de ficelle du string entre ses fesses comme une caresse parfaitement adaptée au sillon charnu dans lequel il était plongé. Tout de même, elle n'était pas tranquille. Si Taupin recommençait, ce soir, à la massacrer, elle n'était pas sûre de supporter ça jusqu'au bout. Même avec les menaces d'Alain en arrière-fond. Et même si c'était pour leur cause, pour l'Organisation. Ç'aurait été tellement plus facile de voler la carte magnétique de l'ingénieur, celle qui actionnait l'ouverture du coffre. Elle aurait bien trouvé un moyen d'y parvenir. Elle l'avait suggéré à Alain. Il avait refusé. Préférant la solution dangereuse pour elle.

Elle s'allongea sous le double vitrage de la serre, bras écartés, cuisses ouvertes, pénétrée de bout en bout par le soleil.

C'était un compliqué, Alain. Comme elle.

C'est pour cela qu'elle l'aimait.

Au volant de sa Porsche or métallisé, Taupin avait fait un énorme crochet, remontant jusqu'à Beauvais par la Nationale 327, puis, par les Nationales 31 et 16, redescendant vers Paris par Bresles, Clermont, Creil, Chantilly. Enfin, il avait rejoint Senlis et avait passé le péage pour s'engager sur l'autoroute A 1, celle qui relie Lille à Paris. Deux heures et demie de tours et de détours à travers une banlieue coupée de champs de blé ou de colza et de forêt grignotées année après année par les grands ensembles.

C'est pour se remettre les idées en place que Taupin avait effectué cette énorme « promenade ».

Pas pour s'assurer qu'il n'était pas, une fois de plus, filé. Il n'avait même pas remarqué la Daf beige qui, un kilomètre en arrière, avait tellement de mal à le suivre.

Comme un oiseau de proie cercle interminablement avant de fondre sur sa cible, Taupin avait tourné dans les environs de Paris.

Maintenant, il fonçait sur la capitale.

Avec une seule idée en tête : Remettre « ça », avec une femme. Et que la victime le voie bien, qu'elle soit capable de le décrire en détail aux flics. Qu'elle donne un signalement précis de son visage. Afin que la police soit

enfin convaincue qu'il n'avait rien à voir, lui, Taupin, dans toute cette affaire.

Car c'était un policier, le chauve myope, qui l'avait suivi, l'autre jour, dans Paris, il en était sûr. Comment l'avait-on repéré ? Mystère. Ce qui était certain, c'est que s'il arrêtait tout maintenant, les soupçons s'aggraveraient encore contre lui. Il fallait donc qu'il continue.

Garé à l'ombre, dans le parking de la station service de Survilliers-Saint-Witz, quelques kilomètres avant Roissy, Alain Leiris soufflait. La Porsche ne l'avait pas semé, mais ça avait été tangent plusieurs fois. Impossible de savoir s'il avait été repéré. Enfin, il le tenait, maintenant. Et, dans le trafic de plus en plus dense au fur et à mesure qu'on se rapprochait de Paris, il risquait moins de le perdre.

Il se laissa glisser à demi sur la banquette, une Benson and Hedges entre les lèvres. Il n'y avait plus qu'à attendre que Taupin ait fini de satisfaire des besoins naturels dans les toilettes de la boutique située derrière les pompes à essence.

En fait de besoin naturel, Taupin était en train d'achever sa métamorphose.

Le masque qu'il avait lui-même fabriqué avec une matière plastique souple imitant parfaitement la chair était une petite merveille.

Rembourré à certains endroits du visage, en particulier aux joues, à la hauteur du nez et à celle du menton, il imitait à s'y méprendre les moindres imperfections de la peau : marbrures, couperose, rides, traces d'acné jamais totalement résorbées, grains de beauté, fines coupures laissées par le feu du rasoir sur une barbe dure, déjà un peu repoussée.

Le coup de génie, c'était d'avoir exagéré les défauts de la peau, surtout sur le nez. La plupart des masques de ce genre sont parfaitement décelables, surtout en lumière rasante, parce qu'ils sont trop lisses. Lui, il avait accentué les imperfections, se fabriquant un nez monstrueux, eczémateux, fissuré, boursouflé de vésicules. Dans sa figure, on ne voyait que cela. Toutes ses victimes s'y étaient trompées. Quant à ceux qu'il avait croisés,

dans les rues, dans le métro, ils s'étaient bien gardé de procéder à un examen attentif, si tant est qu'ils en aient eu envie. L'ignoble nez fabriqué de Taupin donnait envie de détourner le regard, ne serait-ce que pour ne pas blesser le malheureux qui était affligé d'un tel appendice.

Il était accroupi devant le siège des toilettes, sur lequel était posée sa mallette ouverte. A l'intérieur, une glace lui renvoyait sa nouvelle image. Sa gueule de fou pervers, et de meurtrier.

Il plaça soigneusement sa perruque noire mal peignée. Veillant à ce que les mèches recouvrent bien la jointure du masque en dessous du cuir chevelu. Au pire, on pourrait penser qu'il portait une moumoute. Il recula, s'examina, se décerna un *satisfecit.* L'effet était saisissant. Et pitoyable. Un de ces hommes laids et repoussants dont on se dit que leur existence doit être long martyre et une longue solitude.

Avant de refermer l'attaché-case, il vérifia que le reste de son arsenal était bien en place : trois longs poinçons effilés d'acier. Trois alênes servant à percer le cuir. Le jour où il avait tué involontairement Annie Maillol, il avait frappé avec la plus longue.

Il la regarda un instant, la caressa, en éprouva la pointe contre son index gauche. Ses yeux se voilèrent de cendre.

C'est celle-là aussi qu'il utiliserait aujourd'hui. Il l'enfouit dans la poche intérieure de sa veste de tweed.

Alain Leiris en était à sa troisième cigarette quand il jura brusquement. Là-bas, derrière les pompes à essence, la porte du magasin qu'il ne cessait de surveiller venait de s'ouvrir. Un homme aux cheveux très noirs, au visage large et rouge, se dirigeait vers le parking.

Rien à voir avec Taupin.

Sauf qu'il ouvrait la portière de la Porsche, s'asseyait devant le volant et tournait la clé de contact.

L'ancien intellectuel qu'était Alain Leiris était rompu au raisonnement dialectique en trois temps : thèse, antithèse, synthèse. Thèse : il devenait fou, il avait attrapé une insolation. Antithèse : il n'était pas fou du tout mais un inconnu était bel et bien en train de voler la voiture de Taupin. Synthèse : le « voleur » était Taupin lui-même. Grimé.

Il fit hurler en démarrant la boîte de vitesses du break Daf Variomatic.

Taupin roulait de nouveau vers Paris en respectant scrupuleusement les limitations de vitesse. Pas question de se faire arrêter : la photo de son permis de conduire ne ressemblait pas du tout au visage qu'il avait maintenant. Pas question non plus d'avoir un accident : la tête des médecins si on leur amenait un blessé en train de saigner sous un masque de plastique…

— *Venga*[20] répéta plusieurs fois Isabelita, dans sa langue natale.

Siegfried Taupin hésitait encore. Trop dépaysé pour être vraiment à l'aise. Son élément naturel, pour le genre de choses qu'il s'apprêtait à faire, c'était le métro. Les entrailles de la ville. Le contraire exactement du soleil. L'œil de Dieu, le maître incontesté de sa folie. Et le soleil tapait encore dur, à quatre heures de l'après-midi, sur les frondaisons du bois de Boulogne.

— *Venga,* répéta Isabelita. Tu as payé. Tu as le droit.

Elle parlait doucement, gentiment. L'accent espagnol de son pays natal, l'Argentine, mettait presque de la tendresse dans ses intonations. Rien à voir avec les prostituées habituelles, qui rudoient le client et n'ont qu'une envie : que ça finisse le plus vite possible et qu'on passe au suivant. Taupin, de ce côté-là, ne se rendit compte de rien. C'était la première fois qu'il avait affaire à une prostituée.

Ce qui aurait dû en revanche, mettre la puce à son oreille musicienne, c'était sa voix un peu rauque et basse, qui contrastait avec l'allure générale hyperféminine.

A peine sa voiture garée le long de l'avenue de Longchamp, Taupin s'était enfoncé au hasard dans les allées cavalières bordées de fougères qui montaient très haut sous les arbres. Il n'avait pas marché longtemps. Très vite, des filles étaient venues à sa rencontre. Il avait choisi la plus belle. Selon ses critères à lui : Isabelita portait un justaucorps de linon blanc théoriquement fermé par un zip jusque entre ses cuisses. Théoriquement, parce que le zip était bien sûr ouvert plus bas que le nombril. Les pointes du justaucorps, rabattues, retombaient à mi-seins, dévoilant une poitrine riche et plantureuse dont les aréoles n'étaient visibles pour le moment qu'à moitié, en demi-lunes.

Glissée dans la poche intérieure de sa veste, la main droite de Taupin se serra autour du long poinçon d'acier : l'alêne.

Arrêtée au milieu d'une espèce de clairière couverte de trèfles, Isabelita commença à faire glisser son justaucorps jusqu'à la taille.

— *Que quieres ?*[21] chanta-t-elle.

Elle écarta les cuisses, encore marquées par le justaucorps.

— *Asi ?*[22]

Taupin était statufié. Cette fille, dans la brume de chaleur, au milieu du bourdonnement des mouches… Et toutes les autres, autour, qui s'offraient aussi à des hommes…

— Ne bouge pas, dit-il d'une voix oppressée.

Très loin dans le bois, un coucou chantait. Et là-bas, près d'un chêne, un garçon d'une trentaine d'années en blouson de cuir, tenait à deux mains la tête d'une fille penchée contre son ventre. Il n'avait pas quitté sa Yamaha, toujours assis sur le siège, à califourchon, chevauchant à la fois sa machine et la femme. Taupin se rua d'une détente sur Isabelita. Ses deux mains avaient agrippé les seins de la prostituée.

— Ne bouge pas, répéta-t-il en soufflant.

Isabelita avait beau être douce et compréhensive, elle hurla quand il enfonça ses ongles au centre même de ses pointes de seins.

— Tu me fais mal ! glapit-elle. *Es loco !*[23]

Elle s'était redressée, mains protégeant sa poitrine.

— Laisse-moi faire, dit-elle en professionnelle. Je vois ce que c'est, ton truc. Tu as peur, je vais t'aider.

Déjà elle s'agenouillait contre lui et ouvrait une bouche ourlée de rouge, vaste comme une caverne. Il la retint précipitamment.

— Non, gronda-t-il. Pas ça.

Il dénoua ses mains qui s'étaient refermées sur lui, puissant et dur comme un pieu, avec un réseau de veines noueuses sous la peau rouge, tendue.

Alors seulement elle comprit ce qu'il voulait. Toujours agenouillée, elle le sentit s'approcher d'elle. Prévenant ses désirs, elle se saisit les seins, et

les referma, brûlants et lourds, autour de lui. Avec une science consommée, elle se mit à faire aller et venir sa poitrine puissante, élastique, dont les pointes s'écrasaient à chaque mouvement contre les cuisses et les aines de Taupin. Celui-ci commençait à gémir. Isabelita avait la plus belle poitrine de tout le bois de Boulogne. Normal : elle lui avait coûté près de dix mille francs.

Les injections d'hormones massives n'avaient pas suffi à Isabelita. Elle s'était fait greffer chirurgicalement sur un support de cartilage rigide un amalgame de tissus musculaires pris dans les mollets. Après ses opérations du nez et des pommettes, il ne restait plus à Miguel Lorca, argentin né à Buenos Aires il y a vingt-deux ans, qu'à subir la dernière transformation. La plus coûteuse, la plus vertigineuse. Celle qui ferait vraiment de lui une femme, là où, dans l'étranglement du justaucorps entre les cuisses, demeurait toujours un appendice atrophié mais tenace, et parfaitement déprimant. Comme un accident absurde de la nature.

Ce qu'ignorait Taupin, et ce dont d'ailleurs il se moquait éperdument. Son intérêt étant beaucoup plus haut, là où il allait et venait en ahanant.

Cette fois-ci, il n'eut besoin ni de l'ouverture du « Vaisseau Fantôme », ni de harnachement en caoutchouc noir, ni de projections holographiques. Il se mit à glapir d'une voix suraiguë, en inondant Isabelita jusqu'au cou, à longs traits.

En même temps sa main droite jaillit de la veste en tweed, armée du poinçon.

La douleur d'Isabelita fut si intense que son réflexe fut instantané. Ses griffes s'enfonçèrent dans le visage de Taupin. Presque aussitôt elle s'immobilisa, stupéfaite : sur la joue de son client, ses ongles avaient arraché une première peau, puis une seconde. La deuxième seule saignait.

Pas la première.

Alain Leiris resté dans sa Daf, garée avenue de Longchamp, pas très loin de la Porsche, ne vit que le dénouement en forme de course-poursuite. Taupin d'abord, méconnaissable sous son masque, pour tout le monde sauf

pour lui, bannière au vent, pantalon déboutonné. Puis une fille dépoitraillée, sein droit ensanglanté, qui glapissait des injures en espagnol. Puis d'autres prostituées rameutées par les aboiements de leur collègue.

Leiris décida de laisser filer Taupin, échappé de justesse aux bacchantes du bois de Boulogne. Il alluma une cigarette et se rapprocha, mine de rien, du groupe de filles qui jacassaient maintenant sur l'événement.

Karen Blixen émergea des eaux bleues de la piscine souterraine de la villa « Phébus » et se précipita vers le téléphone installé près du bassin. Les gouttelettes ruisselaient sur le velours doré de sa peau avant de tomber avec un bruit d'averse sur le dallage.

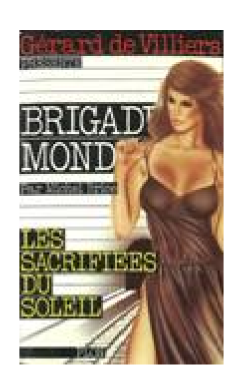
— Laisse Taupin faire tout ce qu'il veut de toi, ordonna Alain Leiris. Tu entends ? Tout. On le tient. Ecoute-moi bien. C'est quelque chose d'énorme…

Quand elle raccrocha, Karen n'avait plus envie de se baigner. Elle remit son tee-shirt et son jeans. Elle était blême. Ce qu'Alain venait de lui dire dépassait tout ce qu'elle aurait pu imaginer.

Elle savait maintenant sous le toit de qui elle vivait : un fou dangereux. Très dangereux.

Pourtant, elle ne pensait même pas à fuir. Et pas seulement par peur d'Alain. A cause, surtout, de l'étrange curiosité qui l'envahissait. Comme un vertige.

CHAPITRE XI



Sous la lumière crue du plafonnier, le laboratoire parut à Karen plus petit quelle ne l'avait imaginé, les deux autres fois, quand il était plongé dans la pénombre.

— Avance, ordonna durement Taupin en refermant la porte.

De la main droite, il actionna un petit appareil noir et cylindrique branché sur le commutateur du plafonnier. Un variateur, qui permet de moduler la lumière à volonté, jusqu'à ne plus laisser qu'un faible éclairage tremblotant, comme une bougie qui va s'éteindre. C'est ce que fit Taupin. Il tourna le variateur et la lumière décrût lentement. Maintenant, au plafond, le filament de l'ampoule rougeoyait, comme au bord de la panne, avec un imperceptible grésillement.

— Déshabille-toi, fit l'ingénieur en retirant sa veste qu'il posa très soigneusement sur le dossier d'une chaise.

Il était redevenu lui-même, physiquement. Poils blancs sur le crâne, cou d'oiseau rentré dans les épaules, joues creuses, nez en forme de bec d'aigle serpentaire. Avec, en prime, sur la pommette droite, un pansement. Dessous, une longue estafilade qu'il avait soignée, en rentrant, à l'alcool à 90°.

— Chaussures, ordonna Taupin.

Karen laissa tomber l'une après l'autre ses Adidas. Elle n'avait plus rien sur elle, maintenant. La lumière chancelante du plafonnier sculptait son corps, l'allongeant démesurément, plongeant ses reins et ses cuisses dans une ombre vertigineuse. Seuls sortaient les seins, qui semblaient accrocher les dernières lueurs électriques, et la toison dorée : un frémissement de boucles laissant apparaître, en transparence, le sillon charnu du sexe.

Taupin tourna autour d'elle comme un officier inspectant la tenue d'un soldat avant la visite d'un général à la caserne.

— Impeccable, décréta-t-il.

Les mains derrière le dos, il se mit à marcher de long en large devant Karen, ébahie.

— De tout temps, commença-t-il d'une voix altérée, les hommes ont su que le soleil était le principe primordial du monde. Le monde ne tourne que grâce à lui, c'est lui qui nourrit les hommes, il est la vie. Et la vie, sur cette terre, c'est ça.

Il appuya ses deux index sur les seins de Karen, enfonçant profondément dans les chairs élastiques. Il avait le regard fixe, halluciné. Karen commença à trembler.

— Je vais te raconter une histoire. La plus belle que la mémoire humaine ait enregistrée. Au commencement du monde, racontent les Aztèques, tout était noir et mort. Alors les Dieux se réunirent dans les ténèbres et cherchèrent qui aurait la charge d'éclairer cette nuit profonde. Deux Dieux se présentèrent. Mais, au moment de se jeter dans le brasier, le premier hésita. Il était lâche, il recula : il devint la Lune. Le second, lui, s'y précipita. Il devint le Soleil. Mais les Aztèques avaient compris une grande loi que nous avons oubliée : Si un Dieu s'est sacrifié pour nous donner la lumière et la vie, nous devons sans cesse, à notre tour, sacrifier la vie sur cette terre, pour le remercier, et pour qu'il continue à nous nourrir. La stupide mentalité des temps modernes a propagé l'idée que les sacrifices humains des Aztèques étaient des horreurs sanglantes…

Il s'arrêta, cambré, dérisoire devant la longue Danoise nue.

— Tu comprends ?

Elle fit oui de la tête, retenant son souffle. Alain avait dit d'accepter tout. *Tout.* Mais jusqu'où Taupin irait-il ?

Elle se sentit parcourue d'une onde de terreur.

Taupin se rengorgea, visage creusé par la lumière sourde, mâchoires nouées.

— Nous allons remercier le soleil, grinça-t-il entre ses dents. A la façon des Aztèques.

Attachée sur une chaise Karen revenait lentement à elle. Taupin l'avait assommée par derrière. Elle étouffa un cri en se voyant ligotée. Les cordes entraient dans tous les interstices de sa chair, du cou aux pieds, entre les cuisses, entre les seins, sous les aisselles. Pendant un quart d'heure, Taupin

l'avait ficelée méticuleusement, veillant à ne laisser pratiquement découvert aucun pouce de cette peau féminine qu'il ne voulait pas voir.

A l'exception, bien sûr, des seins.

— Parfait, décréta Taupin. A présent, nous allons passer aux choses sérieuses.

Ces choses « sérieuses » dont avait parlé l'ingénieur, Karen aurait bien voulu ne jamais savoir ce qu'elles étaient.

Elles atterrirent d'abord, à deux mètres d'elle, sur une des tables de travail à tréteaux, sous la forme d'un coffret en acajou à incrustations de nacre.

Taupin en fit sauter les ferrures.

A l'intérieur, rangées par dix, des fléchettes.

Anciennes, avec des poignées d'ivoire empennées. Mais munies de pointes, tout ce qu'il y a de plus classiques, parfaitement effilées et acérées.

Un jeu pour enfants. On lance les fléchettes vers une cible, et celui qui atteint le centre de la cible, gagne. Un jeu d'adresse.

Karen comprit immédiatement ce qui allait servir de cible.

Taupin jouait avec chacun de ces petits objets précieux en ivoire terminés par une aiguille redoutable. Il les soupesait, les examinait, les reposait.

— Tu as de la chance, ricana-t-il. Je ne me suis pas entraîné depuis des années. Je vais te rater, c'est sûr.

Il toussota.

— Enfin, on a tout notre temps. Je finirai bien par retrouver la main. J'étais très fort, autrefois, tu sais ?

Il craqua des articulations. Le « bruit de squelette », insupportable à Madeleine, sa femme.

— Tu es prête ?

Elle ne répondit pas, glotte paralysée. Malgré le bronzage, la terreur panique qui montait en elle avait réussi ce tour de force : la rendre blafarde, traits tirés, presque laide. Et dérisoire : elle n'était plus qu'une poupée emmaillotée de cordages. Avec les seins qui seuls étaient encore vivants. Et n'avaient jamais autant mérité le nom d'obus. Les cordes n'avaient laissé libre que cette partie du corps située entre la troisième et la septième côte, comprimant les seins à leur naissance, à hauteur du sternum, les faisant

jaillir d'autant plus droits et durs, comme deux ballons déformés au gré d'une main d'enfant.

Sous la contraction de ce corset de chanvre, les pointes dardaient, comme dans l'attente du plaisir.

Une proue de drakkar barbare sauvagement ficelée à l'avant d'un navire.

Le front de Taupin luisait, huileux de sueur. Il atteignait l'apogée de sa démence. Baignant jusqu'au cou dans l'élément favori de ses fantasmes : cette fille, là, à deux mètres de lui. Comme les victimes Aztèques livrées à l'insatiable et sanglant Dieu Soleil.

Il respira très fort en s'épongeant le front. De nouveau, dans la demi-obscurité, Karen entendait le souffle bestial, rauque, précipité, de l'ingénieur. Le souffle d'un grand fauve au moment de donner le coup de grâce à sa proie pantelante, après des heures et des heures de traque infatigable.

Elle le vit élever une fléchette en l'air, comme une offrande à l'astre dont la fréquentation l'avait peu à peu rendu fou, glissant lentement des travaux scientifiques les plus austères au fanatisme religieux le plus délirant.

Sa voix se mit à nasiller étrangement :

O Soleil, feu vers qui se soulève une vierge de sang.

Sous les espèces d'or d'un sein reconnaissant !

Deux vers de *la Jeune Parque,* de Valéry, qui lui remontaient de sa jeunesse, du temps de ses études, quand il pouvait encore se croire un homme comme les autres.

Ses yeux n'avaient plus rien d'humain, à présent. Vides, lumineux et striés comme ceux d'un chat.

Il lança la première fléchette.

Karen entendit l'émail de ses propres dents crisser.

La piqûre, juste sous le sein gauche, avait été intolérable. Une brûlure intense de deux secondes.

Puis la fléchette avait roulé à terre. Laissant une imperceptible blessure où perlait une goutte de sang.

Elle ferma les yeux. Des mouches volaient sous ses paupières.

Déjà, Taupin levait vers elle la seconde fléchette. Les iris de ses yeux dilatés, il fixait la « cible » *:* le centre de l'aréole gauche.

La fléchette atterrit à deux centimètres du point désiré.

Cette fois-ci, Karen hurla. Un long cri d'agonie qui dut réveiller les oiseaux endormis dans les arbres du parc.

La fléchette était restée fichée, sa minuscule pointe entrant dans la chair.

Karen eut envie de vomir. Un long spasme qui la secoua de bas en haut sans arriver jusqu'au palais, comme une vague d'équinoxe battant un rempart de granit sans le recouvrir.

La troisième fléchette.

Elle toucha le bord supérieur de l'aréole, s'enfonçant dans la peau plus sombre et grumeleuse.

— Bravo. En progrès, se congratula sombrement Siegfried Taupin, sourd aux hurlements de sa victime.

Il était calme, maintenant, très calme. Sa main ne tremblait plus.

C'est dans son cerveau que le cyclone soufflait. Dans un fracas pareil à l'écroulement des eaux à travers un millier de moulins.

— Quatrième fléchette, annonça-t-il en se cambrant.

Autour des deux « cibles » vivantes, points de mire de chair vulnérable, une tornade de visions galopaient. Le Vaisseau Fantôme wagnérien du Hollandais condamné à errer sur les océans approchait, spectral et noir, voiles couleur de sang. Dans un vacarme d'orchestre martelé entre ses tempes. La musique qui le faisait jadis se retourner, trempé de terreur, dans son lit d'enfant. La musique, cent fois remise sur l'électrophone par son père, qui était devenue pour lui le symbole de sa solitude et de sa détresse. Cette musique que son père faisait hurler dans la maison de toute la puissance des baffles, pendant que sa mère agonisait, couvrant ses cris d'un typhon wagnérien déchaîné. Il l'avait vue mourir pendant deux ans, maigrissant, le visage de plus en plus jaune paille au fil des jours. Un cancer du sein gauche, d'abord, opéré quand il était déjà trop tard. Puis le droit, tranché également par les médecins, au cours d'une opération désespérée. Le jour de sa mort, il avait sept ans. Caché derrière un rideau, il avait assisté à la toilette du cadavre. Deux bourrelets de cicatrices rouges à la place des hémisphères qui l'avaient nourri, quand il était bébé, qu'il avait caressés, dont il avait mâché les pointes, contre lesquels il s'était endormi. Alors qu'au fond de l'appartement, le fracas de la musique se déchaînait toujours, comme une tornade de malheur et de folie. L'âge où sa sexualité s'était

figée à jamais. Totalement et définitivement déréglée. Il ne pouvait jouir qu'en imaginant des poitrines torturées, massacrées, dans des tempêtes symphoniques et sacrificielles. Comme pour punir les autres femmes, toutes les autres, du martyre enduré par sa mère.

Par la suite, il avait essayé d'oublier. Ses études, son mariage, ses travaux scientifiques, sa réussite professionnelle et sociale l'y avaient aidé. Mais la sauvagerie de ses instincts était revenue peu à peu, sans même qu'il s'en rende compte. Et ça avait été l'éclatement final, le télescopage du passé et du présent, de ses souvenirs refoulés et de ses obsessions actuelles. La descente répétée vers les souterrains de Paris, un poinçon à la main pour percer les femmes, les faire souffrir, les punir. Que sa mère n'ait pas été la seule à souffrir. L'enfer…

Toutes ces images se catapultaient, cette nuit, culminaient dans une forme féminine réduite à merci, un corps admirable, fait pour les caresses, boudiné dans des cordages.

Karen.

Les aréoles des seins brûlantes et vermeilles comme deux soleils.

— Huitième fléchette, annonça-t-il, triomphant.

Il y en avait déjà trois qui étaient restées fichées dans la poitrine de la Danoise. Dont une plantée exactement à un millimètre du téton droit.

Le sang coulait par minuscules filaments des imperceptibles blessures, gouttant sur les cordages, imprégnant le chanvre.

Siegfried Taupin s'était courbé en avant, tout entier ramassé dans l'attention forcenée qu'il portait au nouveau projectile qu'il s'apprêtait à lancer, imaginant mentalement la trajectoire, corrigeant son tir à chaque fois. Il n'avait plus de cou, la tête enfoncée dans les épaules, les jarrets tendus, muscles noués à se rompre.

Le blanc de ses yeux était strié de sang. Des cernes charbonneux descendaient vers ses pommettes.

Quand la pointe l'atteignit, Karen se sentit soulevée par un raz de marée de douleur. Cette fois, la fléchette avait touché son but. Elle avait frappé exactement au milieu du mamelon, dans la petite fente imperceptible qu'en creusait le centre.

Le projectile vacilla, et se décrocha, tombant à terre.

Karen ne put surmonter le spasme qui envahissait sa gorge. Elle vomit, et s'évanouit.

— En progrès, en progrès, glapit Taupin.

Il saisit la neuvième fléchette.

— Nous sommes sur la bonne voie, dit-il. Dieu est content.

Derrière lui, la porte s'était ouverte silencieusement. Alain Leiris, aux aguets depuis le début, avait jugé que le martyre de Karen prenait des proportions trop dangereuses.

La manchette que Taupin reçut juste sous l'oreille le cueillit au moment où il se ramassait à nouveau pour viser.

Il s'endormit, interrompu net au milieu de sa folie.

CHAPITRE XII



Boris Corentin sourit en regardant la mousse de son demi descendre mollement entre les parois du verre, comme un soufflé qui retombe.

Pour la première fois, après vingt-cinq pas en arrière, l'enquête faisait un petit pas en avant. Grâce à un souteneur.

René Piccolini se tenait assis en face de lui, à la terrasse de *La Consigne,* un café du boulevard Montparnasse, face à la Tour. Respectueusement muet. Et satisfait de l'effet de sa petite histoire sur l'inspecteur Corentin.

Il fallait d'ailleurs avouer qu'elle n'était pas banale.

Piccolini s'était spécialisé dans un proxénétisme d'un genre un peu particulier : les travestis. Venus d'Argentine ou du Brésil. Et même parfois les transsexuels. Comme cette « Isabelita », qui avait eu affaire, la veille, au bois de Boulogne, à un drôle de client…

D'une voix un peu altérée, Corentin commanda un express. Après avoir avalé d'un trait son demi.

— Tu es sûr de ce que tu dis ? répéta-t-il.

Il ne voyait plus rien, n'entendait plus rien, ne sentait plus rien. Ni la canicule estivale, ni l'odeur du café que le garçon avait déposé devant lui, ni le bruit infernal des embouteillages, sur la place, en face de la Tour. Ni les filles qui passaient en décochant un regard oblique à ce consommateur trop beau et trop absorbé par un problème qu'elles ignoreraient éternellement. Ni même l'air de fête inhabituel de toute cette foule, à la veille du weekend du 14 juillet.

— Sûr, Monsieur l'Inspecteur, répondit Piccolini, toujours aussi respectueux, à voix basse. Et puis, j'ai vu la blessure. Pas grave, Isabelita n'a rien à craindre. D'ailleurs, je l'ai emmenée cette nuit se faire faire une piqûre antitétanique à l'hôpital. Mais, vous comprenez, je lis les journaux. Et l'histoire du métro, je la connais. J'ai immédiatement fait le rapprochement, c'est pas tous les jours que mes filles tombent sur un client de ce genre.

Il massacrait le filtre d'une Gitane à petits coups d'ongle.

Corentin se pencha vers son café.

— Et pour le masque ? La fille n'a pas rêvé ?

Piccolini le laissa plonger deux sucres dans sa tasse.

— Elle a vu la peau partir en lambeaux. Enfin, quand je dis la peau… Il lui a fallu du temps pour réaliser. Ça non plus, c'est pas tous les jours…

Il alluma la Gitane privée de son filtre.

— Il paraît que c'était un masque imitant parfaitement la peau. Avec toutes ses imperfections, tous ses défauts. Vous pensez bien que j'ai fait

répéter à Isabelita son histoire plusieurs fois, afin d'être sûr qu'elle ne délirait pas.

Corentin but une gorgée de café. Les travelos ont les nerfs fragiles. L'abus d'hormones, la drogue, souvent, pour faire passer les souffrances chirurgicales de la métamorphose. Et en plus, dans le cas des « filles » comme Isabelita, le mal du pays, la nostalgie encore exaspérée par une existence désaxée.

Mais là, il en était sûr, Isabelita n'avait pas menti. Il faisait confiance à Piccolini pour avoir pris toutes les assurances avant de le prévenir. Un indic de l'envergure de celui qu'il avait en face de lui ne part pas au front sans biscuit.

Ses poings se serrèrent.

— Un masque, répéta-t-il plusieurs fois. Comment ai-je pu ne pas y penser ?

Deux images tournoyèrent. L'inlassable signalement donné par les victimes du fou pervers. Ce nez obsédant, pustuleux, ces cheveux noirs, ce double menton. Le croquis, surtout, de Marthe Simonescu. Et puis Taupin, l'ingénieur Siegfried Taupin, avec ses cheveux blancs, son visage émacié et son nez osseux. Un homme au-dessus de tout soupçon qui fréquentait des gouvernants, qui traitait des affaires énormes, sur qui il n'y avait rien à dire, sauf qu'il boitait par intermittence et qu'il entretenait avec sa bonne de bien étranges rapports.

Et puis, ce matin, ces deux images soudain venaient de se télescoper, surimpressionnées, confondues.

Le masque…

Corentin massa des doigts ses paupières.

— Je vieillis, soupira-t-il. J'aurais dû y penser tout seul.

Sous la perruque noire, il y avait toujours eu des cheveux blancs en brosse. Sous l'appendice nasal en patate violacée du nez, l'arête fine et anguleuse du nez de l'ingénieur.

C'était lui qui avait traqué les femmes dans le métro, tué l'une d'elles, blessé les autres.

Lui, l'ancien Centralien spécialisé dans l'énergie solaire.

Corentin bondit, reposant sa tasse avec violence dans la soucoupe.

— Le sang ! gronda-t-il. Tu m'as bien dit que le travelo l'avait égratigné, non ? Il doit bien avoir gardé du sang sous les ongles ?

Les conclusions des analyses faites sur le cadavre d'Annie Maillol venaient de s'imprimer devant lui : un groupe rarissime, AB négatif. La preuve ultime.

Piccolini s'était levé, très pâle.

— Ne bougez pas, Inspecteur. J'appelle Isabelita. A cette heure-ci, elle doit encore dormir.

Quand il revint, cinq minutes plus tard, il s'abattit en face de Corentin, sombre.

— L'idiote s'est lavée les mains, évidemment, dit-il en tirant sur ses moustaches en crocs. Elle s'est même très soigneusement brossé les ongles, parce que ce type la dégoûtait particulièrement.

Corentin n'avait pas l'habitude de s'attarder sur les échecs. Surtout que, dans les cas présent, l'échec était loin d'être total.

— Ça ne fait rien, dit-il. Je me débrouillerai sans.

Il se leva, regardant le hareng avec, pour la première fois, presque une lueur d'amitié dans les yeux :

— N'oublie pas de passer à la fin du mois, dit-il. On s'occupera de ton condé.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda Brichot qui rangeait sa vieille Remington dans le placard après avoir tapé un rapport. Une antiquité grinçante et gémissante à laquelle il tenait comme à la prunelle de ses yeux. On pourrait demander tout de suite une commission rogatoire ?

« Normalement, ajouta-t-il, je suis en congé, demain, à cause du 14 juillet. Mais avec Jeannette et les jumelles, on n'a rien prévu. Alors, si tu as besoin de moi ?

Corentin se renversa sur sa chaise.

— Pas la peine, dit-il avec un demi-sourire. Demain soir, je vais danser. A Montcresson. Il doit bien y avoir un bal populaire, là-bas aussi, non ?

Avec le col de son imper relevé et froissé, façon Colombo, ses lèvres épaisses à la Belmondo et le macaron de police, au bout d'une chaînette, parfaitement imité, Alain Leiris pouvait à la rigueur faire illusion. Surtout en face de quelqu'un comme Taupin qui n'avait jamais eu affaire à la police

et dont la culture, dans ce domaine, se bornait à quelques films de série B américains vus dans sa jeunesse.

Maîtrisant parfaitement son émotion, l'ingénieur fit entrer le « policier » dans un petit salon tendu de Jok noir, ce qui avait pour effet de tasser étrangement les volumes.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il d'une voix très calme.

C'était la seule pièce de la maison meublée par Madeleine en « moderne ». Table basse à dalle de verre entourée de trois longs canapés Knoll signés Saarissen, couleur miel.

Leiris dut écarter plusieurs revues scientifiques pour s'asseoir.

— Pardonnez ce désordre, émit Taupin avec un petit rire. Ma bonne m'a lâché hier. Comme ma femme et mes enfants sont en vacances, je me retrouve célibataire. Vous voyez ce que je veux dire ? Whisky ?

Leiris refusa d'un geste, très policier dans l'exercice de ses fonctions qui n'accepte pas de trinquer avec un suspect. Sans quitter son imper, il s'appuya à l'un des accoudoirs du canapé dans lequel il s'était installé.

Enfin, il se trouvait en face de celui qu'il surveillait depuis déjà des mois. Pour le dernier acte. Fignolé avec un soin maniaque. La scène à laquelle il avait assisté la veille au bois de Boulogne, confirmée par le martyre enduré stoïquement par Karen, cette nuit, lui avait fourni le moyen de pression qui lui manquait. Une chance que, pour tromper son ennui, dans la fermette qu'il avait louée pas très loin de la villa « Phébus », il ait dévoré tous les journaux qu'il achetait par paquet de vingt chez le libraire de Montcresson ! Il avait ainsi suivi jour après jour l'affaire du *tueur fou du métro,* comme l'appelaient les journalistes.

Et hier, au bois de Boulogne, il avait fait instantanément le rapprochement. Aussi rapidement que Piccolini, le hareng d'Isabelita. Quoiqu'avec deux bonnes heures d'avance sur l'indic. Normal : il avait reçu l'information à sa source.

Il regarda l'ingénieur, debout en face de lui. Difficile d'imaginer que ce petit homme paisible et le forcené aux fléchettes d'hier soir ne faisaient qu'un. Sans compter le masque monstrueux du bois de Boulogne. Il avait du mal à penser qu'il était en face d'un type complètement « allumé », comme il avait l'habitude de dire. Un vocabulaire intellectua-lo-argotique qu'il était préférable d'oublier pour le moment. Il avait déjà eu pas mal de difficultés à se mettre mentalement dans la peau d'un flic.

Il appuya le bout de ses dix doigts en éventail sur le bloc de verre de la table basse.

— Vous avez une bien belle maison, dit-il lentement.

Taupin l'observait froidement, paupières plissées.

— Dommage d'être obligé de tout quitter, ajouta Leiris, sadique.

Il gloussa :

— C'est la première réflexion que je me suis faite, quand j'ai tout su.

Au loin, dans le village, il y eut soudain plusieurs détonations. Les pétards. La fête nationale qui commençait…

Taupin effleura le sparadrap, sur sa tempe.

— Que voulez-vous dire ? murmura-t-il, la gorge brûlante.

Sur la table basse, il y avait des « sulfures ». Des boules en verre faites dans l'île de Murano, près de Venise. A l'intérieur, coulées dans le verre, des espèces de billes multicolores, en forme d'étoiles, de fleurs ou de spirales. Chacune évoquait des rosaces, des tourbillons de rubans acidulés, des anémones de mer, d'infinies mosaïques d'oursins ou de constellations de cristaux. Les Italiens appellent ces bibelots des *millefiori.* Mille fleurs. Madeleine en avait accumulé une imposante collection. Leiris prit une des boules, l'éleva jusqu'à ses yeux.

— Rassurez-vous, dit-il, je ne suis pas en service commandé. Enfin, pas encore. Et peut-être jamais, si nous arrivons à nous entendre.

Malgré la promesse qu'il s'était faite de rester debout, Taupin céda, tombant en face du « policier » sur un autre canapé. Un vertige l'envahissait. Comment ce flic surgi du néant avait-il pu savoir ? Il se souvint de l'inconnu, chauve et moustachu, qui l'avait filé, tout un après-midi, à Paris.

— Vous mentez, grinça-t-il. Vous n'êtes pas seul au courant. J'ai été suivi.

Leiris rattrapa le coup de justesse. Lui aussi se souvenait de la filature. C'est même à cause de cela qu'il était là, ce soir. Pour que les travaux de Taupin ne lui passent pas sous le nez. Parce qu'il en était persuadé, d'autres que lui s'intéressaient à l'ingénieur. Il connaissait très bien l'univers de l'espionnage industriel.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il en ricanant. On vous a effectivement soupçonné. Mais ils n'ont pas de preuves.

Il reposa la boule de cristal évocatrice de fonds marins.

— Moi, si.

La chaleur était dense et lourde. Taupin sentait l'humidité lui cisailler la jambe gauche, du genou au pied. Il se leva et marcha en boitillant vers une armoire en bois clair, un argentier. Seule note d'ancien dans le décor.

— Que voulez-vous ? souffla-t-il en s'appuyant à l'armoire.

Leiris jugea qu'il avait assez finassé.

— Vos recherches sur les photopiles pour missiles nucléaires, siffla-t-il. Le dossier que vous êtes en train de négocier avec le ministère de la Défense. En échange de mon silence.

Taupin, brusquement, se sentit presque soulagé. L'affaire revenait sur un terrain où il était parfaitement à l'aise : professionnel.

— Espionnage industriel, hein ? cracha-t-il. C'est joli, la police.

— On n'est pas tous comme ça, rectifia Leiris, modeste.

Il croyait l'affaire dans le sac quand l'« allumé », en face de lui, fit grincer un tiroir de l'argentier.

Quand il pensa à relever la tête, le canon du Colt Cobra de Taupin était braqué sur lui.

— Tu n'es pas flic, grinça l'ingénieur. Maintenant, tu vas me dire qui tu es. Et on va déballer tout notre linge sale en famille.

Quelques souvenirs danois traversèrent le cerveau de Taupin.

— Parce que j'ai l'impression qu'on est en famille, non ? questionna-t-il.

Un quart d'heure plus tard, Taupin savait tout. Tout ce que Karen elle-même ignorait. Sur l'organisation inexistante, et sur la véritable destination des recherches de l'ingénieur, quelque part, de l'autre côté du Rideau de Fer.

Le canon du Colt Cobra contre la tempe de Leiris avait eu un effet de persuasion foudroyant. L'ancien étudiant en informatique avait peut-être mal tourné, mais il n'était pas fou. Pas au point d'oublier en tout cas que c'était un fou, justement, un vrai, qui tenait le Colt.

Il lui avait tout raconté, jusqu'au rôle précis de Karen Blixen dans la préparation de l'opération qui devait aboutir au vol des brevets de Taupin.

— C'est bien ce que je disais, grogna ce dernier. On est en famille.

Au loin, les explosions de pétards redoublaient de violence. Ils explosaient maintenant en tir groupé, par longues rafales coupées de silences pendant lesquels montait la musique du bal, sous le chapiteau dressé devant la mairie.

— Je ne m'étais pas trompé, reprit Taupin avec mépris. Tu n'es qu'un cave. Un minable.

Leiris secoua les épaules.

— Vous n'avez pas intérêt à me tuer, dit-il. Karen sait que je suis ici.

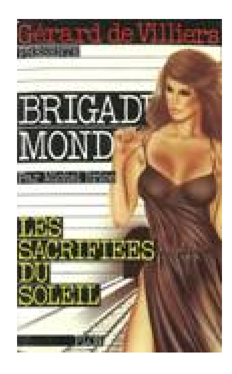
Taupin éclata de rire.

— Tu n'imagines tout de même pas qu'elle ira prévenir la police ? Pour qu'on découvre l'histoire du vol des documents ? J'irais sûrement en taule, mais elle aussi.

Il recula, se laissa tomber dans le canapé, en face de Leiris. Sans le lâcher des yeux. Ni du Colt.

— On va même l'attendre, décida-t-il. Elle viendra sûrement, quand elle verra que tu ne rentres pas. Comme ça, la famille sera au complet. Ça ne te fait pas plaisir ?

CHAPITRE XIII



D’un bref mouvement du poignet, très prestidigitateur, le grand forain aux yeux noirs montra la paume de sa main. Dans l’obscurité de la salle de bal de Montcresson, Karen aperçut, à l’intérieur, le dessin d’un cœur phosphorescent.

Elle ouvrit sa propre main. Un cœur y était également imprimé.

— Je n’avais pas remarqué, dit-elle en clignant imperceptiblement des yeux vers les deux cœurs.

Elle sentit la paume de l’homme se refermer doucement sur la sienne.

— Maintenant, nos deux cœurs se sont retrouvés, souffla le forain à son oreille.

Elle éclata de rire, troublée. Pour la première fois de la soirée, quelqu’un arrivait à lui faire penser à autre chose qu’à ce qui devait se dérouler, en ce moment, à la villa Phébus, entre son amant et son ancien employeur.

Elle était venue ici sur ordre de Leiris. Il devait l’y retrouver, elle l’attendait. Elle était si préoccupée qu’elle n’avait pas remarqué, en pénétrant sous le chapiteau où se déroulait le bal, la forme du tampon qu’on avait appliqué dans la paume de sa main. Une coutume très répandue dans les bals de campagne, qui permet de faire l’économie des tickets.

Vous payez, et on vous tamponne la main avant que vous n’entriez.

Seulement, comme la salle était complètement plongée dans une espèce de lumière noire qui transformait les danseurs en ombres chinoises et plaquait d’étranges lueurs bleues sur les visages, on avait raffiné le procédé, en utilisant une encre phosphorescente.

Dernière délicatesse : le dessin imprimé dans la main de ceux qui entraient avait la forme d’un cœur.

Karen regarda encore une fois le forain, avec des yeux couleur de fiord apaisé sous le soleil du printemps.

Quand il s’était assis, épaule contre épaule, elle avait failli l’envoyer promener, sans le regarder. Et puis elle l’avait regardé. Et il était toujours là, dix minutes plus tard. Avec, en plus, sa main enfermant la sienne, cœur phosphorescent contre cœur phosphorescent.

Elle fit un timide effort pour se dégager. Il accentua sa pression, ferme, sûr de lui comme d’elle, visiblement. La première fois qu’elle voyait un homme se conduire ainsi, avec une telle assurance. C’est vrai qu’Alain l’avait levée sans ménagements, le jour de leur rencontre, à la Cité

Universitaire, et que ça lui avait plu. Mais Alain était brutal, violent. Pas cet étrange forain rayonnant de beauté et de douceur avec ses cheveux noirs bouclés, son teint mat, ses pectoraux saillants sous le polo bleu. S'il n'avait pas eu quelques fils d'argent dans les tempes, elle aurait pensé qu'il avait vingt-cinq ans. Il devait en avoir au moins dix de plus, l'âge où les premiers cheveux blancs commencent à apparaître.

— Ne séparons pas ce que le hasard a uni, dit-il en souriant, faisant allusion aux deux cœurs enfermés entre leurs paumes jointes.

L'inscription GIB, sur le tee-shirt blanc, monta et descendit précipitamment.

Elle le regarda encore de biais.

— Vous êtes vraiment forain ? demanda-t-elle, incrédule.

Il vira, étonné, l'air vaguement choqué.

— Evidemment, dit-il. Je n'en ai pas l'air ?

Elle ne répondit pas. Autour d'eux, les décibels avaient atteint la cote d'alerte. Sous les spots qui traversaient convulsivement la nuit bleue, on fêtait dans l'enthousiasme et la transpiration la prise de la Bastille. L'atmosphère était lourde, poisseuse d'odeurs de corps en sueur, coagulés par un désir qui se diluait dans le vacarme de l'orchestre, attendant le prochain slow pour éclater de nouveau.

— Mince, dit le forain, la banlieue est drôlement branchée !

Sous le chapiteau de Montcresson, on dansait le Ska, la danse à la mode, comme dans n'importe quelle boîte de nuit parisienne. Une danse d'autant plus simple à apprendre que la musique est répétitive. Si le morceau est lent, on plie les genoux tous les deux temps. Tout en balançant le corps, on lève un bras à la verticale et on écarte l'autre vers l'arrière, en arc de cercle.

Le morceau était rapide, les danseurs levaient en cadence la jambe droite, légèrement pliée, en sautant sur l'autre pied. Puis ils reposaient la jambe droite et levaient le pied gauche, et ainsi de suite. Sur la piste, c'était déjà la transe.

— Je suppose, dit soudain le forain, qu'on vous a déjà invitée à danser un nombre de fois décourageant. Comme je déteste avoir des prédécesseurs, j'éviterai ce lieu commun.

Elle rit. Décidément, il n'était pas comme les autres, son intuition ne l'avait pas trompée. Elle avala une gorgée du whisky posé sur la table.

— Le coup du cœur, demanda-t-elle, vous ne l'avez encore jamais fait ?

— Jamais. Juré, dit le forain. Aussi vrai que mon stand est à deux pas, en quittant le chapiteau, à gauche, et que je l'ai confié pour une heure à un copain quand je vous ai vue entrer au bal.

— Parce que vous m'avez vue ? Ce n'était pas de l'improvisation ?

Il hocha la tête, ses yeux noirs rivés sur la tension imprimée au tee-shirt par deux masses de chair qu'il était visiblement impatient de cesser de deviner. Il sourit.

— Difficile de ne pas vous remarquer.

Ils regardèrent un instant les danseurs et leurs cavalières, enlacés et transpirants. Au-dehors, les détonations des pétards se succédaient à un rythme accéléré. Les plus jeunes des garçons étaient coiffés d'une mèche luisante et gominée leur retombant en vague sur le front : la « banane » des rockers des années 60. Les filles avaient fait de gros efforts pour ressembler à des stars hollywoodiennes platinées, avec colliers en toc et pantalons « corsaire ». Les talons aiguille étaient bien sûr de rigueur. D'où un nombre incalculable de chevilles tordues en cadence.

La voix du forain domina encore les décibels.

— Qu'est-ce que vous faites dans ce patelin ? demanda-t-il. Vous n'êtes pas d'ici, ça crève les yeux, et surtout les oreilles. Norvégienne ? Suédoise ?

— Danoise, répliqua Karen. Vous savez : le feu sous la glace.

Ce fut elle qui se leva la première. Alain tardait trop, et elle en avait trop envie. Elle dévisagea le forain.

— Venez, dit-elle en écorchant chaque mot. Je voudrais voir votre caravane.

Dehors, ils s'aperçurent qu'ils étaient à peu près de la même taille. Le forain resta silencieux quelques instants. En train de résumer des pensées contradictoires signées Boris Corentin.

Un : le désir de plus en plus impérieux de ce corps dont il n'avait fait jusqu'ici que supputer les promesses, sous le tee-shirt et le jeans. Deux : la honte – légère mais persistante – d'avoir recouru au truc du forain pour l'aborder. Une improvisation de dernière minute dont l'idée lui était venue en longeant les baraques de foire pour rejoindre Karen au bal, au milieu des odeurs chaudes et sucrées de la barbe-à-papa dont des cohortes d'enfants braillards s'enduisaient consciencieusement jusqu'aux narines. Trois :

l'impression – qui devenait maintenant une certitude – que Karen n'était pas venue s'installer à Montcresson pour y faire le ménage de la villa Phébus, ni pour y être la maîtresse-servante de Taupin. En tout cas, pas seulement. Il y avait autre chose, dans tout cela, qui lui échappait encore et qu'il était des plus impatient de savoir. Quatre, enfin : Badolini, qui avait insisté pour que Boris le tienne au courant, même en pleine nuit, du déroulement des opérations. Le chef de la Brigade Mondaine avait encore reçu un coup de téléphone du préfet de police dans l'après-midi. Aigre-doux, et dont il s'était empressé de faire retomber l'aigreur sans la douceur – sur son inspecteur préféré. Il allait falloir rendre des comptes au plus vite, ce qui voulait dire aussi : avoir terminé l'affaire, et coffré Taupin.

— Elle est où, ta caravane ? souffla Karen avec son drôle d'accent rocailleux, troublant dans la bouche de cette fille splendide et blonde aux yeux couleur de fonds marins lavés par la tempête.

Corentin, un instant, se maudit d'avoir échafaudé le mensonge de la caravane. Comment s'en sortir, maintenant ? Dans la nuit chaude, un slow venu du chapiteau semblait s'enrouler aux corps, sirupeux et mélancolique, faisant planer même sur ceux qui n'étaient pas allé danser son ambiance de désir et d'abandon.

Il leva la tête, les yeux perdus dans la voûte étoilée. A l'infini du ciel totalement lavé de nuages, scintillaient des millions d'astres.

— Ecoute, dit-il soudain, la caravane on verra plus tard. Mais il y a quelque chose dont j'ai toujours rêvé : faire l'amour en pleine nuit, au milieu d'un feu d'artifice.

Elle se cabra, rameutant toutes ses connaissances de français pour jouer les filles outragées.

— Mais qui vous a parlé de faire l'amour ? questionna-t-elle, très reine vexée.

Corentin sourit dans l'ombre.

— Vous, non ?

Elle se tut. Alain, l'organisation, le dénouement imminent de l'affaire des recherches de Taupin… Tout cela tourbillonnait dans sa tête.

Elle regarda le forain. Elle ne connaissait même pas son nom, elle ne savait rien de lui, elle n'en saurait jamais rien. Mais elle avait vingt-deux

ans et cela suffisait pour lui faire oublier tout le reste. Pendant une heure ou deux.

— C'est toi qui as raison, murmura-t-elle. Viens.

Sur le tapis de haute laine du petit salon, le visage tuméfié de Taupin reprenait lentement des couleurs humaines. Tout autour de l'œil droit, une large auréole virait à toute vitesse au violacé.

Alain Leiris ramassa le « sulfure » qui avait roulé à terre, après un contact plutôt brutal avec la figure de l'ingénieur. Providentielle, cette boule de verre lourde d'au moins un kilo et demi, ce *millefiori* inoffensif et décoratif avec ses tourbillons d'anémones de mer, qui s'était fort à propos trouvé sous la main de Leiris au moment où celui-ci commençait à se dire que les choses tournaient plutôt mal pour lui, vu le tremblement nerveux de plus en plus irrépressible de l'index de l'ingénieur sur la détente du colt Cobra toujours braqué dans sa direction.

Taupin n'avait même pas vu venir le projectile. Leiris avait été dans sa jeunesse un redoutable lanceur de poids. Décuplé par sa musculature puissante, le bibelot de Murano était devenu une grenade sifflante et foudroyante.

— Debout, ordonna Leiris en soulevant la tête de Taupin du bout de sa chaussure. Où sont les documents sur les photopiles ?

L'ingénieur ouvrit les yeux. Nez à nez avec le canon du colt.

— A Paris, dit-il, vaincu. Dans mon coffre, en banque.

Il se redressa sur les genoux, puis s'appuya à l'argentier pour se remettre sur ses jambes. Péniblement. Son arcade sourcilière éclatée lui sciait le crâne plus sauvagement encore que la douleur de son rhumatisme, du côté du tibia gauche.

— Alors, on va attendre ensemble l'ouverture des banques, énonça placidement Leiris. Demain, c'est le 15. Je t'emmène à Paris dès l'aube et on règle la question.

Il fouilla la poche gauche de son imperméable.

— Je te rappelle seulement que tu n'as aucun intérêt à me doubler. La police serait ravie de savoir que le tueur sadique du métro et l'ingénieur

Taupin ne font qu'un. Quant à me supprimer, à supposer que tu en aies le pouvoir, ça ne servirait à rien. Karen est au courant de tout.

Il sortit de sa poche une paire de menottes.

— Je ne suis peut-être pas flic, mais j'ai tout ce qu'il faut, ricana-t-il.

Le claquement métallique autour de son poignet tira l'ingénieur de son hébétude.

— Qu'allez-vous faire de moi ?

— T'emmener. C'est plus sûr.

L'image du chauve moustachu, filant Taupin, le traversa. Il n'était pas seul à s'intéresser aux travaux de l'ingénieur. Mieux valait le soustraire à d'éventuelles initiatives rivales. Sa villa-chalet suisse était à deux pas. On y serait très bien pour attendre l'aurore.

Il tira sur les menottes.

— En avant, monsieur l'ingénieur.

Taupin trottina, lamentable, deux pas derrière lui.

Quand ils débouchèrent dans le jardin, une longue gerbe d'étoiles rouges striait le ciel accompagnée d'une détonation assourdie par la distance. Le feu d'artifice commençait.

Leiris pensa à Karen.

Il était en retard d'une heure à leur rendez-vous.

Boris Corentin releva la tête, le visage inondé par la lueur écarlate du panache incendié qui venait de monter, vers le ciel, avant de retomber en une longue parabole d'astres explosés. Un bruit d'applaudissements lointains, comme une rumeur d'océan, accompagna la première fusée.

Il regarda Karen. Dans ses yeux gris-bleu, les dernières retombées lumineuses mettaient des lueurs fauves.

Ils n'avaient plus prononcé une parole, depuis qu'ils s'étaient étendus sur l'herbe, derrière une haie de troènes, en bordure du terrain vague où les artificiers s'affairaient autour des fusées. Protégés par l'épais feuillage de la haie, ils entendaient la foule aller et venir, et les cris de joie des spectateurs à chaque explosion.

Le danger d'être surpris à tout moment enflammait Karen. Dès qu'ils s'étaient trouvés à l'abri derrière la haie, elle avait fait tomber son jeans et attiré le « forain » sur elle. Elle ne portait rien dessous. Jambes ouvertes à l'équerre, les yeux perdus dans le ciel strié d'apparitions multicolores, ses longs cheveux blonds flottant dans l'herbe qui semblait exsuder dans la nuit la chaleur lourde du jour, elle s'était sentie pénétrée comme jamais elle n'aurait pu croire que cela fût possible. Longuement, lentement, comme si cet homme dont elle ne connaissait même pas le nom ne cessait de reculer les limites intimes de son ventre, l'envahissant tout entière sans toucher le fond de sa gaine, comme s'il n'y avait plus de fond, plus de bornes à son plaisir.

Quand elle eut repris ses esprits, elle s'aperçut qu'il n'avait pensé qu'à son plaisir à elle. Elle se redressa, rejetant en arrière ses mèches blondes où de longs brins d'herbe restaient accrochés.

— Laisse-moi faire, souffla-t-elle.

Boris la retint aux épaules. Une question lui brûlait les lèvres.

— Non, attends, murmura-t-il. Je peux te demander quelque chose ?

Il attendit qu'une nouvelle bacchanale pyrotechnique, dans le ciel, se soit calmée. Puis, glissant la main sous son tee-shirt quelle n'avait pas voulu enlever, tout à l'heure :

— Comment se fait-il qu'une fille comme toi porte un soutien-gorge ? questionna-t-il.

Elle hésita. Quelque chose de cendreux venait de passer dans ses prunelles.

— J'ai un amant très… comment dit-on ? Brutal, mentit-elle. Puisque tu veux savoir, regarde.

L'inscription GIB vola par-dessus sa tête. Karen portait un soutien-gorge renforcé, en dessous, par une armature métallique. Elle le dégrafa. Ses seins jaillirent. Exactement comme Corentin les avait imaginés. Mais constellés de fines blessures rouges autour desquelles la peau était tuméfiée. La vision du tueur du métro le parcourut, plus illuminante qu'aucune fusée de feu d'artifice. C'était ça, le secret de Taupin. Sa maîtresse-servante, il en avait fait sa victime à domicile. Pourquoi Karen acceptait-elle cela ? Qu'est-ce qui la contraignait à subir de telles tortures ?

Autant de questions qu'il ne pouvait pas lui poser. Il hasarda :

— Tu es maso ?

Elle ne savait pas ce que ça voulait dire. Il lui expliqua, très vite. Elle éclata de rire :

— Bien sûr, dit-elle. Comme toutes les femmes, non ? Mais pas comme ça.

Soudain son regard se figea, par-dessus la haie, derrière Corentin, dépassant d'une tête les troènes, elle venait d'apercevoir Leiris. Elle se rhabilla précipitamment.

— Ne bouge pas, souffla-t-elle.

— Tu avais donné rendez-vous à quelqu'un ? questionna Corentin.

— Oui. Mais ne t'inquiète pas. Je reviens tout de suite, dit-elle en cherchant sa bouche dans l'ombre.

Boris crapahuta jusqu'à la haie. Au moment où il écartait les petites feuilles serrées des troènes, un tourbillon vert commença à rouler dans le ciel. Corentin, béat, reconnut Alain Leiris.

Dix minutes plus tard, Karen retombait à côté de lui, dans l'herbe, visiblement toute disposée à reprendre leurs activités là où ils les avaient interrompues.

Ils baignaient dans des jets d'incandescence polychrome, genre napalm psychédélique d'*Apocalypse Now.*

Corentin arrêta le déshabillage de la Danoise, décidé à jouer le tout pour le tout.

— Tu connais Leiris ? demanda-t-il.

Elle resta interdite, brusquement méfiante.

— Tu peux me répondre, mentit Boris. On a fait des coups ensemble. Avant que je me range des voitures. Lui, il n'a pas décroché.

A toute allure, dans la mémoire de Corentin, défilait la fiche d'Alain Leiris. Comme si Boris l'avait eue sous ses yeux, aux archives de la P.J. Une longue série de condamnations pour hold-up, attaques à main armée, port d'armes prohibées, trafics divers. Corentin l'avait arrêté, deux ans avant. Il avait écopé de dix-huit mois de prison, aussitôt ramenés à six : Leiris avait tranquillement donné ses complices, se faisant dans le Milieu

quelques ennemis prêts à le descendre à la première occasion. Boris se souvenait exactement de la date de sa sortie de prison, il continua à jouer le jeu jusqu'au bout.

— On a été en taule ensemble, dit-il comme pour lui-même. On est sortis le même jour.

Il donna la date exacte. Karen était blême : elle avait rencontré Leiris huit jours après cette date, à la Cité Universitaire. Elle l'entendait encore, comme si c'était hier, lui raconter qu'il venait de faire un long séjour dans un camp d'entraînement de terroristes organisé par des Palestiniens, quelque part au Moyen-Orient.

Corentin sentit qu'il était sur la bonne pente.

— Dommage que ce soit un donneur, constata-t-il. Trahir ses copains, c'est pas joli. Et puis ça ne s'oublie pas.

— Donneur ? répéta Karen.

— Oui, quoi, il les a balancés. Remise de peine, tu vois ce que je veux dire ?

Elle voyait. Comme si la barrière des langues s'était abattue brusquement. Son visage rosit puis jaunit, illuminé par deux fusées rose puis jaune.

Pourquoi aurait-elle mis en doute la parole du forain ? C'est Leiris qui lui avait menti, jour après jour, inventant une Organisation imaginaire pour laquelle elle avait cru travailler, supportant les pires supplices.

Elle frissonna.

— Viens, dit Corentin, 'on va changer d'atmosphère.

— Atmosphère ? demanda Karen, très Arletty nordique.

— N'allume pas, surtout.

Corentin avait mis dix minutes à la convaincre, mais il y était parvenu. Inventant le vague prétexte d'un collègue forain qui occupait sa caravane, pour la décider à l'emmener chez Taupin. Visiblement, il avait ébranlé quelque chose, en elle. Quoi ? Trop tôt pour répondre. Qu'est-ce que faisait Leiris, voyou notoire, dans l'affaire de l'ingénieur fou qui piquait les seins des femmes dans le métro ?

Karen avait eu le temps de reprendre ses esprits. Malgré la suite du récit de Corentin concernant son amant. Un récit édifiant. Et parfaitement authentique. Dix ans avant, Leiris avait effectivement eu pas mal d'accointances dans les milieux gauchistes d'Europe. On avait fait confiance à ce type à tête de boxeur photogénique qui citait Marx dans le texte et parlait de faire sauter la société. Les premiers ennuis étaient venus très vite quand on s'était aperçu que, grâce à lui, la police démantelait ou infiltrait des réseaux qui s'étaient crus inviolables. Par la suite, Leiris avait dû changer précipitamment d'activités, et devenir ce qu'il était, un casseur tout simplement, doublé d'un donneur. Sur le coup, Karen avait eu l'impression de recevoir tout son ciel politico-sentimental sur la tête. Mais elle s'était ressaisie vite, en fille trop saine pour pleurer longtemps sur ses malheurs.

Corentin avançait à tâtons dans le laboratoire de Taupin plongé dans le noir. Brusquement, ses mains rencontrèrent quelque chose d'à la fois chaud, dur et pourtant élastique.

Les seins de Karen. Nus, cette fois.

— Doucement, s'il te plaît, dit-elle. Très doucement. Ils sont encore fragiles.

Il les tenait par en-dessous, paumes ouvertes. Ses doigts glissèrent sur les pointes turgescentes. Puis redescendirent. Caressant le long corps chaud de la Danoise, plongeant dans l'épaisse et transparente fourrure du pubis. Sans rien voir, à tâtons, sentant seulement contre lui la tiédeur de cette chair qui frémissait sous ses mains. Quand il glissa du bout des doigts entre ses cuisses, elle eut un petit gémissement et recula.

— Je t'ai dit que j'étais… comment dit-on ? Maso ?

Corentin se figea, attendant la suite.

— Eh bien, dit-elle, je vais t'expliquer comment je suis maso.

— Si tu veux, chuchota Boris, mais…

Elle comprit au quart de tour.

— Il n'y a pas assez de lumière ? C'est ça ? Attends !

Elle alla tirer un rideau. Un flot de lumière lunaire passa par les doubles vitres, ourlant la nudité de Karen d'un imperceptible liseré bleu. Les paupières de Corentin papillotèrent dans le noir. Inspectant pour la première

fois le capharnaüm de l'ingénieur Taupin. Un désordre méthodiquement organisé, où lui seul devait pouvoir se reconnaître.

Quelque chose titillait Boris, comme un « bip-bip » branché sur son radar « intuition ». C'était ici que devait se trouver la preuve qu'il cherchait. Pas dans la villa elle-même. Simple déduction : quand on a une femme et des enfants, comme Taupin, et qu'on a en plus des secrets à cacher, ce n'est ni dans la chambre à coucher ni dans le salon qu'on a des chances de les trouver. Ici, c'était le domaine réservé de Taupin. Couvert par la respectabilité de ses activités scientifiques. Formidable paravent pour d'autres activités beaucoup moins avouables. Les yeux noirs de Corentin commencèrent à s'accoutumer à la pénombre. Sans bouger, il se mit à fouiller la pièce du regard. Aussi efficacement que s'il avait déplacé tous les objets.

— Je suis prête, souffla Karen d'une voix étouffée.

Corentin, stupéfait, laissa passer un instant avant de réagir. C'était donc ça le truc de la Danoise ? Elle avait réenfilé son jeans, mais pas complètement. Tombant sur les genoux, il laissait découvertes ses fesses. Corentin vit les fossettes des reins, au-dessus de deux courbes rebondies, et le sillon profond qui les partageait, jusqu'à la naissance très visible de la toison dorée, mais bleuie par la lune entre les cuisses largement écartées :

Karen s'ouvrit à deux mains, doigts enfoncés dans sa propre chair, lui désignant clairement où elle voulait être prise.

Elle était cassée en deux, contre une des plaques photographiques d'hologrammes appuyée à une table. La tête dans le vide. Plantée sur ses longues jambes admirables comme une statue grecque saisie par la lubricité.

— Ça ne te choque pas ? dit-elle, de sa voix d'en dessous, haletante.

— Non, hésita Corentin. Mais tu n'as pas peur…

— Peur de quoi ?

— Que je te fasse mal, termina Boris.

Elle éclata de rire, lui prenant la main, toujours sans le voir, et la guidant vers elle.

— C'est ce que je veux, murmura-t-elle.

Elle quitta sa main et le prit, dur et gonflé entre ses doigts effilés. Quelques instants, elle caressa le sexe qui allait la prendre comme elle voulait, et qu'elle sentait, battant de pulsations irrépressibles contre sa

paume. Puis elle le dirigea vers elle, le forçant à pénétrer au plus profond de ses reins. Tout de suite, elle se mit à crier.

— Je n’ai jamais vu ça, dit-elle. Tu es encore plus gros que lui.

Il savait de qui elle voulait parler. Il se rua en elle, l’empalant longuement, interminablement.

— Cette fois-ci, je veux que tu aies du plaisir, dit-elle d’une voix hachée par les secousses qu’il lui imprimait à chaque coup de boutoir.

Boris avait quitté un instant du regard le dos de Karen. Ses yeux erraient vaguement sur le mur qui lui faisait face.

Il perçut la montée en lui du flot du plaisir. Karen perçut également, gonflant entre ses doigts l’épieu qui la transperçait.

Ils crièrent ensemble, tandis que Corentin se déversait à longs jets brûlants.

Il n’avait pas quitté le mur des yeux.

Un mur comme les autres. Apparemment. Mais il venait d’y deviner, comme s’il en avait touché les contours, une plaque imperceptiblement en relief.

Dessous, il le savait, une autre plaque d’acier au tungstène, avec une minuscule fente.

Et au-dessous, encore, une porte blindée à serrures à pompes. Le tout équipé probablement d’un système d’alarme électronique.

C’était là.

CHAPITRE XIV



Corentin crut que la coquille insonorisée qui entourait le téléphone allait exploser. A l'autre bout du fil, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade Mondaine, délicatement réveillé par Suzanne, son épouse, qui avait décroché dès la première sonnerie, venait de sursauter comme si on avait glissé un bâton de dynamite au bout de son fume-cigarette.

— Vous vous fichez de moi, Corentin ? glapit-il. Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez de couvrir ?

Corentin imagina Badolini comme il ne l'avait jamais vu, c'est-à-dire, dans sa chambre, en pyjama, assis sur son lit. Il regarda sa montre : trois heures du matin. Il avait quitté Karen un quart d'heure auparavant et repris la direction de Paris par l'autoroute. Il s'était arrêté, pour appeler Badolini, dans un des rares relais encore ouverts à cette heure.

— Evidemment, patron, mais le jeu en vaut la chandelle, plaida-t-il en passant la main sur sa mâchoire où la barbe commençait à pousser dru.

— S'il se passe quoi que ce soit, gronda Badolini, vous savez que je ne vous couvrirai pas. Ce sera l'IGS, et tout de suite, avec ses conséquences.

Un ange vola dans la cabine théoriquement insonorisée où venait rebondir le vacarme des voitures, sur l'autoroute proche. L'ange était drapé façon Grand Inquisiteur de l'IGS, la police des polices, la redoutable maison « Bœuf-Carottes »[24] à laquelle il avait déjà eu affaire une fois et qui lui avait laissé des souvenirs proches du cauchemar[25].

— Pourquoi ne pas attendre ce matin ? reprit Badolini, légèrement calmé. Vous serez en possession d'une commission rogatoire en bonne et due forme et vous pourrez le perquisitionner, ce fameux laboratoire ?

— Je sais, patron, reprit Corentin, las brusquement de parler devant un mur, au propre comme au figuré. Mais il est en train de se passer des choses que je devine, sans très bien les comprendre encore. Des choses graves, probablement. Plus graves, si c'est possible, que l'affaire du métro. Vous vous souvenez d'Alain Leiris ?

— Bien sûr, hoqueta Badolini qui, malgré ses habitudes tabagiques de trente années consécutives, avait conservé une excellente mémoire. Il paraît qu'il s'est « recyclé », depuis sa sortie de prison, dans l'espionnage industriel.

Corentin mâcha le filtre de la Gallia qu'il venait de sortir de sa poche. Avec des sentiments de généticien en train de découvrir le fameux maillon manquant entre les espèces animales et l'homme.

— Leiris est dans le coup, souffla-t-il. De quelle façon ? Pourquoi ? Comment ? Je n'en sais encore rien. Mais d'après ce que j'ai cru comprendre, il a disparu, hier soir, avec Taupin.

Il changea de ton. Et, détachant les syllabes :

— Patron, je vous en prie, laissez-moi agir dès maintenant.

Il y eut un silence, au bout du fil. Puis Badolini se racla la gorge.

— Je ne veux pas savoir ce que vous allez faire, Corentin, répondit-il aussi nettement. Vous n'avez pas ma bénédiction.

Charlie Badolini raccrocha et se laissa tomber contre l'oreiller. Globes oculaires roulant à 180°. Sa main chercha le paquet de Celtiques, sur la table de nuit.

— Le petit est en train de faire des bêtises ? murmura Suzanne, inquiète.

Corentin était plus près de quarante ans que de trente, et cela faisait plus de quinze ans qu'il était à la Brigade Mondaine. Mais pour Badolini, il serait toujours « le petit ». Presque son fils. Et presque le fils de Suzanne, par conséquent.

La nuit pesait encore, noire et lourde, au-dessus de l'autoroute du Nord, quand Corentin remonta dans la R 16.

La lueur trouble, orange sali, qui montait à l'horizon, c'était Paris, vers lequel il fonçait maintenant, appuyant allègrement sur le champignon et

dépassant haut la main les limitations de vitesse. Provisoirement hors-la-loi. Là aussi.

Décidément, Corentin n'arrêtait pas d'arracher ses correspondants aux bras de Morphée. Si ça continuait, se dit-il en sortant de l'*Old Navy,* le café-tabac du boulevard Saint-Germain qui reste ouvert toute la nuit et où il venait d'appeler, il finirait par réveiller toute la P.J.

Cette fois, c'était Jeannot-la-Science, de son vrai nom Jean Beauvoir, le bricoleur de génie de la Brigade Mondaine dont l'atelier était installé sous les combles de la P.J., qu'il avait tiré de ses rêves d'expériences compliquées et d'inventions sophistiquées – lesquelles d'ailleurs, entre parenthèses, avaient souvent sauvé la mise à Corentin, dans les cas difficiles où l'intervention de la technique se révélait indispensable.

Corentin sourit. A travers le pare-brise de la R 16, il apercevait, au coin de la rue où ils s'étaient donné rendez-vous, l'éternelle silhouette un peu voûtée. Celtique maïs au coin des lèvres, de Jeannot-la-Science. Il ralentit à sa hauteur.

— Merci, dit Corentin quand il se fut assis près de lui.

Il faisait allusion à l'illégalité de leur « visite » nocturne. Illégalité qu'il s'en serait voulu toute sa vie de cacher à l'As des raffinements électroniques avec lequel il fonçait à nouveau vers la banlieue Nord, à travers un Paris de fin du monde aux trottoirs déserts.

— Où va-t-on exactement ? demanda placidement Jeannot-la-Science en rallumant sa Celtique.

— Faire du tourisme en Ile-de-France, grinça Corentin.

Puis, tandis que la R 16 avalait les interminables rues mortes, il entreprit de le mettre au courant de ce qu'il attendait de lui : une visite domiciliaire nocturne à faire dresser les cheveux des chefs de l'IGS, si jamais ils l'apprenaient. Mais qui aurait le mérite, si elle réussissait, de justifier pleinement une perquisition légale en bonne et due forme.

En pénétrant dans le laboratoire de l'ingénieur Siegfried Taupin, Boris Corentin eut étrangement une pensée pour Brichot, qui devait dormir

comme d'habitude, conjugalement, contre la poitrine généreuse de Jeannette. Cinq heures du matin. Lui, pas rasé, après une nuit blanche, était en train de jouer sa carrière sur une histoire aussi glauque que l'aurore qui se levait, par-dessus l'épaisse ligne de sapins plantés par Taupin pour arrêter le vent, au fond du parc.

Et en plus, il embarquait Jeannot-la-Science dans une équipée qui allait se finir derrière le bureau de l'IGS.

Le délire…

— Voilà. Ça y est.

Le bricoleur génial de la Brigade Mondaine n'avait pas quitté son mégot de Celtique éteinte. Sous ses doigts, le coffre s'était ouvert en dix minutes. Tous systèmes d'alarme électronique neutralisés. Il rangea paisiblement ses outils dans sa mallette. Sans même se préoccuper de savoir ce qu'il y avait, dans la cavité sombre qu'il venait de découvrir. Ce n'était pas demain la veille qu'une serrure, aussi sophistiquée soit-elle, lui résisterait. Il aimait le travail bien fait, c'était tout.

Corentin s'en voulut de sa défaillance. Cœur battant la chamade, il se rua vers le coffre.

Deux minutes plus tard, il se retournait vers Jeannot-la-Science qui rallumait flegmatiquement son mégot.

Transfiguré.

Derrière les dossiers empilés et des statuettes préhistoriques aux formes de nourrices survitaminées, il avait trouvé trois masques en plastique souple, et un arsenal impressionnant d'alênes de cordonnier, de toutes les longueurs possibles et imaginables.

— On le tient, cria-t-il, triomphant.

Il brandissait comme des trophées les aiguilles et les masques mous et vides, hideux avec leurs visages humains déformés, comme passés sous un rouleau compresseur.

Sous le regard pacifique de Jeannot-la-Science, il se dit soudain qu'il devait avoir l'air d'un fou.

CHAPITRE XV



Karen Blixen se frotta la joue. Ecarlate. Les quatre gifles l'avaient envoyée valser de l'autre côté de la salle de séjour de la fermette retapée dans le style helvéto-belge et louée par Alain pour l'été. Subitement rappelée à son rôle de maîtresse docile de Leiris.

— Petite conne, gronda Alain, utilisant avec elle son épithète favorite. Bien sûr que l'Organisation n'existe pas. Bien sûr que je n'ai jamais mis les pieds dans un camp d'entraînement palestinien. Bien sûr que j'ai monté toute cette histoire-bidon pour te convaincre de marcher avec moi.

Il changea de ton, radouci :

— Mais c'était pour que nous puissions partir ensemble, au bout du monde. Tout recommencer à zéro, mentit-il. Et ça, c'est la seule chose que je n'ai pas inventée.

Elle se sentit fondre du dedans, oubliant ses résolutions. C'est-à-dire, libérer Taupin, pour se venger d'Alain qui lui avait ignoblement menti, ainsi que le lui avait appris un certain « forain » aux yeux noirs qu'elle n'était pas prête d'oublier.

— J'ai monté toute l'affaire dès que je t'ai connue. Pour toi, pour moi, pour nous deux. Pour que nous soyons libres et heureux, ailleurs. Et si je t'ai menti, c'est parce que je savais qu'il fallait que je fasse ton bonheur malgré toi.

Il jeta un coup d'œil oblique sur Taupin, immobile, assis par terre, le poignet accroché, via la menotte, au radiateur.

— Maintenant, termina-t-il, libre à toi de me lâcher. Mais ne m'empêche pas de tenter ma chance. C'est la dernière chose que je te demande.

L'aube blanchissait les vitres. Dans la rue toute proche, des attardés du bal revenaient chez eux, ivres morts, gueulant des chansons de corps de garde. En passant devant la fermette où la lumière était encore allumée, ils firent éclater deux ou trois pétards. Les dernières détonations d'après la bataille.

Une vague profonde poussa la longue Danoise vers son amant. Elle avait beau savoir qu'il lui mentait encore, c'était plus fort qu'elle. Elle l'aimait.

— Je suis avec toi, dit-elle, matée, avec tout le masochisme du monde dans ses prunelles aussi grises que l'aube.

— Vous êtes sûr que vous n'avez besoin de personne d'autre ?

Corentin se massa les paupières. Un bref étourdissement de fatigue venait de faire tanguer imperceptiblement le bureau Empire de Charlie Badolini.

— Non, Monsieur le Divisionnaire, dit-il, surmontant sa défaillance à la volonté. Brichot, Tardet et Rabert suffiront. D'ailleurs, nous resterons en permanence en liaison radio, n'est-ce pas ?

Il se détourna, regardant une péniche s'engouffrer sous l'arche du pont Saint-Michel, brassant l'eau terne de la Seine avec un bruit asthmatique. Une journée brûlante s'annonçait, sous le ciel plombé de huit heures du matin. Avec, probablement, de l'orage vers le soir.

— Tenez, dit Badolini, vous oubliez ça, Corentin.

Brichot qui regardait ses Churchs, cirées par Jeannette hier au soir, vit atterrir entre les mains de sa flèche une étrange chose molle et rosâtre. Ahuri, il regarda Corentin enfouir l'objet mystérieux dans une des poches de son blouson d'été beige.

Le masque de Taupin.

Badolini n'avait pas cassé le morceau. C'était un secret entre lui et Corentin. Et Jeannot-la-Science. Mais ce dernier était déjà retourné dans

son atelier, se demandant probablement s'il n'avait pas rêvé l'épisode de la nuit précédente.

« Boris, tu me caches encore quelque chose », gémit Brichot intérieurement.

Il envia Tardet et Rabert. Le premier ne pensait qu'à sa fiancée et à ses rêves ambitieux, dont le principal était d'arriver un jour à égaler Corentin, son idole. Quant à Rabert, plus apoplectique que jamais, il devait songer à son déjeuner de midi, ou à son dîner d'hier soir. Tous les deux papillotaient des paupières, arrachés en catastrophe au sommeil par Boris, dès son retour à Paris. Un réveil d'autant plus difficile qu'ils avaient fait les bals du 14 Juillet jusqu'à deux heures du matin.

Corentin se dirigeait vers la porte. Badolini l'arrêta.

— Cette fois-ci, dit-il en tapotant contre le cuir du bureau un fume-cigarette tout neuf, acheté la veille, vous avez ma bénédiction.

Brichot eut l'impression vexante qu'ils utilisaient un langage codé.

Deux R 16 les attendaient. Corentin monta dans la première, celle qu'il avait utilisée cette nuit. Aimé Brichot s'installa à côté de lui, pendant que Rabert et Tardet prenaient place dans la seconde.

Avant de démarrer, Boris, machinalement, vérifia qu'il avait bien son Smith et Wesson. Et la feuille jaune de la CR[26] expresse, obtenue à une vitesse record par Badolini.

— Boris, murmura Mémé, qu'est-ce que le patron a voulu dire, au juste, avec son histoire de bénédiction ?

Corentin sourit.

— Que, pendant que tu dormais béatement dans les bras de Jeannette, j'ai fait faire à Baba un certain nombre de cauchemars qu'il n'aurait pas été près de me pardonner s'ils ne s'étaient transformés, ce matin, en rêve bleu.

Il s'assombrit, songeant à Karen, là-bas, à son rôle trouble entre Leiris et Taupin. Un voyou prêt à tout et un fou meurtrier.

Il fit rugir le moteur de la R 16. Calculant qu'il prenait la route de Montcresson pour la troisième fois, depuis hier soir.

Taupin était déjà assis à l'avant, côté passager, dans le break Daf Variomatic de Leiris, lorsqu'il sortit d'un silence qui durait depuis le début de la nuit.

— Je vous ai menti, dit-il soudain à Leiris qui empoignait le volant. Je n'ai pas déposé mes dossiers de recherches à la banque, comme j'ai essayé de vous le faire croire. Ils sont chez moi, dans le coffre de mon laboratoire.

Leiris vira vers l'ingénieur, son faciès à la Belmondo tétanisé. Karen, qui était en train d'entasser dans le coffre les valises pour le grand départ, s'immobilisa.

— On y va tout de suite, dit Alain. Si tu te fous encore de nous, je te jure que tu auras tout le temps de le regretter.

Il arracha Taupin à son siège. Celui-ci s'extirpa de la Daf avec une grimace : son rhumatisme.

— C'est curieux, grommela l'ingénieur, on dirait qu'il a été forcé.

Il était debout près du coffre. Après avoir fait coulisser la première plaque encastrée dans le mur, puis ouvert la seconde, la paroi d'acier au tungstène, il s'escrimait sur la serrure à pompes incrochetables de la porte blindée.

— N'essaie pas de gagner du temps, c'est inutile, cracha Leiris contre sa nuque.

Taupin, les billes noires de ses yeux fixés sur la serrure, évaluait froidement la situation : tout près de lui Leiris, désarmé puisqu'il venait de confier le colt Cobra à Karen. Et cette dernière, canon braqué sur lui, à cinq mètres. Visiblement résolue à lui tirer dessus au moindre geste suspect.

Et sur la table, juste en dessous du coffre, oubliée par Corentin pendant sa fouille de la nuit, une des alênes. La plus longue. Celle qui avait servi à tuer Annie Maillol.

Il avait ses chances.

Un instant plus tard, Taupin souriait, épanoui. Il avait saisi l'alêne avec une rapidité foudroyante et l'avait appuyée sur la poitrine d'Alain, à hauteur du cœur. Karen pensa très vite au jeu de fléchettes sanglantes dont elle avait été la cible. L'ingénieur fou irait jusqu'au bout de ses menaces, si elle ne lançait pas le colt dans sa direction, comme il l'exigeait.

Vaincue, elle s'exécuta. Leiris était lamentable, ses lèvres épaisses tremblantes de peur, le bras droit retourné dans le dos, presque cassé.

Taupin, qui mesurait vingt centimètres de moins que lui, le maîtrisait sans peine. Sa force musculaire était décuplée par la démence qui se ruait en lui, comme la vague immense d'un barrage par-dessus ses digues rompues.

— La situation est rétablie, dit-il d'une petite voix blanche, en ramassant le colt.

Il poussa vers Karen un Leiris frémissant de terreur, comme une bête qui va à l'abattoir.

— Le mur, ordonna-t-il. Tournez-vous vers le mur.

Un très ancien parfum envahit les narines de la Danoise. Un parfum qui lui rappelait ses vacances, chez son oncle à quatorze ans, dans une petite ville du nord de son pays, Frederikshawn, où il exploitait un garage. Une odeur âcre, presque vinaigrée, de mécanique et d'huile de vidange.

Du pétrole.

Après en avoir inondé Leiris, Taupin achevait de vider son bidon sur elle.

Elle essaya de faire un geste, mais Alain – sur l'ordre de l'ingénieur – l'avait solidement ligotée, avec les cordes qui avaient servi à son supplice, l'autre nuit. Puis Leiris avait été lui-même attaché par Taupin.

Elle leva les yeux, et se vit.

Un colossal miroir rond et concave était posé face à eux, légèrement incliné, à soixante degrés environ. Sur la surface creusée et scintillante, sa silhouette se reflétait à l'envers, déformée, tête en bas, corps aplati. Caricature sinistre de la beauté royale dont elle avait été si fière.

Elle tournait le dos à la baie du laboratoire, équipée de doubles vitrages. Les rideaux étaient tirés et le soleil ne filtrait que par les interstices. Suffisamment pour éclairer la face grimaçante de Taupin qui achevait d'essuyer avec un Kleenex ses mains tachées de pétrole. Elle regarda son visage hideux, tuméfié par le « sulfure » reçu en plein arcade sourcilière, barré d'une longue égratignure sur la pommette droite.

Elle ferma les yeux, pensant soudain dans un vertige qu'elle voyait son tortionnaire pour la dernière fois. Pas pour le regretter, mais parce qu'elle savait déjà aussi, obscurément, que Taupin et Leiris seraient les deux derniers êtres humains qu'elle verrait.

Quand il eut fini de se nettoyer, l'ingénieur clopina vers Alain et le réveilla en lui appliquant trois claques.

Karen se tourna vers son amant, dans la faible mesure où elle avait encore une liberté de mouvement. Elle était attachée à une haute colonne de briques enfermant le conduit par lequel passait l'air chaud à stocker. Le cordage qui immobilisait Leiris était relié à une colonne en bois de sapin enfoncée dans le béton, en bas, et soutenant la charpente, en haut.

Leiris ne regarda pas Karen. Il fixait le miroir concave avec des yeux épouvantés. Muet. Statufié par la terreur.

Elle comprit au dixième de seconde près ce qu'il était en train de comprendre.

La mort atroce que l'ingénieur dément avait choisie pour eux.

Taupin recula avec un petit rire satisfait.

— Pétrole et soleil, murmura-t-il d'une voix comme étranglée de plaisir. Vous devriez être fiers : un mariage historique.

Il leva un doigt professoral :

— L'or noir et l'or jaune. Ces deux richesses du monde vont s'unir sur vous, en vous. L'homme, comme une bête prédatrice, a épuisé la première de ces deux richesses. Mais la seconde, elle, est inépuisable, elle durera plus longtemps que la terre elle-même. Vous allez dans quelques instants vous trouver à la jonction de ces deux civilisations. Celle du pétrole, qui meurt. Celle du soleil, qui ne fait que naître.

Il hoqueta. Un peu d'écume vint noyer les commissures de ses lèvres.

— Un mariage brûlant ! émit-il.

D'un geste sec, il fit jouer la cordelette qui commandait les rideaux, libérant la lumière du matin qui pénétra à flots dans le laboratoire.

Au-dessus des sapins, de lourds nuages passaient sur le soleil. Ni Karen ni Leiris ne pouvait les voir, puisqu'ils tournaient le dos à la baie. Mais ils les devinaient. A la qualité de la lumière, mate et grise, d'abord. Aux reflets de l'immense miroir qui leur faisait face ensuite, couleur d'étain terni.

— Vous avez de la chance, constata Taupin. Le ciel est couvert. Vous ne mourrez pas tout de suite. Mais ne vous réjouissez pas trop vite. A la première éclaircie, vous flamberez comme des torches. Toi d'abord, ajouta-t-il en regardant Leiris.

Puis il montra Karen :

— Elle ensuite.

La Danoise se souvint d’un objet qu’elle avait vu entre les mains de Taupin : le briquet solaire. Un inoffensif gadget dont le miroir allumait, par réfraction, une cigarette en quelques secondes.

Il avait mis au point, pour les tuer, un briquet géant. Une arme solaire infernale. Implacable comme la nature elle-même.

— Le pétrole est là pour que vous brûliez plus vite, dit Taupin. De toute façon, vous mourrez.

Il regarda son laboratoire.

— Et tout ça partira en fumée.

Il traîna la patte jusqu’à la porte. Ce fut le moment que choisit Leiris pour laisser exploser sa lâcheté :

— Par pitié, glapit-il immonde. Laissez-moi partir. Je ne dirai rien. Jamais. Je vous le jure.

Il avait complètement oublié Karen.

Taupin ne daigna pas se retourner. Les Aztèques non plus ne discutaient pas avec les victimes qu’ils offraient au Soleil.

Il referma la porte sur les cris du truand. Son corps en transes eut un claquement quand il vira vers le garage. Son « bruit de squelette ».

— Tu veux nous viander, ou quoi ? frémit Brichot, usant d’une expression ramenée par les jumelles de l’école, quand il vit Corentin faire une queue de poisson à une Mercedes tractant caravane qui tanguait mollement d’une voie à l’autre de l’autoroute du Nord.

Boris ne répondit pas, mâchoires nouées. Au bout de l’interminable ruban d’asphalte, il y avait une fille de vingt-deux ans à sauver. Même si, dans toute cette affaire, elle n’était sûrement pas blanche comme neige.

Leiris avait cessé de geindre en entendant le ronflement de la Porsche de Taupin s’éloigner.

Maintenant, il regardait le redoutable miroir, comme si ses yeux désespérés avaient pu le fracasser en mille morceaux. Ne prêtant même pas attention à Karen, à cinquante centimètres de lui. Chacun pour soi.

Taupin avait dit qu'il y passerait le premier. Seulement, la terre tourne et le soleil se déplace dans le ciel. Si les nuages le voilaient assez longtemps…

Soudain, il devina que, derrière lui, une déchirure s'était faite dans les nuées. Un rayon vint le frapper en plein visage, aveuglant comme un flash, renvoyé par le miroir. Puis s'éteignit instantanément. Les nuages l'avaient de nouveau recouvert.

De longues minutes passèrent. La sueur dégoulinait sur sa figure molle de faux mec.

Brusquement, le laboratoire parut baigner dans un concentré d'or et d'azur.

Le ciel s'était découvert.

Trop tard pour Leiris.

Il était sauvé.

Une flèche de lumière illumina Karen, ruisselante de pétrole, ses beaux cheveux blonds collés au visage. Elle comprit en un éclair deux choses : l'horrible soulagement de Leiris. Et qu'elle allait mourir. Seule.

Elle revit à toute allure son passé. L'infini battement de l'océan dans les fjords. Les dunes. L'immense ciel du Nord. Son enfance heureuse. Ses rêves de société plus juste. A demi asphyxiée par la puanteur du pétrole, elle ne respirait presque plus, seins écrasés par les cordes, ventre coupé. Elle se revit telle qu'elle s'était vue pendant des années dans les yeux brûlants des hommes : triomphante, souveraine, et pourtant cherchant celui qui régnerait sur elle, son maître. Il était là, son « maître », à cinquante centimètres d'elle, elle pouvait entendre son halètement de bête traquée qui sent s'éloigner la meute des chiens vers une autre proie. Elle ferma les paupières, sous la flambée du rayon qui la frappait. Comme déjà consumée dans le noyau en fusion de l'astre du jour. Voyant défiler les longues années du monde où elle ne serait pas.

Le spécialiste en énergie solaire qu'était Taupin avait, en un sens, bien fait les choses. Karen ne souffrit pratiquement pas. Le feu l'envahit du haut en bas en une seconde. La flamme vive qu'elle était devenue monta deux mètres plus haut, léchant les poutres du toit, grondant sous les plaques de tôle ondulée et galvanisée qui faisaient office de capteurs solaires.

Selon son habitude, Leiris n'eut pas une pensée pour la fille qui brûlait parce qu'elle l'avait aimé et qu'elle avait été assez folle pour le suivre dans

son aventure criminelle. Il ne songea qu'à lui, se disant qu'il n'avait eu qu'un sursis de quelques instants. Bientôt le feu prendrait partout, et il se consumerait lui aussi.

Quand il vit surgir, dans l'atelier transformé en fournaise, un athlète brun, Smith et Wesson au poing, suivi du chauve moustachu qui filait Taupin quelques semaines auparavant, et de deux inconnus, il crut que venaient déjà vers lui les diables de l'enfer.

Les yeux fous, Corentin serrait contre lui un corps carbonisé avec lequel il avait fait l'amour, il y avait à peine quinze heures.

Il était à genoux sur la pelouse. Indifférent aux flammèches de l'atelier presque entièrement consumé qui retombaient autour de lui, comme cette nuit les fumerolles multicolores du feu d'artifices.

Rabert, qui avait couru à la R 16 pour prévenir les pompiers par radio, revint, son visage apoplectique pour la première fois blafard.

— Taupin est à Paris, dit-il haletant. Dans le métro. Il a pris une passagère en otage.

Corentin se releva. Une lueur de meurtre dans le regard.

— Occupez-vous de Leiris, dit-il d'une voix unie. L'autre, laissez-le moi. Il me revient.

Dix minutes plus tard, selon sa bonne habitude, menottes aux mains, effondré dans son imper de faux policier, Alain Leiris commençait à donner à Brichot les noms de tous les membres du réseau d'espionnage dont il n'était, à vrai dire, qu'un bien pâle exécutant. Une édifiante litanie de complicités, qui traversait plusieurs chancelleries, des ministères, et allait jusqu'au Conseil de l'OTAN, à Bruxelles.

CHAPITRE XVI



Les petits yeux du rat scintillaient dans l'obscurité du tunnel du métro, cruels et paniqués à la fois. Son ventre roux ballonné battait d'une respiration précipitée contre le rail fixé par une semelle de caoutchouc à un blochet en béton. Céline Guillou ne put retenir un cri d'horreur, qui se répercuta en écho à travers les voûtes. La pointe de l'alêne qui s'appuyait contre son cou s'enfonça un peu, faisant jaillir une minuscule larme de sang.

Siegfried Taupin ricana sourdement et sortit son colt Cobra. La première détonation rata l'abdomen du rat et lui brisa une patte arrière. Il roula sur l'assise en béton avec un petit cri. Taupin pressa encore la détente. La tête de l'ignoble animal éclata, projetant du sang jusqu'aux pieds de Céline Guillou. Un troisième coup de feu lui pulvérisa le ventre.

— Avance, gronda l'ingénieur en rangeant son arme dans la poche de sa veste de tweed.

Il exultait, n'imaginant pas une seconde que tout allait bientôt être fini pour lui. Il aurait pu fuir, ne pas regagner Paris, ne pas se jeter dans le piège du métro. Il s'y était pourtant engouffré comme dans son royaume souterrain. Comme dans le ventre où il allait renaître. Les Anciens ne croyaient-ils pas que le soleil, pendant la nuit, mourait dans les ténèbres et renaissait comme le Phénix au matin, de ses propres cendres ? Il était ce soleil tout-puissant qui décide de la vie et de la mort des êtres.

Sur l'autre voie, venant à leur rencontre, un train approchait, dans le sifflement caractéristique de ses pneumatiques. La motrice grandit, blanc cassé et bleu, très « design » avec son pare-brise frontal galbé, en glace de sécurité feuilletée. De l'intérieur, quelques voyageurs regardèrent sans comprendre l'étrange couple que formaient Taupin et son otage, s'enfonçant

dans la nuit du tunnel, dans l'étroit espace ménagé entre les rails et la paroi suintante et noire.

L'odeur de cordite du colt s'était dissipée. Une chaleur nauséeuse régnait dans les ténèbres piquetées, de place en place, par de faibles lumières. La chaleur des entrailles de la ville.

— Avance, répéta Taupin.

Céline Guillou reprit sa marche au bout du cauchemar. Elle avait trente et un ans, elle était conductrice de taxi et c'était son jour de congé. Pour faire des courses dans les grands magasins, elle avait changé de moyen de transport et pris le métro. Une fière idée qui risquait de lui coûter la vie.

Ils ne devaient plus croiser de train. Ni dans un sens ni dans l'autre. Boulevard Bourdon, au PCC (Poste de Commandes et de Contrôle) dans un immense bureau rempli d'ordinateurs, de voyants de contrôle, de rupteurs d'alarme et de visualisateurs de circuits, style NASA en pleine effervescence, on avait stoppé les trains et coupé le courant de traction sur la totalité de la ligne 13, Saint-Denis-Châtillon, où Taupin progressait lentement avec sa proie.

Boris Corentin raccrocha le radio-téléphone branché sur l'indicatif de la PJ-TN Z 2, émettant sur 450 megahertzs, et bondit hors de la R 16, garée boulevard des Invalides, devant la station Varenne.

Minute par minute, Badolini l'avait tenu au courant de l'itinéraire de l'ingénieur fou à travers les souterrains du métro.

— Bonne chance, avait-il lancé avant que Corentin ne coupe la communication.

Boris grimaça. Le patron ne savait donc pas que ça porte malheur, de dire bonne chance ?

A peine arrivé sur le quai de la station, précipitamment évacué de tous ses voyageurs, des policiers en tenue voulurent lui interdire de passer. Il dut se nommer. Ils le laissèrent passer, surpris. Par hasard, il se vit dans la glace d'un distributeur automatique : dépeigné, barbu, et surtout balafré de traces noires : le cadavre carbonisé de Karen qu'il avait serré contre lui en jurant de faire payer sa mort au monstre qui l'avait tuée.

Très vite, il fut mis au courant des derniers événements par le conducteur de la rame immobilisée à quai. Devant eux, sur le quai central, d'énormes statues sombres dressaient leurs formes convulsives. Depuis 1978, la station Varenne, voisine de l'hôtel Biron qui abrite le musée Rodin, expose des répliques des œuvres de ce sculpteur, comme *le Penseur* ou le *Balzac.* Corentin ne les vit même pas. Il avait bien autre chose en tête.

Il pénétra dans la cabine de conduite de la motrice arrêtée, et regarda rapidement le tableau de bord : indicateur de vitesse, tachygraphe, boîtiers de signalisation… Il trouva ce qu'il cherchait, le téléphone relié en haute fréquence avec le PCC du boulevard Bourdon.

Il se présenta.

— Vous allez rétablir le courant, ordonna-t-il.

En un éclair, 750 volts allaient passer dans les voies. C'était un risque énorme, qu'il prenait. Taupin ne pouvait pas savoir que l'électricité passait de nouveau à quelques centimètres de ses pieds. Ni surtout son otage.

Il se retourna vers le conducteur qui considérait avec étonnement ce flic hirsute et gesticulant.

— Faites démarrer le train, décida-t-il.

Dos collé au pare-brise galbé, talons de ses chaussures retenus par les minuscules cavités des phares de la motrice, main droite accrochée à la racine de l'essuie-glace, Boris Corentin avançait dans le boyau obscur, giflé par l'air brûlant et poussiéreux. Malgré l'affolement du conducteur, il avait insisté pour s'installer dans cette position aussi précaire que dangereuse. S'il lâchait prise, il passait carrément sous la motrice.

Mais s'il tenait bon, il pourrait sauter sur Taupin dès qu'il serait près de lui. Bénéficiant de quelques secondes d'avance qui lui permettraient peut-être de sauver une vie.

Tassé sur lui-même à l'avant du train vide qui fonçait dans les ténèbres avec ses voitures désertes illuminées par l'éclairage fluorescent des tubes encastrés dans les plafonds, Boris était comme une proue de chair à la tête d'un convoi fantôme. Dans ses yeux noirs, s'était imprimé à jamais un visage carbonisé, défiguré par la mort : Karen.

Quand il aperçut enfin la silhouette de l'ingénieur dément, entre Plaisance et Porte de Vanves, il comprit que son calcul était le bon. Devant Taupin, son dos maigre et sa nuque enfoncée dans les épaules, une ombre résignée : la dernière sacrifiée du monstre du métro.

Il n'était plus qu'à cinq mètres.

Il fit un geste. Le conducteur empoigna la commande de freinage électrique. Au même instant, au PCC, on coupait de nouveau le courant de la ligne 13.

Céline Guillou, dos collé au torse de l'ingénieur, aurait dû recevoir l'acier de l'alêne en pleine artère carotide. Elle détourna le cou, en hurlant. L'arme précipitée vers elle à bout de bras avec une force musculaire extraordinaire continua sa course vers Taupin qui tenait sa victime devant lui, serrée contre lui comme un bouclier.

L'alêne, qui avait naguère pénétré dans le cœur d'Annie Maillol, trancha net sa propre veine jugulaire interne. Céline était tombée à terre. Corentin reçut l'ingénieur dans ses bras. Il le sentit se ramollir lentement, comme une poupée qui se dégonfle. Des jets de sang chaud lui éclaboussèrent les mains.

Siegfried Taupin eut l'impression qu'il rapetissait. Son regard s'éleva vers l'homme aux yeux noirs qui le soutenait. Une nuée de cendres passa dans ses prunelles.

Au loin, un disque d'or s'éteignit lentement. Le soleil, l'Œil de Dieu, agonisait dans le tunnel ténébreux qu'il avait choisi comme décor de sa mort.

Une torrentielle pluie d'orage battait les vitres du bureau des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine. Brichot s'épongea le front, qu'il avait démesuré, vu sa calvitie. Rabert renonça à s'éponger, compte tenu qu'il était perpétuellement en sueur, canicule ou pas canicule, orage ou pas orage. Tardet, lui, ne pensa même pas à s'éponger, car il avait été toujours très parcimonieux, côté glandes sudoripares.

Corentin n'avait pas participé à cette petite activité sanitaire collective. Il entra et alla s'asseoir à son bureau, sans un mot. Aussi sombre que le ciel de

plomb qui déversait sur Paris ses grandes eaux.

— Boris, dit Mémé en s'approchant, quelque chose qui ne va pas ?

Corentin alluma une Gallia.

— Tout va très bien, au contraire, grinça-t-il. Baba a été félicité personnellement par le ministre de l'Intérieur. Personnellement, tu entends ? Il tenait à me faire part de sa satisfaction. Le ministre est soulagé de ne plus avoir sur le dos le secrétaire d'Etat R…, et ses récriminations à propos de sa femme estropiée pour la vie. Tu entends, Mémé ? *Estropiée* ! Deux filles sont mortes. Et cette… cette…

Il ne trouvait plus ses mots. Il écrasa sa Gallia dans le cendrier, même pas fumée.

L'affaire Taupin avait fait la Une de tous les journaux pendant deux jours. On n'a pas tout le temps à se mettre sous la dent un ingénieur fou, pionnier de la science des énergies nouvelles, négociant des contrats avec l'Etat, et affligé d'un fétichisme mammaire poussé jusqu'à la démence meurtrière.

Madeleine était rentrée avec ses enfants du Cap-Ferrat le lendemain de la mort de son mari. Le laboratoire, au fond du parc de la villa Phébus, n'était plus qu'un tas de cendres. Elle s'était enfermée chez elle, muette, foudroyée. Songeant qu'elle avait maintenant jusqu'à sa mort, pour songer inlassablement qu'elle avait vécu pendant vingt-trois ans, sans s'en douter, avec un monstre. Quand elle avait su tous les détails, elle avait eu l'impression qu'un mur tombait, qu'elle voyait l'enfer à portée de main. L'enfer sur la terre, sur cette terre dont elle croyait, en chrétienne, qu'elle serait sauvée au Dernier Jour.

Les parents de Karen étaient venus chercher les restes de leur fille. Ils étaient repartis pour le Danemark, ne comprenant rien à ce qui s'était passé. Sachant seulement l'essentiel : qu'une catastrophe avait brisé leur vie à jamais.

Alain Leiris n'arrêtait pas de faire de nouvelles révélations au juge d'instruction qui l'interrogeait. Il était devenu intarissable. L'ennui pour lui, c'était que sa peau ne pèserait plus très lourd sur ses os – le jour où il sortirait de prison avec une nouvelle remise de peine – vu le nombre d'amis qu'il se faisait chaque jour avec ses aveux.

Jean-Marie Corteix avait appelé Corentin pour le remercier de n'avoir pas mêlé son nom à « toute cette boue », comme il disait, et d'avoir ainsi

protégé son bonheur conjugal. Boris avait raccroché, il n'aimait pas les larves.

La seule dont plus personne n'avait parlé, c'était Annie Maillol. Elle n'avait plus de famille et guère d'amis.

Le visage de Corentin s'illumina d'un vague sourire.

— J'oubliais, dit-il à Mémé. Baba arrête de nouveau de fumer.

Il éclata de rire.

— Enfin, presque. Toute cette histoire lui a donné des idées. Il a acheté un briquet solaire et il s'est juré de ne fumer que lorsqu'il y aurait du soleil. Ce qui exclut la nuit, les jours couverts, et les neuf dixièmes des mois d'hiver.

— Autant dire, trois cents jours sur trois cent soixante-cinq, constata Brichot en regardant la pluie tomber.

En rentrant chez lui, Boris Corentin rembobina avec appréhension la bande magnétique du répondeur téléphonique, s'attendant au pire, c'est-à-dire à un message de Charlie Badolini.

La voix de Ghislaine Duval-Cochet s'éleva. De son duplex de l'avenue de Madrid, sa complice de Tokyo, dont il avait pu naguère apprécier les prouesses en plein ciel[27], lui faisait en différé une véritable scène de ménage : il avait complètement oublié qu'elle atterrissait ce soir à Roissy, après une croisière de quinze jours dans les Caraïbes à bord du *Norway,* un paquebot qui jadis s'était appelé *France...*

Mais la scène de jalousie ne durait pas très longtemps. Ghislaine en arrivait rapidement aux propositions franches, précises, crues. Corentin regarda sa montre : elle avait appelé une heure auparavant.

Il composa son numéro.

— J'arrive, dit-il simplement.

Au bout du fil, une voix rauque et chaude, un peu ensommeillée.

— Tout de suite ?

— Le temps de venir, répondit Corentin.

Il avait pensé instinctivement : « Le temps de venir en métro. »

Le visage de Taupin, avec ou sans masque, se rapprocha de lui. Il revit le corps carbonisé de Karen, le cadavre d'Annie Maillol, le long boyau

souterrain où l'ingénieur fou du soleil s'était ramolli entre ses mains éclaboussées de sang.

— Non, décida-t-il. Je prends un taxi.

Ghislaine ne chercha pas à comprendre.

— Tu viens comme tu veux, mon flic préféré, roucoula-t-elle avec tout ce qu'il pouvait y avoir de tendresse en elle. Mais tu viens. J'attends cette nuit depuis quinze jours. Rien qu'à entendre ta voix, je devine que tu as plein d'idées noires. Je vais te refiler un peu de mon soleil des Caraïbes !

TABLE



---

[1] Société d'Edition Presse 2000

[2] Le « Ska » dernière danse et musique à la mode. Un mélange de musique noire et blanche, de reggae et de rock.

[3] Brigade des Stupéfiants et du Proxénétisme, nom officiel de la Brigade Mondaine depuis 1975.

[4] Commissariat, en argot de police.

[5] Revues faites généralement par les dessinateurs eux-mêmes.

[6] On trouve aux Archives plusieurs sortes de fiches. Le « Grand Bain » où tous les individus interpellés ou cités dans un rapport ou un PV sont classés par ordre alphabétique et phonétique, avec des sous-classements concernant leur « spécialité » (homosexuels, exhibitionnistes, soupeurs, etc.). Les fiches d'identification faites à la Brigade Mondaine lors des rafles. Les fiches perforées classées elles aussi par « spécialité ». Et enfin les dossiers, chemises en carton numérotées contendant un double des rapports des intéressés entendus à la Brigade Mondaine.

[7] Littéralement : soyez assez bon. Mais peut signifier en danois, selon les situations : Madame est servie, je vous en prie, après vous, etc…

[8] Commissariat à l'Energie solaire.

[9] Merci en danois.

[10] Centre scientifique et technique du Bâtiment.

[11] Voir Brigade Mondaine n° 6 : *L'Héroïne en or massif.*

[12] Voir Brigade Mondaine n° 20 : *Les Filles de Monseigneur.*

[13] Dossiers des affaires en cours dans les commissariats.

[14] Revenez !

[15] Non.

[16] Allons dans votre laboratoire.

[17] Voir Brigade Mondaine n° 27 : *La planchette bulgare.*

[18] Amplification des lumières par émission stimulée de rayonnement.

[19] Revenir du front : argot a la mode pour dire revenir de faire un travail pénible.

[20] Viens.

[21] Qu'est-ce que tu veux ?

[22] Comme çà ?

[23] Tu es fou !

[24] Surnom donné à l'Inspection Générale des Services, la police des polices, installée dans l'île de la Cité, 9 bd du Palais.

[25] Voir Brigade Mondaine n°12 : *Le Jeu du cavalier.*

[26] Commission Rogatoire. Obtenue après un rapport succinct signé par le patron de la Brigade Mondaine et présentée au procureur de la République, lequel donne une réquisition introductive à un juge d'instruction qui délivre la CR, à un OPJ (Corentin ou Brichot) lui déléguant une partie de ses énormes pouvoirs pour poursuivre une enquête.

[27] Voir Brigade Mondaine n° 26 : *Le Bouddha vivant.*